

TOME 1

LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU

J.R.R TOLKIEN

CHAPITRE PREMIER

UNE RÉCEPTION DEPUIS LONGTEMPS ATTENDUE



QUAND M. BILBON SACQUET, DE CUL-DE-SAC, ANNONÇA QU'IL DONNERAIT à l'occasion de son undécante-unième anniversaire une réception d'une magnificence particulière, une grande excitation régna dans Hobbitbourg, et toute la ville en parla.

Bilbon était en même temps très riche et très particulier, et il avait fait l'étonnement de la Comté pendant soixante ans, c'est-à-dire depuis sa remarquable disparition et son retour inattendu. Les richesses qu'il avait rapportées de ses voyages étaient devenues une légende locale, et l'on croyait communément, en dépit des assurances des anciens, que la Colline de Cul-de-sac était creusée de galeries bourrées de trésors. Et si cela n'eût pas suffi à assurer sa renommée, sa vigueur prolongée aurait encore fait l'admiration de tous. Le temps s'écoulait, mais il semblait n'avoir aucune prise sur M. Sacquet. A quatre-vingt-dix ans, il était tout semblable à ce qu'il était à cinquante. A quatre-vingt-dix neuf ans, on commença à le qualifier de bien conservé, mais inchangé aurait été plus près de la vérité. D'aucuns hochaient la tête, pensant que c'était trop d'une bonne chose, il paraissait injuste que quelqu'un pût jouir (visiblement) d'une jeunesse perpétuelle en même temps que (suivant l'opinion commune) d'une opulence inépuisable.

- Cela aura sa contrepartie, disait-on. Ce n'est pas naturel, et il en viendra certainement des ennuis!

Mais jusque là aucun ennui n'était venu, et comme M. Sacquet était généreux de son argent, la plupart des gens lui pardonnaient volontiers ses singularités et sa bonne fortune. Il était en relations de visite avec ses parents (hormis, naturellement, les Sacquet de Besace) et il avait de nombreux admirateurs fervents parmi les Hobbits des familles pauvres et peu importantes. Mais il n'eut pas d'amis intimes jusqu'au moment où certains de ses jeunes cousins commencèrent à prendre de l'âge.

L'ainé de ceux-ci et le favori de Bilbon était le jeune Frodon Sacquet. A quatre-vingt-dix-neuf ans, Bilbon l'adopta comme héritier, il l'amena vivre à Cul-de-sac, et les espérances des Sacquet de Besace furent définitivement anéanties. Bilbon et Frodon se trouvaient avoir le même anniversaire: le 22 septembre. «Tu ferais mieux de venir habiter ici, Frodon, mon gars, dit un jour Bilbon, nous pourrions ainsi célébrer confortablement notre anniversaire ensemble» A cette époque, Frodon était encore dans ses années intermédiaires, comme les Hobbits appelaient les années d'irresponsabilité qui s'étendaient entre l'enfance et la majorité à trente-trois ans.

Douze autres années s'écoulèrent. Tous les ans, les Sacquet avaient donné des réceptions d'anniversaire pleines d'entrain à Cul-de-sac, mais à présent il était entendu que quelque chose de tout à fait exceptionnel se préparait pour cet automne. Bilbon allait avoir un décante-un ans, 111, chiffre plutôt curieux et âge très respectable pour un Hobbit (le Vieux Touque lui-même n'avait atteint que 130 ans) et Frodon allait en avoir trente-trois, 33, chiffre important: la date de sa majorité.

On commença à jaser à Hobbitebourg et à Lèzeau, et la rumeur de l'événement attendu courut partout dans la Comté. L'histoire et le personnage de M. Bilbon Sacquet firent une fois de plus le principal sujet de conversation, et les gens âgés virent soudain leurs souvenirs très bienvenus.

Personne n'eut d'auditoire plus attentif que le vieux Ham Gamegie, communément appelé l'Ancien. Il pérorait au Buisson de Lierre, une petite auberge de la route de Lèzeau, et il parlait avec quelque autorité, car il avait entretenu le jardin de Cul-de-sac durant quarante ans, et avant cela il avait déjà aidé le vieux Trogon dans le même office. Maintenant que lui-même, devenu vieux, avait les articulations ankylosées, le travail était principalement effectué par son plus jeune fils, Sam Gamegie. Tant le père que le fils étaient en relations très amicales avec Bilbon et Frodon. Ils habitaient sur la Colline même, au n°3 du Chemin des Trous-du-Talus juste sous Cul-de-Sac.

«C'est un aimable gentil hobbit à la parole affable que M. Bilbon, comme je l'ai toujours dit», déclarait l'Ancien. Ce qui était l'exacte vérité: car Bilbon se montrait très poli à son égard, l'appelant «Maître Hamfast» et le consultant constamment sur la pousse des légumes en matière de «racines», et en particulier de pommes de terre, tout le voisinage (lui-même compris) le considérait comme l'autorité maîtresse.

- Mais qu'en est-il de ce Frodon qui vit avec lui? Demanda le Vieux Chénier de Lèzeau. Il s'appelle Sacquet, mais il est plus qu'à moitié un Brandebouc, à ce qu'on dit. Je ne comprends pas pourquoi un Sacquet de Hobbitebourg irait chercher femme là-bas dans le Pays de Bouc, où les gens sont si bizarres.

- Et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils le soient, intervint Papa Bipied (voisin immédiat de l'Ancien), vu qu'ils habitent du mauvais côté du Brandevin et tout contre la Vieille Forêt. C'est un sombre et mauvais endroit, si la moitié de ce

qu'on rapporte est vrai.

- Tu as raison, Papa! dit l'ancien. Non que les Brandebouc du Pays de Bouc vivent dans la Vieille Forêt, Mais c'est une drôle de lignée, apparemment. Ils batifolent toujours en bateau sur cette grande rivière et ce n'est pas naturel, ça. Ce n'est pas étonnant qu'il en soit sorti des ennuis, que je dis. Mais quoi qu'il en soit, M. Frodon est un jeune Hobbit aussi gentil qu'on pourrait le souhaiter. Il ressemble beaucoup à M. Bilbon, et pas seulement de traits. Son père était un Sacquet après tout. Et c'était un respectable Hobbit très comme il faut que M. Drogon Sacquet, il n'y a jamais eu grand chose à dire de lui jusqu'au jour où il s'est noyé.

- Noyé? Cirent plusieurs voix.

On avait déjà entendu cela et d'autres rumeurs plus sombres, bien sûr, mais les Hobbits ont une passion pour l'histoire des familles, et on était prêt à l'entendre raconter de nouveau.

- Eh! bien, c'est ce qu'on dit, répondit l'Ancien. Voyez-vous

M. Drogon, il avait épousé la pauvre Mlle Primula Brandebouc. Elle était la cousine germaine de notre M. Bilbon du côté maternel (sa mère étant la plus jeune des filles du Vieux Touque), et M. Drogon était son cousin issu de germain. Ainsi M. Frodon est en même temps son cousin germain et son cousin issu de germain, son oncle à la mode de Bretagne des deux côtés, comme on dit, si vous me suivez. Et M. Drogon était en séjour à Château-brande chez son beau-père, le vieux Maître Gorbodoc, comme il le faisait souvent après son mariage (car il était assez porté sur la boustifaillie, et le vieux Gorbodoc tenait une bonne et généreuse table), et il était allé canoter sur le Brandevin, et lui et sa femme se sont noyés, alors que M. Frodon était encore un enfant et tout.

- J'ai entendu dire qu'ils étaient allés sur l'eau après le dîner au clair de lune, dit le Vieux Chénier, et que c'était le poids de Drogon qui avait fait couler la barque.

- Et moi j'ai entendu dire qu'elle l'avait poussé dedans et qu'il l'avait entraînée avec lui, dit Rouquin, le meunier de Hobbitebourg.

- Tu ne devrais pas écouter tout ce que t'entends, Rouquin, dit l'Ancien, qui n'aimait pas beaucoup le meunier. il n'y a pas besoin de parler de poussée ou de tirage. Les bateaux, c'est déjà assez ficelle pour ceux qui restent assis tranquilles sans aller chercher plus loin la cause des ennuis. En tout cas: y avait ce M. Frodon resté orphelin et échoué, comme qui dirait, parmi ces bizarres gens du Pays de Bouc, élevé en tout cas à Château-brande. Une vraie lapinière, de tous points de vue. Le vieux Maître Gorbodoc n'avait jamais moins de deux centaines de parents chez lui. M. Bilbon n'a jamais fait meilleure action qu'en ramenant le gamin vivre parmi des gens normaux.

- Mais j'ai dans l'idée que ça a été un coup dur pour ces Sacquet de Besace. Ils pensaient qu'ils allaient avoir Cul-de-sac, la fois où il était parti et où on l'avait cru mort. Et le voilà qui revient et les renvoie, et il continue à vivre, à vivre, sans jamais paraître d'un jour plus vieux, Dieu le bénisse! Et tout d'un coup il sort un héritier et il fait proprement établir tous les papiers. Les Sacquet de Besace ne verront jamais l'intérieur de Cul-de-sac, à présent ou il faut l'espérer.

- Y a un gentil petit magot serré là-haut, que j'ai entendu raconter, dit un étranger, venu pour affaires de Grand'Cave dans le Quartier Ouest. Tout le haut de votre colline est truffé de galeries remplies de coffres d'or et d'argent, et de bijoux, d'après ce qu'on m'a dit.

- Eh! Bien, vous en avez entendu plus que je ne pourrais garantir, répondit l'Ancien. Je ne sais rien de bijoux. M. Bilbon ne regarde pas à l'argent, et il ne paraît pas en manquer, mais je n'ai pas connaissance du creusement de galeries. J'ai vu M. Bilbon quand il est revenu, il y a à peu près soixante ans, alors que j'étais gosse. Il n'y avait pas longtemps que j'étais en apprentissage chez le vieux Troglon (qu'était un cousin de papa), mais il m'a fait monter à Cul-de-sac pour l'aider à empêcher les gens de se balader partout et de tout piétiner dans le jardin pendant la vente. Et au milieu de tout ça, voilà M. Bilbon qui monte la colline avec un poney et des énormes sacs et deux coffres. Je ne doute pas qu'ils étaient remplis pour la plus grande part de trésors qu'il avait ramassés à l'étranger, où il y a des montagnes d'or, qu'on dit, mais il n'y avait pas de quoi remplir des galeries. En tout cas, mon gars Sam doit en savoir plus long là-dessus. Il est tout le temps fourré à Cul-de-Sac. Il est fou des histoires de l'ancien temps, et il écoute tous les récits de M. Bilbon. M. Bilbon lui a appris ses lettres sans malice, remarquez bien, et j'espère qu'il n'en sortira aucun mal.

«Des Elfes et des Dragons! que je lui dis. Mieux vaut pour toi et moi des choux et des pommes de terre. Ne va pas te mêler des affaires de ceux qui sont au-dessus de toi, ou tu vas aboutir à des ennuis trop gros pour toi, que je lui dis. Et je pourrais en dire autant à d'autres», ajouta-t-il, jetant un regard à l'étranger et au meunier. Mais l'Ancien ne convainquit pas son auditoire. La légende des richesses de Bilbon était à présent trop fermement établie dans l'idée de la jeune génération de Hobbits.

- Ah! mais il est bien probable qu'il a ajouté à ce qu'il avait d'abord rapporté, argua le meunier, exprimant l'opinion commune. Il est souvent parti de chez lui. Et pensez à ces étrangers qui viennent le voir: des nains qui viennent la nuit et ce vieux magicien errant, Gandalf, et tout ça. Vous me direz ce que vous voudrez, l'Ancien, mais Cul-de-sac est un endroit bizarre et ses habitants sont bizarres.

- Et vous pourrez me dire ce que vous voudrez sur ce à quoi vous ne connaissez pas davantage qu'à la navigation, M. Rouquin, répliqua l'Ancien, détestant le meunier plus encore qu'à l'ordinaire. Si cela est être bizarre, eh bien on pourrait s'accommoder d'un peu plus de bizarrerie par ici. Il y en a pas loin qui n'offriraient pas une pinte de bière à un ami, s'ils vivaient dans un trou aux murs d'or. Mais à Cul-de-sac on fait les choses convenablement. Notre Sam dit que tout le monde sera invité à la réception, et il y aura des cadeaux, notez, des cadeaux pour tous ce mois même où nous sommes.

Ce mois même était celui de septembre, et il était aussi beau qu'on pouvait le souhaiter. Un ou deux jours après, une rumeur (sans doute lancée par ce Sam si bien informé) se répandit, comme quoi il y aurait un feu d'artifice qui plus est,

un feu d'artifice tel qu'on n'en avait plus vu dans la Comté depuis près d'un siècle, depuis la mort du Vieux Touque, en fait.

Des jours passèrent et Le Jour approchait. Un soir, un chariot d'aspect inhabituel transportant des paquets également d'aspect inhabituel traversa Hobbitebourg et gravit la Colline vers Cul-de-Sac. Les Hobbits saisis passèrent la tête par les portes éclairées pour regarder bouche bée. Le chariot était conduit par des étrangers, qui chantaient des chansons étranges: des nains à longue barbe et à profonds capuchons. Quelques-uns d'entre eux restèrent à Cul-de-Sac. A la fin de la seconde semaine de septembre, une charrette entra en plein jour par Lèzeau, venant de la direction du Pont de Brandevin. Un vieillard la conduisait seul. Il portait un haut chapeau bleu à pointe, un long manteau gris et un cache-col argenté. Il avait une longue barbe blanche et des sourcils broussailleux qui ressortaient sous le bord de son chapeau. Des petits enfants hobbits coururent derrière la charrette à travers tout Hobbitebourg et jusqu'au haut de la colline. La charrette portait un chargement de pièces d'artifice, comme ils le devinaient justement. A la porte de devant de Bilbon, le vieillard commença à le décharger: il y avait de grands paquets de pièces d'artifice de toutes sortes et de toutes formes, dont chacun était marqué d'un grand G rouge et de la rune elfique

C'était la marque de Gandalf, naturellement, et le vieillard était Gandalf le Magicien, dont la renommée dans la Comté se fondait en premier lieu sur son habileté au maniement des feux, fumées et lumières. Son affaire principale était bien plus difficile et dangereuse, mais les gens de la Comté n'en connaissaient rien. Pour eux, il n'était qu'une des «attractions» de la Réception. De là l'excitation des petits Hobbits. «G comme Grand», criaient-ils, et le vieillard sourit. Ils le connaissaient de vue, bien qu'il ne parût qu'occasionnellement à Hobbitebourg et qu'il ne s'y arrêtera jamais longtemps, mais ni eux ni aucun des plus vieux de leurs aînés n'avaient vu un de ses spectacles de feux d'artifice, qui appartenaient maintenant à un passé légendaire.

Quand le vieillard eut achevé le déchargement, avec l'aide de quelques nains et de Bilbon, celui ci distribua quelques sous, mais pas un seul pétard, pas le moindre diabolot ne parut, à la déception des spectateurs.

- Sauvez-vous, maintenant! Dit Gandalf. Vous aurez tout ce qu'il faut le moment venu.

Puis il disparut à l'intérieur avec Bilbon, et la porte se referma. Les jeunes Hobbits restèrent un moment les yeux écarquillés en vain sur la porte, puis ils s'en furent, avec l'impression que le jour de la réception n'arriverait jamais.

A Cul-de-sac, Bilbon et Gandalf étaient assis à la fenêtre ouverte d'une petite chambre donnant à l'ouest sur le jardin. Cette fin d'après midi était claire et paisible. Les fleurs rutilaient, rouges et or: gueules de-loup et soleils, et des capucines qui grimpaient sur toutes les parois de gazon et débordaient au bord des fenêtres rondes.

- Que votre jardin est éclatant! Dit Gandalf.

- Oui, répondit Bilbon, je l'aime beaucoup, comme toute cette vieille Comté,

mais je crois que j'ai besoin de vacances.

- Vous voulez donc poursuivre votre projet?

- Oui. J'ai pris ma décision il y a plusieurs mois, et je ne l'ai pas changée.

- Très bien. Il est inutile de rien ajouter. Tenez-vous-en à votre plan à votre plan dans son entier, notez-le bien et j'espère que cela réussira au mieux, pour vous et pour nous tous.

- Je l'espère. En tout cas, je me propose de bien m'amuser jeudi et de faire ma petite farce.

- Qui rira, je me le demande, dit Gandalf avec un hochement de tête.

- On verra, dit Bilbon.

Le lendemain, d'autres charrettes et d'autres encore gravirent la Colline. Il aurait pu y avoir quelques murmures sur «le commerce local H, mais la même semaine commencèrent à se déverser de Cul de sac des commandes de toutes les sortes de fournitures, de denrées, de friandises que l'on pouvait se procurer à Hobbitebourg, à Lèzeau ou en tout autre endroit du voisinage. Les gens s'enthousiasèrent, ils se mirent à cocher les jours sur le calendrier, et ils guettèrent avec avidité le facteur, dans l'espoir d'invitations.

Elles ne tardèrent pas à pleuvoir, la poste de Hobbitebourg fut embouteillée, celle de Lèzeau débordée, et il fallut faire appel à des facteurs auxiliaires. Ils montaient la Colline en un courant continu pour porter des centaines de variations polies sur le thème Merci, je viendrai certainement.

Une pancarte apparut à la grille de Cul-de-sac: ENTRÉE INTERDITE SAUF POUR AFFAIRE CONCERNANT LA RÉCEPTION. Même ceux qui prétendaient avoir à faire avec la réception étaient rarement admis à l'intérieur. Bilbon était très occupé à écrire des invitations, à pointer les réponses, à emballer des cadeaux et à faire certains préparatifs personnels et secrets. Depuis l'arrivée de Gandalf, il était devenu invisible.

En se réveillant un beau matin, les Hobbits trouvèrent le grand champ au sud de la porte de devant de Bilbon couvert de cordes et de montants destinés à dresser des tentes et des pavillons. Une entrée spéciale fut ouverte dans le talus menant à la route, et de larges marches et une grande porte blanche y furent construites. Les trois familles hobbites du Chemin des Trous-du-Talus, qui longeait le champ, y prirent un intense intérêt, et tout le monde les envia. Le Vieux Gamegie l'Ancien cessa même de prétendre travailler dans son jardin.

Les tentes commencèrent de s'élever. Il y avait un pavillon particulièrement grand, si vaste que l'arbre qui poussait dans le champ y était englobé et se dressait fièrement près d'une des extrémités, à la tête de la table principale. Des lanternes furent suspendues à toutes ses branches. Qui était plus prometteur encore (dans l'esprit d'un Hobbit): Une énorme cuisine en plein air fut érigée au coin nord du champ. Un contingent de cuisiniers vint de toutes les auberges et de tous les restaurants à des milles à la ronde compléter l'équipe des nains et autres curieuses gens cantonnés à Cul-de-Sac. L'excitation fut à son comble.

Puis le temps se couvrit. C'était le mercredi, veille de la Réception. L'inquiétude était intense. Puis l'aube du jeudi 22 septembre apparut pour de bon. Le soleil se leva, les nuages s'évanouirent, les drapeaux furent déployés, et la fête commença. Bilbon Sacquet l'appelait réception, mais c'était en réalité tout une variété de distractions condensées en une. Pratiquement tout le voisinage était invité. Très peu de gens furent oubliés par accident, mais comme ils vinrent tout de même, l'oubli fut sans importance. De nombreuses personnes d'autres régions de la Comté avaient été aussi conviées, et il y en eut même d'au-delà des frontières. Bilbon reçut en personne les invités (et les ajouts) à la nouvelle porte blanche. Il distribua des cadeaux à tous et au-delà cet au-delà représentant ceux qui ressortaient par-derrière et revenaient par la porte. Les Hobbits font des cadeaux à autrui à l'occasion de leur propre anniversaire. Pas des cadeaux coûteux en général, et pas avec la même prodigalité qu'en ce jour, mais ce n'était pas un mauvais système. En fait, à Hobbitebourg et à Lèzeau, chaque jour de l'année était l'anniversaire de quelqu'un, de sorte que tout Hobbit de cette région avait une bonne chance de recevoir au moins un cadeau une fois par semaine, au moins. Mais ils ne s'en lassaient jamais.

En cette occasion, les cadeaux étaient exceptionnellement beaux. Les jeunes Hobbits étaient tellement excités qu'ils oublièrent presque, un moment, la question du manger. Il y avait des jouets dont ils n'avaient jamais vu d'exemple, tous magnifiques et certains manifestement magiques. Un grand nombre de ces jouets avaient été commandés un an auparavant, ils venaient d'aussi loin que la Montagne et le Val, et ils étaient d'authentique fabrication naine.

Quand tous les invités eurent été individuellement accueillis et eurent finalement passé la porte, il y eut des chants, des danses, de la musique, des jeux et, naturellement, à manger et à boire. Il y avait trois repas formels: le déjeuner, le thé et le dîner (ou souper) Mais le déjeuner et le thé furent surtout marqués par le fait qu'à ce moment tous les invités étaient assis et mangeaient ensemble. Entre-temps, il y avait simplement des quantités de gens qui mangeaient et buvaient de façon continue de onze heures à six heures et demie, moment où commença le feu d'artifice.

Ce feu d'artifice était de Gandalf: il ne l'avait pas seulement apporté, mais combiné et fabriqué, et ce fut lui qui tira les effets spéciaux, les pièces montées, les vols de fusées. Mais il y eut aussi une généreuse distribution de pétards, de serpenteaux, de soleils, de torches, de chandelles de nains, de fontaines d'Elves, d'aboyeurs, de gobelins et de coups de tonnerre. Tout cela était superbe. L'art de Gandalf se perfectionnait avec l'âge:

Des fusées ressemblaient à un vol d'oiseaux scintillants chantant avec de doux accents. Il y eut des arbres verts aux troncs de fumée sombre: leurs feuilles s'ouvrirent comme si tout un printemps se déployait en un instant, et leurs branches répandirent sur les Robbits étonnés des fleurs rayonnantes qui disparurent avec un doux parfum juste avant d'atteindre les visages levés. Des fontaines de papillons s'envolèrent en étincelant dans les arbres, des colonnes de feux colorés

s'élevèrent pour se muer en aigles, en navires sous les voiles, en une phalange de cygnes volants, il y eut un orage rutilant et une averse de pluie jaune, une forêt de javelots d'argent jaillit soudain dans l'air avec un hurlement comme d'une armée en bataille et retomba dans l'eau avec le sifflement de cent serpents ardents. Et il y eut aussi une dernière surprise en l'honneur de Bilbon, et elle saisit à l'extrême tous les Hobbits, comme le voulait Gandalf. Les lumières s'éteignirent. Une grande fumée s'éleva. Elle prit la forme d'une montagne vue dans le lointain, et elle commença de rougeoyer en son sommet. Puis elle cracha des flammes vertes et écarlates. S'envola un dragon d'or rouge non pas grandeur nature, mais terriblement naturel d'aspect, il y eut un rugissement, et il survola par trois fois les têtes de la foule, en sifflant. Tous se jetèrent face contre terre. Le dragon passa comme un express, se retourna en un soubresaut et éclata au-dessus de Lèzeau en une explosion assourdissante.

«C'est le signal du souper! » Dit Bilbon. La douleur et l'alarme s'évanouirent d'un coup, et les Hobbits prostrés se relevèrent d'un bond. Il y eut un souper splendide pour tout le monde, hormis ceux qui étaient conviés au dîner de famille spécial. Celui ci se tint dans le grand pavillon à l'arbre. Les invitations étaient limitées à douze douzaines (chiffre que les Hobbits nomment aussi une grosse, encore que ce mot ne fût pas jugé convenir à des personnes), Et les invités étaient choisis parmi toutes les familles auxquelles Bilbon et Frodon étaient apparentés, avec l'addition de quelques amis personnels non parents (tels que Gandalf) Maints jeunes Hobbits étaient compris et étaient présents par autorisation paternelle, Car les Hobbits étaient coulants à l'égard de leurs enfants pour ce qui était de veillée tardive surtout quand il y avait une chance de repas gratuit. Élever de jeunes Hobbits nécessitait une ample provende.

Il y avait de nombreux Sacquet et Bophin, et aussi de nombreux Touques et Brandebouc, il y avait divers Fouille (parents de la grand-mère de Bilbon Sacquet) et divers Boulot (alliés de son grand-père Touque), et une sélection de Fouine, Bolger, Sanglebuc, Trougrisard, Bravet, Sonnecor et Fierpied. Certains n'étaient que de très lointains parents de Bilbon, et d'aucuns qui vivaient dans des coins retirés de la Comté n'étaient à peu près jamais venus à Hobbitebourg. Les Sacquet de Besace n'avaient pas été oubliés. Othon et sa femme Lobelia étaient présents. Ils n'aimaient pas Bilbon et détestaient Frodon, mais si magnifique était la carte d'invitation, écrire à l'encre d'or, qu'ils avaient trouvé impossible de refuser. Du reste, leur cousin Bilbon s'était spécialisé depuis bien des années dans la bonne chère, et sa table était hautement réputée.

Tous les cent quarante-quatre invités espéraient un agréable festin, encore qu'ils craignissent assez le discours d'après-dîner de leur hôte (élément inévitable) Il avait tendance à introduire des morceaux de ce qu'il appelait poésie, et parfois, après quelques verres, à faire des allusions aux aventures absurdes de son mystérieux voyage. Les invités ne furent pas déçus: ils eurent un très agréable festin, en fait un banquet qui avait toutes les qualités: riche, abondant, varié et prolongé. Les achats de nourriture tombèrent presque à zéro dans la région durant toute

la semaine suivante, mais comme l'approvisionnement de Bilbon avait épuisé les stocks de la plupart des magasins, des caves et des entrepôts dans un rayon de plusieurs milles, cela n'eut pas grande importance.

Après le banquet (plus ou moins) vint le discours. Mais la plupart de la compagnie était à présent d'humeur tolérante, à ce stade délicieux où l'on «remplit les derniers coins», comme ils disaient. Les invités sirotaient leur boisson favorite en grignotant leurs friandises préférées, et leurs craintes étaient oubliées. Ils étaient prêts à écouter n'importe quoi et à applaudir à toute pause.

Mes chers Amis, dit Bilbon, se levant à sa place. «Silence! Silence! Silence! » Crièrent-ils, ne cessant de répéter ces mots en chœur sans paraître vouloir suivre leur propre injonction. Bilbon quitta sa place et alla grimper sur une chaise sous l'arbre illuminé. La lumière des lanternes tombait sur son visage radieux, les boutons d'or brillaient sur son gilet de soie brodée. Tous pouvaient le voir là debout, agitant une main en l'air, tandis que l'autre était enfouie dans la poche de son pantalon.

Mes chers Sacquet et Bophin, reprit-il, et mes chers Touque et Brandebouc, Fouille, Boulot, Fouine, Sonnecor, Bolger, Sanglebuc, Bravet, Trougrisar et Fierpied. «ProudFEET (Proudfoot signifie Fierpied, c'est un nom, donc invariable, mais le pluriel de foot est feet.)! » Cria un vieux Hobbit du fond du pavillon. Il s'appelait Fierpied, bien entendu, et il méritait bien son nom: ses pieds étaient grands, exceptionnellement velus, et ils reposaient tous deux sur la table. Fierpied, répéta Bilbon. Et aussi mes bons Sacquet de Besace, dont le retour enfin à Cul-de-sac est le bienvenu. Ce jour est celui de mon cent onzième anniversaire: j'ai undécante-un ans aujourd'hui! «Hourra! Hourra! Bon anniversaire! » Cria t'on, et de marteler joyeusement les tables. Bilbon s'en tirait magnifiquement. C'était le genre de discours qu'on appréciait: clair et bref.

J'espère que vous vous amusez tous autant que moi. Acclamations assourdissantes. Cris de Oui (et de Non) Retentissement de trompettes et de cors, de pipeaux et de flûtes, et autres instruments de musique. Il y avait là, comme il a été dit, de nombreux jeunes Hobbits. On avait tiré des centaines de diabolins musicaux. La plupart portaient la marque VAL, ce qui ne signifiait pas grand chose pour les Hobbits, mais tous s'accordèrent à déclarer que c'étaient de merveilleux diabolins. Ils contenaient des instruments, petits, mais d'une facture parfaite et d'une sonorité enchanteresse. De fait, dans un coin, certains des jeunes Touques et Brandebouc, supposant que l'oncle Bilbon en avait fini (puisqu'il avait clairement dit tout le nécessaire), formèrent alors un orchestre impromptu et entamèrent un joyeux air de danse. Le jeune M. Éverard Touque et Mlle Melilot Brandebouc grimpèrent sur une table et, clochettes à la main, se mirent à danser le saltarelle: Une jolie danse, mais assez vigoureuse.

Bilbon n'avait toutefois pas terminé. Saisissant le cor d'un garçon qui se trouvait près de lui, il donna trois puissants cornements. Le brouhaha s'apaisa. Je ne serai pas long, cria t'il. (Acclamations de toute l'assemblée.) Je vous ai tous rassemblés pour une certaine raison. (Quelque chose dans son ton fit impression. Il y eut

presque le silence et un ou deux Touque dressèrent l'oreille.

Pour trois raisons, en vérité! Tout d'abord, pour vous dire que je vous aime tous immensément et qu'undécante-un ans sont un temps trop court à vivre, parmi de si excellents et si admirables Hobbits. (Formidable explosion d'approbation.) Je ne connais pas la moitié d'entre vous à moitié autant que je le voudrais, et j'aime moins que la moitié d'entre vous à moitié aussi bien que vous le méritiez. (Il y eut ça et là quelques applaudissements, mais la plupart de l'assistance s'efforçait de démêler s'il s'agissait d'un compliment.)

En second lieu, pour célébrer mon anniversaire. (Nouvelles acclamations.) Je devrais dire: NOTRE anniversaire. Car c'est aussi, bien sûr, celui de mon héritier et neveu, Frodon. Il entre aujourd'hui dans sa majorité et dans son héritage. (Quelques applaudissements pour la forme de la part des aînés, et de bruyants cris de «Frodon ! Frodon ! Chic au vieux Frodon ! » De la part des plus jeunes. Les Sacquet de Besace se renfrognèrent, se demandant ce que signifiait «entrer dans son héritage»

Ensemble, nous comptons cent quarante-quatre ans. Votre nombre a été choisi, pour concorder avec ce total remarquable: Une Grosse, si vous me permettez cette expression. (Aucune acclamation. Cela était ridicule.

Maints invités, et particulièrement les Sacquet de Besace se sentirent insultés, dans leur certitude de n'être là que pour compléter le nombre requis, comme des marchandises dans un emballage. «Une Grosse, en vérité! Quelle expression vulgaire ! »

C'est aussi, s'il m'est permis de me rapporter à l'histoire ancienne, l'anniversaire de mon arrivée par tonneau à Esgaroth sur le Long Lac, Bien que le fait que ce fût mon anniversaire me fût sorti de la mémoire en cette occasion. Je n'avais alors que cinquante et un ans, et les jours de naissance ne paraissaient pas aussi importants. Le banquet fut splendide, toutefois, encore que je fusse affligé d'un fort rhume à ce moment, je m'en souviens, et je pouvais seulement dire «Merci beaucoup» Je le répète à présent plus correctement. Merci beaucoup d'être venus à ma petite réception. (Silence obstiné. Tous craignaient l'imminence d'une chanson ou de quelque poésie, et ils commençaient à en avoir assez. Pourquoi ne pouvait-il s'arrêter de parler et les laisser boire à sa santé? Mais Bilbon ne chanta ni ne déclama. Il observa une courte pause.

Troisièmement et pour finir, dit-il, je voudrais vous faire une ANNONCE. (Il prononça ce dernier mot avec tant de force et de soudaineté que tous ceux qui le pouvaient encore se redressèrent.) J'ai le regret de vous annoncer quoique, je vous l'aie dit, undécante-un ans soit un temps bien insuffisant à passer parmi vous que ceci est la FIN. Je m'en vais. Je pars MAINTENANT ADIEU!

Il descendit de sa chaise et disparut. Il y eut un éclair aveuglant, et les invités cillèrent tous. Quand ils ouvrirent les yeux, Bilbon ne se voyait plus nulle part. Cent quarante-quatre Hobbits abasourdis se renversèrent sans voix dans leur chaise. Le vieil Odon Fierpied retira les pieds de la table et en frappa le sol. Puis il y eut un silence absolu jusqu'à ce que soudain, après plusieurs profondes inspirations,

tous les Sacquet, Bophin, Touque, Brandebouc, Fouille, Boulot, Fouine, Bolger, Sanglebuc, Trougrisard, Bravet, Sonnecor et Fierpied se missent à parler en même temps.

Il fut généralement convenu que la plaisanterie était de très mauvais goût, et il fallut encore de la nourriture et de la boisson pour remettre les invités du choc et du désagrément. «Il est fou, je l'ai toujours dit», fut sans doute le commentaire le plus commun. Même les Touques (à quelques exceptions près) trouvèrent la conduite de Bilbon absurde. Pour le moment, la plupart considérèrent que sa disparition n'était rien d'autre qu'une farce ridicule.

Mais le vieux Rory Brandebouc n'en était pas aussi sûr. Ni l'âge ni un dîner énorme n'avaient obnubilé sa finesse d'esprit, et il dit à sa belle-fille Esmeralda : «Il y a un micmac là-dedans, ma chère! Je pense que ce fou de Sacquet est de nouveau parti. Quel vieux nigaud! Mais pourquoi s'en faire? Il n'a pas emporté la boustife. » Il cria d'une voix forte à Frodon de faire de nouveau passer le vin.

Frodon était la seule personne présente à n'avoir rien dit. Durant un moment, il était resté silencieux près de la chaise vide de Bilbon, négligeant toutes remarques et toutes questions. Il s'était amusé de la farce, bien sûr, quoiqu'il fût au courant. Il avait eu peine à se retenir de rire de la surprise indignée des invités. Mais il se sentait en même temps profondément troublé: il se rendait soudain compte qu'il aimait tendrement le vieux Hobbit. La plupart des invités continuèrent à manger et à boire, tout en discutant des bizarreries passées et présentes de Bilbon Sacquet, mais les Sacquet de Besace étaient déjà partis, furieux. Frodon ne voulait plus rien avoir à faire avec la réception. Il ordonna de servir encore du vin, puis il se leva, vida en silence son propre verre à la santé de Bilbon et se glissa hors du pavillon.

Quant à Bilbon Sacquet, tandis même, qu'il faisait son discours, il n'avait cessé de tripoter l'anneau d'or dans sa poche: cet anneau magique sur lequel il avait gardé le secret durant tant d'années. En descendant de sa chaise, il le glissa à son doigt, et jamais plus aucun Hobbit de Hobbitebourg ne devait le revoir.

Il regagna son trou d'un pas alerte, et là, il se tint un moment à écouter, le sourire aux lèvres, le brouhaha en provenance du pavillon et les sons joyeux qui montaient des autres parties du champ. Puis il rentra chez lui. Il retira ses vêtements de fête, plia et enveloppa dans du papier mousseline son gilet de soie brodée, et il le rangea. Il revêtit ensuite rapidement de vieux habits négligés et se ceignit la taille d'une vieille ceinture de cuir. Il y accrocha une courte épée dans un fourreau de cuir bossué. D'un tiroir fermé à clef, qui répandait une odeur de naphthaline, il sortit un vieux manteau et un vieux capuchon. Ils y avaient été enfermés comme s'ils avaient une grande valeur, mais ils étaient tellement rapiécés et tachés par les intempéries que la couleur originale en était difficilement discernable: c'eût pu être un vert foncé. Ils étaient plutôt trop grands pour lui. Il passa ensuite dans son bureau, où il tira d'un gros coffre-fort un paquet enveloppé dans une vieille toile et un manuscrit relié en cuir, et aussi une grande et volumineuse enveloppe.

Le livre et le paquet, il les fourra sur le dessus d'un lourd sac qui se trouvait là, déjà presque plein. Il glissa dans l'enveloppe son anneau d'or et sa belle chaînette, puis il la cacheta et l'adressa à Frodon. Il commença par la poser sur la cheminée, mais il se ravisa soudain et la mit dans sa poche. A ce moment, la porte s'ouvrit, et Gandalf entra vivement.

- Salut! Dit Bilbon. Je me demandais si vous viendriez.

- Je suis heureux de vous trouver visible, répondit le magicien, s'asseyant. Je voulais vous attraper et avoir avec vous un dernier petit entretien. Vous trouvez sans doute que tout a splendidement marché, et selon votre plan?

- Oui, dit Bilbon. Encore que cet éclair fût surprenant : il m'a saisi moi-même, sans parler des autres. Une petite addition de votre cru, je suppose?

- Oui. Vous avez eu la sagesse de garder le secret sur cet anneau durant toutes ces années, et il m'a paru nécessaire d'offrir quelque chose d'autre aux invités pour expliquer votre disparition soudaine.

- Et gâter ma farce. Vous êtes un vieux touche-à-tout quelque peu gênant, dit Bilbon, riant, mais vous devez avoir raison, comme toujours, je pense.

- Oui quand j'y ai matière. Mais je ne suis pas trop assuré sur toute cette affaire. Elle en est maintenant au point final. Vous avez fait votre farce, vous avez alarmé ou offensé la plupart de vos parents et fourni à toute la Comté de quoi parler pendant neuf jours ou plus probablement quatre-vingt-dix-neuf. Poursuivez-vous?

- Oui, sûrement. Je sens qu'il me faut des vacances, de très longues vacances, comme je vous l'ai déjà dit. Des vacances permanentes, sans doute: je ne pense pas que je reviendrai. En fait, ce n'est pas dans mes intentions, et j'ai pris toutes mes dispositions.

«Je suis vieux, Gandalf. Je ne le parais pas, mais je commence à le sentir au plus profond de mon être. Bien conservé! Grogna t'il. Mais je me sens tout maigre, détiré en quelque sorte, si vous voyez ce que je veux dire: Comme du beurre qu'on a gratté sur une trop grande tartine. Ça ne paraît pas normal. J'ai besoin d'un changement, de quelque chose, quoi.

Gandalf le scruta avec curiosité

- Non, ça ne paraît pas normal, dit-il pensivement. Non, je pense après tout que votre plan est probablement le meilleur.

- Eh bien, je suis décidé, en tout cas. Je veux revoir des montagnes, Gandalf des montagnes, Et puis trouver un endroit où je puisse me reposer. En paix et dans la tranquillité, sans un tas de parents qui fourrent leur nez partout et une procession de maudits visiteurs suspendus à ma sonnette. Peut-être trouverai-je un endroit où je pourrai finir mon livre. J'ai pensé à une bonne conclusion: et il vécut ainsi heureux jusqu'à la fin de ses jours.

Gandalf rit

- J'espère qu'il le fera. Mais personne ne lira ce livre, quelle qu'en soit la fin.

- Oh! , on le pourrait, plus tard. Frodon en a déjà lu un peu, au point où il en est. Vous garderez un œil sur Frodon, n'est ce pas?

- Oui, deux, aussi souvent que je pourrai en disposer.

-Il m'accompagnerait, bien sûr, si je le lui demandais. En fait, il me l'a proposé une fois, juste avant la réception. Mais il n'en a pas vraiment envie, pour le moment. Je veux revoir les pays sauvages avant de mourir et les montagnes, mais lui adore toujours la Comté, avec ses bois, ses temps et ses petites rivières. Il devrait être bien ici. Je lui laisse tout, naturellement, sauf quelques brouilles. J'espère qu'il sera heureux, une fois habitué à être à son compte. Il est temps pour lui d'être son propre maître, à présent.

- Tout? Dit Gandalf. L'anneau aussi? Vous en aviez convenu, vous vous le rappelez.

- Oui, euh, oui, je le suppose, balbutia Bilbon.

- Où est-il?

- Dans une enveloppe, si vous tenez à le savoir, dit Bilbon avec impatience. Là, sur la cheminée. Enfin, non! La voici, dans ma poche! (Il marqua une hésitation.) N'est ce pas curieux, voyons? Se dit-il doucement à lui-même. Oui, après tout, pourquoi pas? Pourquoi ne resterait-il pas ici?

Gandalf scruta le visage de Bilbon, et il y avait une lueur dans ses yeux:

- Je crois que je le laisserais derrière, Bilbon, dit-il doucement. Vous ne voulez pas?

- Enfin... oui, et non. Maintenant que j'y suis, je n'aime pas du tout m'en séparer, je puis le dire. Et je ne vois vraiment pas pourquoi je le ferais. Pourquoi le voulez-vous? Demanda t'il, un curieux changement se fit dans sa voix. Le soupçon et l'ennui le rendaient acerbe. Vous êtes toujours à me tarabuster avec mon anneau, mais vous ne m'avez jamais embêté au sujet des autres choses que j'ai acquises dans mon voyage

- Non, mais il me fallait vous tarabuster, dit Gandalf. Je voulais connaître la vérité. C'était important. Les anneaux magiques sont... eh bien, magiques, et ils sont rares et curieux. J'avais un intérêt professionnel pour votre anneau, pourrait-on dire, et je l'ai toujours. J'aimerais savoir où il est, si vous allez de nouveau vagabonder. Je trouve aussi que vous l'avez eu tout à fait assez longtemps. Vous n'en aurez plus besoin, si je ne me trompe du tout au tout.

La figure de Bilbon s'empourpra, et une lueur de colère passa dans ses yeux. Son bon visage se durcit:

- Pourquoi pas? s'écria t'il. Et en quoi cela vous regarde t'il, de toute façon, de savoir ce que je fais de mes propres affaires? Il est à moi. C'est moi qui l'ai trouvé. C'est à moi qu'il est échu.

- Oui, oui, dit Gandalf. Mais ce n'est pas la peine de vous mettre en colère pour ça.

- C'est de votre faute si je le suis, dit Bilbon. L'anneau est à moi je vous dis. A moi personnellement. Mon trésor, oui, mon trésor.

Le visage du magicien demeura grave et attentif, et seule une petite lueur vacillante dans ses yeux enfoncés montra qu'il était saisi, voire alarmé

- Il a déjà été appelé ainsi, dit-il, mais pas par vous.

- Eh bien, je le dis maintenant. Et pourquoi pas? Même si Gollum disait la même chose autrefois. L'anneau n'est plus à lui, mais à moi Et je le garderai, je le déclare.

Gandalf se leva. Il parla d'un ton sévère

-Ce serait stupide de votre part, Bilbon. Chaque mot que voit prononcez le montre clairement. L'anneau a une bien trop grande pris sur vous. Abandonnez-le! Et alors vous pourrez partir vous-même, libre.

- Je ferai ce que je voudrai et partirai comme il me plaira, dit Bilbon avec obstination.

- Allons, allons, mon cher Hobbit! Dit Gandalf. Durant toute votre longue vie, nous avons été amis, et vous me devez quelque chose. Voyons! Faites ce que vous avez promis: abandonnez-le!

- Enfin, si vous voulez vous-même mon anneau, dites-le! s'écria Bilbon. Mais vous ne l'aurez pas. Je ne donnerai pas mon trésor, je vous le déclare. —

Sa main s'égara sur la garde de sa petite épée. Les yeux de Gandalf lancèrent un éclair.

- Ça va bientôt être à mon tour de me mettre en colère, dit-il. Une seule répétition de cela suffira. Vous verrez alors Gandalf le Gris sans manteau.

Il fit un pas vers le Hobbit et il parut grandir, menaçant, son ombre emplît la petite pièce.

Bilbon recula jusqu'au mur, haletant, la main crispée sur sa poche. Ils restèrent un moment face à face, tandis que l'air de la pièce vibrât. Les yeux de Gandalf restaient abaissés sur le Hobbit. Lentement, les mains de celui ci se relâchèrent, et il se mit à trembler.

- Je ne sais pas ce qui vous a pris, Gandalf, dit-il. Vous n'avez jamais été ainsi. Qu'est ce que tout cela veut dire? L'anneau est à moi, non? Je l'ai trouvé, et Gollum m'aurait tué si je ne l'avais gardé. Je ne suis pas un voleur, quoi qu'il en ait dit.

- Je ne vous ai jamais traité de voleur, répliqua Gandalf. Et je n'en suis pas un non plus. Je ne cherche pas à vous dépouiller, mais à vous aider. Je voudrais que vous ayez confiance en moi, comme dans le passé.

Il se détourna, et l'ombre passa. Il parut se réduire de nouveau à un vieillard grisonnant, courbé et inquiet.

Bilbon se passa la main sur les yeux.

- Je regrette, dit-il. Mais j'ai eu une impression si bizarre! Et pourtant ce serait un soulagement d'un certain côté de ne plus avoir à m'en soucier. Il a pris une place tellement croissante dans mon esprit ces derniers temps. J'ai eu parfois l'impression que c'était un œil qui me regardait. Et je suis tout le temps à vouloir le mettre et disparaître, vous savez, ou à me demander s'il est en sécurité et à le sortir pour m'en assurer. J'ai essayé de le mettre sous clef, mais je me suis aperçu que je n'avais aucun repos s'il n'était dans ma poche. Je ne sais pas pourquoi. Et il semble que je ne puisse me décider.

- Alors, croyez-m'en, dit Gandalf. C'est tout décidé. Partez et laissez-le derrière vous. Cessez de le posséder. Donnez-le à Frodon, et je veillerai sur celui ci.

Bilbon resta un moment tendu et indécis. Bientôt, il soupira:

- Bon, dit-il avec effort, je le ferai» Puis il haussa les épaules avec un sourire assez

triste. «Après tout, c'était là le but de toute cette réception, en vérité: distribuer des tas de cadeaux d'anniversaire et rendre en quelque sorte plus facile de le donner du même coup. Cela n'a rien facilité en fin de compte, mais ce serait pitié que de gâcher tous mes préparatifs. Cela gâterait complètement la plaisanterie.

-En fait, cela supprimerait la seule raison que j'aie vue en l'affaire, dit Gandalf.

-C'est bon, dit Bilbon, il ira à Frodon avec tout le reste (il respira profondément) Et maintenant il faut vraiment que je parte, sans quoi quelqu'un d'autre m'attrapera. J'ai fait mes adieux, et je ne pourrais supporter de tout recommencer.

Il ramassa son sac et se dirigea vers la porte.

-Vous avez toujours l'anneau dans votre poche, dit le magicien.

-Ah, c'est vrai! s'écria Bilbon. Et aussi mon testament et tous les autres documents. Vous feriez mieux de le prendre et de le donner pour moi. Ce sera plus sûr.

-Non, ne me donnez pas l'anneau, dit Gandalf. Mettez-le sur la cheminée. Il sera assez en sûreté là, jusqu'à ce que Frodon vienne. Je l'attendrai ici.

Bilbon sortit l'enveloppe, mais au moment de la poser à côté de la pendule, sa main eut un brusque mouvement de recul, et le paquet tomba à terre. Avant même qu'il eût pu le ramasser, le vieillard s'était baissé, l'avait saisi et l'avait mis à sa place. Un éclair de colère passa derechef sur le visage du Hobbit, mais il céda soudain à une expression de soulagement, accompagné d'un rire.

-Eh bien, voilà qui est fait! Dit-il. Et maintenant, je file!

Ils sortirent dans le vestibule. Bilbon choisit dans le porte-parapluies sa canne préférée, puis il siffla. Trois nains sortirent de pièces différentes où ils s'étaient affairés.

-Tout est-il prêt? demanda Bilbon. Tout est empaqueté et étiqueté?

-Tout, répondirent-ils.

-Eh bien, en route, alors!

Il franchit la porte d'entrée.

C'était une belle nuit, et le ciel noir était piqué d'étoiles. Il leva la tête, humant l'air:

- Quelle chic chose! Quelle chic chose que de repartir, de repartir sur la route avec des nains! C'est ce après quoi j'ai soupiré depuis des années! Adieu! dit-il, regardant sa vieille maison et s'inclinant devant la porte. Adieu, Gandalf!

-Adieu, pour le moment, Bilbon. Prenez bien soin de vous! Vous êtes assez vieux, et peut-être assez sage.

-Prendre soin! Je ne m'en soucie pas. Ne vous en faites pas pour moi! Je suis plus heureux que jamais, et c'est beaucoup dire. Mais le moment est venu. Je suis entraîné enfin, ajouta t'il.

-Puis, à mi-voix, comme pour lui-même, il chanta doucement dans l'obscurité.

La route se poursuit sans fin.

Descendant de la porte où elle commença. Maintenant, loin en avant, la route s'étire.

Et je la dois suivre, si je le puis

La parcourant d'un pied avide,
 Jusqu'à ce qu'elle rejoigne quelque voie plus grande Où se joignent maints chemins et maintes courses.
 Et vers quel lieu, alors? Je ne saurais le dire.

-Il s'arrêta et resta un moment silencieux. Puis, sans ajouter un mot, il se détourna des lumières et des voix dans le champ et dans les tentes, et, suivi de ses trois compagnons, il passa dans son jardin et s'en fut en trottinant dans la longue allée descendante. En bas, il sauta par-dessus une encoche dans la haie et se lança dans les prés, passant dans la nuit comme un bruissement du vent dans l'herbe.

-Gandalf resta un moment à le suivre du regard dans les ténèbres.

-«Adieu, cher Bilbon, jusqu'à notre prochaine rencontre! » Dit-il doucement, et il repassa à l'intérieur.

-Frodon rentra peu après et le trouva assis dans l'obscurité, plongé dans ses pensées

-Il est parti? Demanda t'il.

-Oui, répondit Gandalf, il est parti enfin.

-Je voudrais... Je veux dire que, jusqu'à ce soir, j'avais espéré que ce n'était qu'une farce, dit Frodon. Mais je savais au fond de mon cœur qu'il avait vraiment l'intention de partir. Il avait toujours l'habitude de plaisanter sur les choses sérieuses. Je regrette de ne pas être revenu plutôt, juste pour le voir partir.

-Je crois vraiment qu'il préférerait partir tranquillement en catimini à la fin, dit Gandalf. Ne soyez pas trop inquiet. Il se débrouillera très bien, maintenant. Il a laissé un paquet pour vous. Le voilà!

Frodon prit l'enveloppe sur la cheminée et y jeta un coup d'œil mais il ne l'ouvrit pas.

-Vous trouverez là-dedans son testament et tous les autres documents, je pense, dit le magicien. Vous êtes maintenant le maître de Cul-de-Sac. Et vous trouverez aussi, j'ai idée, un anneau d'or.

-L'anneau! s'écria Frodon. Il me l'a laissé? Je me demande pourquoi. Enfin, il peut-être utile.

-Il peut l'être comme il peut ne pas l'être, dit Gandalf. A votre place, je ne m'en servais pas. Mais tenez-le secret et en sécurité! Et maintenant, je vais me coucher.

Maître de Cul-de-sac, Frodon sentit qu'il était de son pénible devoir de dire adieu aux invités. Des rumeurs d'événements étranges avaient alors envahi tout le champ. Mais Frodon déclara seulement que sans nul doute, tout serait éclairci le lendemain matin. Vers minuit, des voitures vinrent chercher les gens importants. Une à une, elles s'en furent, emplies de Hobbits repus mais insatisfaits. Des dispositions avaient été prises pour faire venir des jardiniers, lesquels emportèrent dans des brouettes ceux qui étaient demeurés là par inadvertance.

La nuit passa lentement. Le soleil se leva. Les Hobbits se levèrent assez tard. La matinée continua. Des gens vinrent et commencèrent (par ordre) à enlever les

pavillons, et les cuillers, les couteaux, les bouteilles et les assiettes, et les lanternes, et les arbrisseaux fleuris dans leurs caisses, et les miettes et les papiers de diablo-tins, les sacs, les gants et les mouchoirs oubliés, et la nourriture non consommée (élément très restreint) Puis un certain nombre d'autres gens vinrent (sans ordre): Des Sacquet et des Bophin, des Bolger, des Touques, et d'autres convives qui habitaient ou séjournaient dans les environs. Vers midi, quand même les mieux nourris furent sur pied et ressortis, il y eut une grande affluence à Cul-de-sac, non invitée mais non pas inattendue.

Frodon se tenait sur le seuil de la porte, souriant, mais l'air assez fatigué et soucieux. Il accueillit tous les visiteurs, mais il n'avait guère plus à dire que précédemment. Sa réponse à toutes les questions était simplement la suivante

«M. Bilbon Sacquet est parti définitivement, pour autant que je sache»

Il invita certains visiteurs à entrer, Bilbon ayant laissé pour eux des «messages»

A l'intérieur, dans le vestibule, était entassé un grand assortiment de paquets et de petits meubles. A chaque objet était attachée une étiquette. Il y en avait plusieurs de ce genre:

Pour Adelard Touque, pour son usage TRÈS PERSONNEL, de la part de Bilbon, sur un parapluie. Adelard en avait emporté un grand nombre non étiqueté. Pour DORA SACQUET, en souvenir d'une LONGUE correspondance, avec l'affection de Bilbon, sur une vaste corbeille à papiers. Dora était la sœur de Drogon et l'aînée des parentes survivantes de Bilbon et de Frodon, elle avait quatre-vingt-dix-neuf ans, et elle avait écrit des pages et des pages de bons conseils durant plus d'un demi-siècle.

Pour MILON FOUINE, dans l'espoir que ceci lui sera utile, de la part de B.B. sur une plume et un encrier d'or. Milon ne répondait jamais aux lettres.

A l'usage d'ANGELICA, de la part D'oncle Bilbon, sur un miroir rond convexe. C'était une jeune Sacquet, qui considérait trop manifestement son visage comme attrayant.

Pour la collection de HUGO SANGLEBUC, de la part d'un contributeur, sur une bibliothèque (vide) Hugo était un grand emprunteur de livres et en dessous de la moyenne pour ce qui était de les rendre.

Pour LOBELIA SACQUET DE BESACE, en CADEAU, sur un coffret de cuillers d'argent. Bilbon la soupçonnait d'avoir acquis une bonne part de ses cuillers, durant son absence au cours de son voyage précédent. Lobelia le savait fort bien. A son arrivée, un peu plus tard dans la journée, elle saisit aussitôt l'allusion, mais elle saisit aussi les cuillers.

C'est là seulement une petite sélection des cadeaux rassemblés. La résidence de Bilbon s'était un peu encombrée de toutes sortes de choses au cours de sa longue vie. Les trous de Hobbits y avaient tendance, et la coutume de donner tant de cadeaux d'anniversaire en était largement responsable. Non, bien sûr, que les cadeaux d'anniversaire fussent toujours neufs, deux ou trois mathoms dont l'usage était complètement oublié avaient fait le tour de toute la région, mais Bilbon

avait généralement donné des cadeaux neufs et gardés ceux qu'il recevait. On dégageait un peu le vieux trou à présent.

Chacun des différents cadeaux d'adieu portait une étiquette, écrite de la main même de Bilbon, et plusieurs comportaient quelque allusion ou quelques farces. Mais, naturellement, la plupart des objets étaient donnés là où ils seraient utiles et les bienvenus. Les Hobbits les plus pauvres, et particulièrement ceux du Chemin des Trous-du-Talus, furent bien servis. Le Vieux Gamegie l'Ancien reçut deux sacs de pommes de terre, une bêche neuve, un gilet de laine et un flacon de liniment pour les jointures craquantes. Le Vieux Rory Brandebouc, en remerciement d'une grande hospitalité, eut une douzaine de bouteilles de Vieux Clos: un vin rouge corsé du quartier sud, maintenant tout à fait mûri, car il avait été mis en cave par le père de Bilbon. Rory pardonna entièrement à Bilbon, et déclara, dès la première bouteille bue, que c'était un type épatant.

Il restait de tout en abondance pour Frodon. Et, naturellement, tous les principaux trésors, ainsi que les livres, les tableaux et des meubles plus qu'en suffisance furent laissés en sa possession. Il n'y avait toutefois aucune mention d'argent ni de bijoux: pas un sou ni une perle de verre ne lui furent donnés.

Frodon eut fort à faire cet après-midi là. Une fausse rumeur se répandit comme une tramée de poudre comme quoi tout le contenu de la maison était distribué gratis, et celle-ci ne tarda pas à être bourrée de gens qui n'avaient aucun motif d'y être, mais que l'on ne pouvait empêcher d'entrer. Des étiquettes furent arrachées et mélangées, et des disputes éclatèrent. Certains tentèrent de faire des trocs et des marchés dans le vestibule, et d'autres essayèrent de filer avec de menus objets qui ne leur étaient pas adressés ou avec toute chose qui semblait sans destination et sans surveillance. La route menant au portail était embouteillée de brouettes et de voitures à bras.

Au milieu de tout ce remue ménage, arrivèrent les Sacquet de Besace. Frodon s'était retiré un moment, laissant à son ami Merry (Abréviation du prénom Meriadoc, qui signifie en même temps «joyeux») Brandebouc le soin d'avoir l'œil sur tout. Quand Othon demanda avec force à voir Frodon, Merry s'inclina poliment. - Il est indisposé, dit-il. Il se repose.

- Il se cache, vous voulez dire, s'écria Lobelia. En tout cas, nous voulons le voir, et nous en avons la ferme intention. Allez simplement le lui dire!

Merry les laissa un long moment dans le vestibule, et ils eurent le loisir de découvrir leur cadeau d'adieu: les cuillers. Leur humeur n'en fut pas améliorée. Finalement, ils furent introduits dans le bureau. Frodon y était assis à une table, avec une masse de papiers devant lui. Il paraissait indisposé de voir les Sacquet de Besace, en tout cas, et il se leva, tripotant quelque chose dans sa poche. Mais il parla tout à fait poliment.

Les Sacquet de Besace se montrèrent assez désagréables. Ils commencèrent par lui offrir de vils prix de rabais (comme entre amis) pour divers objets de valeur qui ne portaient pas d'étiquette. Quand Frodon répondit que seules les choses

spécialement adressées par Bilbon étaient distribuées, ils déclarèrent que toute l'affaire était très louche.

- Il n'y a qu'une chose de claire pour moi, dit Othon: c'est que vous en sortez extrêmement à votre avantage. J'exige de voir le testament.

Sans l'adoption de Frodon, Othon aurait été l'héritier de Bilbon. Il lut soigneusement le testament et eut un reniflement de mépris. Le document était, malheureusement, tout à fait clair et correct (conformément aux coutumes juridiques des Hobbits, qui exigent entre autres choses sept signatures de témoins à l'encre rouge)

- Refaits encore! dit-il à sa femme. Et après avoir attendu soixante ans. Des cuillères? Fichaise!

Il fit claquer ses doigts sous le nez de Frodon et s'en fut en clopinant. Mais il était moins facile de se débarrasser de Lobelia. Un peu plus tard, Frodon, sortant du bureau pour voir comment allaient les choses, la trouva encore là en train d'examiner les coins et les recoins et de donner de petits coups aux parquets. Il la raccompagna avec fermeté jusqu'à la porte, après l'avoir débarrassée de plusieurs petits (mais assez précieux) objets, tombés d'une façon ou d'une autre dans son parapluie. Le visage de Lobelia montrait les affres de l'élaboration d'une remarque finale vraiment écrasante, mais tout ce qu'elle trouva à dire, se retournant sur le seuil, fut:

-Vous aurez à le regretter, mon jeune ami! Pourquoi n'êtes-vous pas parti également? Vous n'êtes pas d'ici, vous n'êtes pas un Sacquet... vous... vous êtes un Brandebouc!

-Tu as entendu cela, Merry? C'était une insulte, si tu veux, dit Frodon, fermant la porte derrière elle.

-C'était un compliment, répondit Merry Brandebouc, et donc, naturellement, faux.

-Puis ils firent le tour du trou et expulsèrent trois jeunes Hobbits (deux Bophin et un Bolger) qui creusaient des trous dans les murs d'une des caves. Frodon en vint aussi aux mains avec le jeune Fierpied (petit-fils du vieil Odon Fierpied) qui avait commencé une excavation dans la plus grande dépense, où il avait cru entendre un écho. La légende de l'or de Bilbon suscitait en même temps la curiosité et l'espoir, Car l'or légendaire (mystérieusement obtenu, sinon mal acquis) appartient, comme chacun sait, à qui le trouve sauf interruption de la recherche. -Après être venu à bout de Sancho et l'avoir poussé dehors, Frodon se laissa tomber sur une chaise du vestibule.

Il est temps de fermer boutique, Merry, dit-il. Boucle la porte et n'ouvre plus à personne aujourd'hui, apporterait-on même un bélier.

-Puis il alla se remonter d'une tardive tasse de thé.

-A peine était-il assis que quelqu'un frappa doucement à la porte d'entrée.

«Encore Lobelia, probablement, se dit-il. Elle a dû trouver quelque chose de vraiment méchant, et elle sera revenue me le jeter à la figure. Ça peut attendre»

-Il continua de boire son thé. Les coups se renouvelèrent, beaucoup plus forts,

mais il ne s'en soucia aucunement. Soudain, la tête du magicien apparut à la fenêtre.

-Si vous ne m'ouvrez pas, Frodon, je vais faire sauter votre porte jusqu'au fond de votre trou et au-delà à travers la Colline, dit-il.

-Mon cher Gandalf! Une seconde! S'écria Frodon, se précipitant hors de la pièce vers la porte. Entrez! Entrez! Je croyais que c'était Lobelia.

-Dans ce cas, je vous pardonne. Mais je l'ai vue, il y a quelque temps, conduisant un tonneau à poney en direction de Lèzeau avec une figure à faire cailler du lait frais.

-Elle m'a déjà presque figé moi-même. Franchement, j'ai failli essayer de l'anneau de Bilbon. Je n'avais qu'une envie, c'était de disparaître.

-Ne faites pas cela! dit Gandalf, s'asseyant. Prenez garde à cet anneau, Frodon. En fait, c'est en partie à ce sujet que je suis venu vous dire un dernier mot.

-Quoi donc?

-Que savez-vous déjà?

-Seulement ce que Bilbon m'en a dit. J'ai entendu son histoire: comment il l'avait trouvé et comment il s'en était servi, au cours de son voyage, je veux dire.

- Quelle histoire, je me demande, dit Gandalf.

- Oh, pas celle qu'il a racontée aux nains et qu'il a consignée dans son livre, dit Frodon. Il m'a dit l'histoire véritable quand je fus venu habiter ici. Il m'a dit que vous l'aviez harcelé jusqu'à ce qu'il vous l'ait racontée, et qu'autant valait donc que je la connaisse. «Pas de secrets entre nous, Frodon, me dit-il, mais ils ne doivent pas aller plus loin. Il est à moi, de toute façon. »

- Voilà qui est intéressant, dit Gandalf. Alors, qu'avez-vous pensé de tout cela?

- Si vous entendez l'invention au sujet d'un «cadeau», eh bien, j'ai trouvé l'histoire réelle beaucoup plus vraisemblable, et je n'ai pas compris pourquoi y avoir rien changé. Cela ressemblait très peu à Bilbon de le faire, de toute façon, et j'ai trouvé la chose plutôt curieuse.

- Moi aussi. Mais de curieuses choses peuvent arriver aux gens qui possèdent pareils trésors, s'ils s'en servent. Que ceci vous soit un avertissement d'être très prudent en ce qui concerne l'anneau ! Il peut avoir d'autres propriétés que de vous faire disparaître à volonté.

- Je ne comprends pas, dit Frodon.

- Ni moi non plus, répondit le magicien. Je viens seulement de commencer à m'interroger sur cet anneau, surtout depuis la nuit dernière. Il y a matière à s'inquiéter. Mais si vous m'en croyez, vous l'utiliserez très rarement, sinon pas du tout. Je vous demande au moins de ne vous en servir en aucune façon qui soit de nature à faire jaser ou à susciter des soupçons. Je vous le répète: gardez le en sécurité et gardez le secret!

- Vous êtes bien mystérieux! Que redoutez-vous?

- Je n'ai aucune certitude, je ne parlerai donc pas davantage. Peut-être pourrai-je vous dire quelque chose quand je reviendrai. Je pars tout de suite: ainsi c'est un au revoir pour le moment.

Il se leva.

- Tout de suite! S'écria Frodon. Je croyais que vous restiez encore au moins une semaine. Je comptais sur votre aide.

- Telle était mon intention, mais j'ai dû changer d'idée. Il se peut que je sois absent un bon moment, mais je reviendrai vous voir, aussitôt que je le pourrai. Attendez-moi pour quand vous me verrez! Je viendrai en catimini. Je ne reparaitrai pas souvent ouvertement dans la Comté. Je m'aperçois que je suis devenu plutôt impopulaire. On dit que je suis un gêneur et un trublion. D'aucuns m'accusent positivement d'avoir fait disparaître Bilbon par enchantement, ou pis. Si vous voulez le savoir, on suppose qu'il y a eu complot entre vous et moi pour nous emparer de sa fortune.

-D'aucuns! S'exclama Frodon. Vous voulez dire Othon et Lobelia. Quelle abomination! Je leur donnerais Cul-de-sac et tout le reste, si seulement je pouvais ramener Bilbon et aller battre le pays avec lui. J'aime la Comté. Mais je commence à souhaiter en quelque sorte d'être parti aussi. Je me demande si je ne le reverrai jamais?

CHAPITRE DEUX

L'OMBRE DU PASSÉ

LES COMMENTAIRES NE S'ÉTEIGNIRENT PAS EN NEUF JOURS, NI MÊME EN quatre-vingt-dix-neuf. La seconde disparition de M. Bilbon Sacquet fut discutée à Hobbitebourg et, en fait, dans toute la Comté durant un an et un jour, et on s'en souvint encore beaucoup plus longtemps. Elle devint un conte de coin du feu pour les jeunes Hobbits, et, en fin de compte, Sacquet le Fou, qui disparaissait avec fracas dans un éclair pour reparaître avec des sacs de bijoux et d'or, devint un personnage de légende favori qui continua de vivre bien après que tous les événements réels eurent été oubliés.

Mais entre-temps l'opinion générale dans le voisinage était que Bilbon, qui avait toujours été un peu timbré, avait fini par devenir complètement fou et s'était enfoui dans l'inconnu. Là, il avait sans nul doute chu dans un étang ou une rivière et avait trouvé une fin tragique, sinon prématurée. On en fit principalement grief à Gandalf.

«Si seulement ce sacré magicien veut bien laisser le jeune Frodon tranquille, peut-être celui-ci s'assagira-t-il et développera-t-il quelques bons sens de Hobbit», disait-on. Et selon toute apparence le magicien laissa effectivement Frodon tranquille, celui-ci se rangea, mais le développement du bon sens de Hobbit ne fut guère perceptible. En fait, il commença aussitôt à poursuivre la réputation d'excentricité de Bilbon. Il refusa de porter le deuil, et, l'année suivante, il donna une réception en l'honneur du cent-douzième anniversaire de son oncle, qu'il qualifia de Fête des 112 livres (Unité de poids) Mais ce n'était pas tout à fait exact, car il y eut vingt invités et plusieurs repas où il neigea de la nourriture et plut de la boisson, comme disent les Hobbits.

D'aucuns furent assez choqués, mais Frodon conserva l'habitude de célébrer la Fête de Bilbon, année après année, tant et si bien qu'on s'y accoutuma. Il ne pensait pas que Bilbon fût mort, disait-il. Et quand on lui demandait: «Où est-il,

alors? », il se contentait de hausser les épaules.

Il vivait seul, comme Bilbon, mais il avait bon nombre d'amis, surtout parmi la jeune génération des Hobbits (descendants pour la plupart du Vieux Touque), qui, enfants, avaient aimé Bilbon et étaient souvent fourrés à Cul-de-Sac. Foulque Bophin et Fredegan Bolger étaient de ceux-ci, mais ses amis les plus intimes étaient Peregrin Touque (généralement appelé Pippin (pomme de reinette) et Merry Brandebouc (son nom véritable était Meriadoc, mais on s'en souvenait rarement) Frodon parcourait la Comté à pied avec eux, il lui arrivait toutefois encore plus souvent de vagabonder seul, et il provoquait l'étonnement des gens raisonnables qui le voyaient parfois loin de chez lui, marchant dans les collines et les bois à la clarté des étoiles. Merry et Pippin le soupçonnaient de rendre parfois visite aux Elfes, comme le faisait Bilbon.

Avec le temps, on commença de remarquer que Frodon, lui aussi, présentait des signes de bonne «conservation» : d'extérieur, il gardait l'apparence d'un robuste et énergique Hobbit juste sorti de l'entredoux âges. «Il y en a qui ont toutes les veines ! » Disait-on, mais ce ne fut pas avant que Frodon approchât de l'âge plus rassi de cinquante ans que l'on commença à trouver la chose bizarre.

Frodon lui-même, après le premier choc, trouvait qu'être son propre maître et le (dénote le chef de clan) M. Sacquet de Cul-de-sac était assez agréable. Durant quelques années, il fut parfaitement heureux et il ne se soucia guère de l'avenir. Mais, à moitié à son insu, le regret de n'être pas parti avec Bilbon croissait régulièrement. Il s'aperçut qu'il pensait parfois, surtout en automne, aux terres sauvages, et d'étranges visions de montagnes qu'il n'avait jamais vues hantaient ses rêves. Il se mit à penser: «Peut-être franchirai-je moi-même la rivière un jour» A quoi l'autre moitié de son esprit répondait toujours: «Pas encore. »

Ainsi allèrent les choses jusqu'au moment où il frisa la cinquantaine. Son anniversaire approchait, et cinquante était un chiffre qui lui paraissait avoir quelque importance (ou augurer quelque chose) C'était en tout cas à cet âge que l'aventure était soudain advenue à Bilbon. Frodon commença de ressentir de l'agitation, et les vieux chemins lui paraissaient trop battus. Il regardait des cartes et se demandait ce qu'il y avait au-delà de leur bordure: celles qui étaient faites dans la Comté montraient surtout des espaces blancs à l'extérieur des frontières. Il se mit à vagabonder de plus en plus loin et le plus souvent seul, et Merry et ses autres amis l'observaient avec inquiétude. On le voyait souvent marcher en parlant avec les voyageurs étrangers qui commençaient à cette époque d'apparaître dans la Comté.

Il y eut des rumeurs d'étranges choses qui se passaient dans le monde extérieur, et comme Gandalf n'avait pas encore reparu et n'avait pas envoyé de messages depuis plusieurs années, Frodon récoltait toutes les nouvelles qu'il pouvait avoir. On voyait maintenant des Elfes, qui se promenaient rarement dans la Comté, traverser le soir les bois en direction de l'ouest, Ils passaient et ne revenaient pas, mais ils quittaient la Terre du Milieu et ils ne se souciaient plus de ses problèmes. Il y avait toutefois des nains sur la route, en nombre inhabituel. L'ancienne route

est-ouest traversait la Comté jusqu'à son extrémité aux Havres Gris. Et les nains l'avaient toujours empruntée pour se rendre à leurs mines des Montagnes Bleues. Les Hobbits trouvaient chez eux la source principale de nouvelles des terres lointaines, s'ils en voulaient: en règle générale, les nains parlaient peu, et les Hobbits n'en demandaient pas davantage. Mais à présent Frodon rencontrait souvent des nains de pays éloignés, qui cherchaient refuge dans l'ouest. Ils étaient inquiets, et certains d'entre eux parlaient à mi-voix de l'ennemi et du Pays de Mordor.

Ce nom, les Hobbits ne le connaissaient que par les légendes du ténébreux passé, comme une ombre à l'arrière plan de leur mémoire, mais il était sinistre et inquiétant. Il semblait que la puissance mauvaise de la Forêt Noire n'eût été chassée par le Conseil Blanc que pour reparaitre avec davantage de vigueur dans les anciennes places fortes de Mordor. La Tour Noire avait été reconstruite, à ce qu'on disait. De là, la puissance s'étendait de tous côtés, au loin, à l'est et au sud, il y avait des guerres, et la peur croissait. Les orques se multipliaient de nouveau dans les montagnes. Les trolls se répandaient, non plus obtus, mais rusés et munis d'armes redoutables. Et on murmurait qu'il existait des créatures plus terribles que toutes les précédentes, mais elles n'avaient pas de nom.

De tout cela, peu de chose atteignait les oreilles du commun des Hobbits, naturellement. Mais même les plus sourds et les plus casaniers commençaient à entendre de curieuses histoires, et ceux que leurs affaires amenaient aux confins du pays voyaient d'étranges choses. La conversation au Dragon Vert de Lèzeau, un soir du printemps de la cinquantième année de Frodon, montrait que même au confortable cœur de la Comté des rumeurs s'étaient fait entendre, encore que la plupart des Hobbits continuassent de s'en moquer.

Sam Gamegie était assis dans un coin près du feu, en face de lui se trouvait Ted Rouquin, le fils du meunier, et divers autres campagnards hobbits écoutaient leur conversation.

- On entend de curieuses choses, ces temps ci, pour sûr, dit Sam.

- Ah, dit Ted, on les entend si on y prête l'oreille. Mais je peux entendre des contes de coin du feu et des légendes pour enfants à la maison, s'il me plaît.

-Sans doute, répliqua Sam, et je dois dire qu'il y a plus de vérité dans certains qu'on ne le pense. Qui a inventé ces histoires, de toute façon? Prenez les dragons, par exemple.

-Non, merci, dit Ted, riant avec les autres. Mais qu'en est-il de ces Hommes-arbres, ces géants, comme qui dirait? On raconte bien qu'on en ait vu un plus grand qu'un arbre là-bas au-delà des Landes du Nord, il n'y a pas très longtemps.

-Qui ça, on?

- Mon cousin Hal pour commencer. Il travaille pour M. Bophin à Par delà la colline, et il va dans le quartier nord pour la chasse. Il en a vu un.

- Il le dit peut-être. Ton Hal est tout le temps à dire qu'il a vu des choses, et peut-être en voit-il qui ne sont point là.

- Mais celui ci était aussi grand qu'un orme, et il marchait, il faisait plusieurs mètres à chaque enjambée, si c'était un pouce.

- Eh bien, je parie que ce n'était pas un pouce. Ce qu'il a vu, c'était probablement un orme.

- Mais celui-là marchait, que je vous dis, et il n'y a pas d'ormes sur les Landes du Nord.

- Dans ce cas, il n'a pas pu en voir, dit Ted.

Il y eut des rires et des applaudissements, l'auditoire semblait juger que Ted avait marqué un point.

- Tout de même, dit Sam, vous ne pouvez nier que d'autres que notre Halfast aient vu des gens bizarres traverser la Comté la traverser, notez bien: Il y en a d'autres qui sont retournés aux frontières. Les frontières n'ont jamais été aussi actives.

- Et j'ai entendu dire que des Elfes se déplacent vers l'ouest. Ils déclarent qu'ils vont aux havres, bien au-delà des Tours Blanches.

Sam agita vaguement le bras: ni lui ni personne d'entre eux ne savaient à quelle distance était la mer, après les vieilles tours au-delà des frontières occidentales de la Comté. Mais une ancienne tradition voulait que là-bas se trouvent les Havres Gris, d'où parfois les navires elfiques prenaient la mer pour ne jamais revenir.

- Ils naviguent, naviguent, naviguent sur la mer, ils s'en vont vers l'ouest et ils nous quittent, dit Sam, psalmodiant presque les mots et hochant la tête avec tristesse et solennité.

Mais Ted rit.

- Eh bien, cela n'a rien de nouveau, si l'on en croit les vieux contes. Et je ne vois pas ce que cela nous fait, à toi ou à moi. Qu'ils naviguent! Mais je suis bien certain que tu ne les as pas vus faire, ni personne d'autre dans la Comté.

- Enfin, je ne sais pas, dit Sam pensivement. (Il croyait avoir vu une fois un Elfe dans les bois, et il espérait en voir d'autres un jour. De toutes les légendes qu'il avait entendues dans son jeune âge, des passages de contes et d'histoires à demi retenues au sujet des Elfes que connaissaient les Hobbits l'avaient toujours le plus profondément ému. Il y en a, même par ici, qui connaissent les Belles Gens et qui ont des nouvelles d'eux, dit-il. Il y a par exemple M. Sacquet, pour qui je travaille. Il m'a dit qu'ils naviguaient, et il en connaît un bout sur les Elfes. Et le vieux M. Bilbon en savait encore davantage: j'en ai eu des conversations avec lui quand j'étais gosse !

- Oh, ils sont tous les deux timbrés, dit Ted. Ou du moins le vieux Bilbon l'était, et Frodon le devient. Si c'est de là que tu prends tes renseignements, tu ne manqueras jamais de fariboles. Eh bien, les amis, je rentre chez moi. A votre bonne santé!

Il vida sa chope et sortit sans bruit.

Sam resta assis en silence et ne dit plus rien. Il avait ample matière à réflexion. Tout d'abord, il y avait beaucoup à faire dans le jardin de Cul-de-sac, et il y aurait une journée chargée le lendemain, si le temps se nettoyait. L'herbe poussait vite. Mais Sam avait autre chose en tête que le jardinage. Après un moment, il poussa un soupir, se leva et sortit.

On était au début d'avril, et le ciel se nettoyait à présent après une lourde pluie. Le soleil était couché, et un crépuscule pâle et froid se perdait tranquillement dans la nuit. Sam rentra à pied sous les premières étoiles à travers Hobbitebourg et le long de la colline, sifflant doucement et remuant ses pensées.

Ce fut juste sur ces entrefaites que Gandalf reparut après sa longue absence. Il était resté au loin durant trois ans après la réception. Puis il fit une brève visite à Frodon, et, après l'avoir bien observé, il était reparti. Pendant un ou deux ans après cela, il avait fait des apparitions assez fréquentes, surgissant à l'improviste après la tombée de la nuit et repartant sans prévenir avant le lever du soleil. Il se refusait à parler de ses affaires et de ses voyages personnels, et il semblait surtout s'intéresser aux petites nouvelles de la santé et des faits et gestes de Frodon.

Et puis ses visites avaient soudain cessé. Il y avait plus de neuf ans que Frodon ne l'avait vu ou n'avait entendu parler de lui, et il avait commencé à penser que le magicien ne reviendrait plus et qu'il avait complètement cessé de s'intéresser aux Hobbits. Mais ce soir là, comme Sam rentrait chez lui et que le crépuscule s'évanouissait, vinrent les petits coups autrefois familiers à la fenêtre du bureau. Frodon accueillit son vieil ami avec surprise et grande joie. Ils s'entre-regardèrent longuement.

- Tout va bien? Demanda Gandalf. Vous êtes toujours le même, Frodon!

- Vous aussi, répondit Frodon.

Mais il pensait en lui-même que Gandalf avait l'air plus vieux et usé par les soucis. Il le pressa de lui donner des nouvelles de lui-même et du vaste monde, ils furent bientôt plongés dans la conversation, et ils veillèrent fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, le magicien se tenait avec Frodon dans le bureau près de la fenêtre ouverte. Un feu clair brûlait dans l'âtre, mais le soleil était chaud et le vent venait du sud. Tout avait l'air nouveau, et le vert frais du printemps chatoyait dans les champs et au bout des branches.

Gandalf pensait à certain printemps de près de quatre-vingts ans auparavant, où Bilbon était parti en courant de Cul-de-sac, sans mouchoir. Ses cheveux étaient peut-être plus blancs qu'alors, sa barbe et ses sourcils peut-être plus longs, et son visage plus ridé par les soucis et la sagesse, mais ses yeux étaient plus brillants que jamais, et il fumait et lançait des ronds de fumée avec la même vigueur et le même plaisir.

Il fumait maintenant en silence, car Frodon était assis immobile, plongé dans ses pensées. Même à la lumière du matin, il ressentait l'ombre ténébreuse des nouvelles que Gandalf lui avait apportées. Enfin, il rompit le silence.

- Hier soir, vous avez commencé à me dire d'étranges choses sur mon anneau, Gandalf, dit-il. Et puis vous vous êtes arrêté parce que, m'avez-vous dit, mieux valait laisser ces choses là pour le plein jour. Ne croyez-vous pas le moment venu d'achever? Vous dites que l'anneau est dangereux, beaucoup plus dangereux que

je ne puis le croire. En quoi?

- De bien des façons, répondit le magicien. Il a une puissance bien plus grande que je n'aurais osé le rêver au début, une puissance telle qu'en fin de compte il asservirait totalement tout mortel qui en serait possesseur. C'est lui qui le posséderait.

En Eregion, il y a bien longtemps, étaient fabriqués de nombreux anneaux elfiques, des anneaux magiques comme vous les appelez, et ils étaient, bien sûr, de diverses sortes: plus ou moins puissants. Les moindres n'étaient que des essais dans cet art avant qu'il n'eût atteint sa maturité, et pour les Elfes orfèvres ce n'étaient que des babioles, néanmoins, à mon idée, dangereuses pour les mortels. Mais les Grands Anneaux, les Anneaux de Puissance, eux, étaient périlleux.

Un mortel qui conserve un des Grands Anneaux, Frodon, ne meurt point, mais il ne croît pas, ni n'obtient un supplément de vie, il continue simplement jusqu'à ce qu'enfin chaque minute lui devienne lassitude. Et s'il se sert souvent de l'Anneau pour se rendre invisible, il s'évanouit: il finit par devenir invisible en permanence, et il se promène dans le crépuscule sous l'œil du pouvoir ténébreux qui régit les Anneaux. Oui, tôt ou tard s'il est fort ou si ses intentions sont pures au début, mais jamais la force ou les bonnes intentions ne dureront tôt ou tard, le pouvoir ténébreux le dévorera.

- Que c'est terrifiant! Dit Frodon.

Il y eut de nouveau un long silence. On entendait, venant du jardin, le bruit que faisait Sam Gamegie en tondant la pelouse.

- Depuis quand savez-vous cela? Finit par demander Frodon. Et qu'en savait Bilbon?

- Bilbon n'en savait pas plus que ce qu'il vous a dit, je suis sûr, dit Gandalf. Il ne vous aurait certainement rien repassé qu'il aurait pensé être dangereux, même si je lui ai promis de veiller sur vous. Il trouvait l'anneau très beau, et très utile en cas de besoin, et si quelque chose n'allait pas ou était bizarre, c'était lui-même. Il disait que l'anneau prenait une place croissante dans son esprit», et il ne cessait de s'en inquiéter, mais il ne soupçonnait pas que l'anneau même en fût responsable. Bien qu'il eût découvert que l'objet nécessitait une surveillance, celui ci ne paraissait pas être toujours de la même dimension ou du même poids: il se rétrécissait ou se dilatait d'étrange façon, et il pouvait glisser soudain d'un doigt qu'il avait enserré étroitement.

- Oui, il m'en a prévenu dans sa dernière lettre, dit Frodon, aussi l'ai-je toujours gardé au bout de sa chaînette.

- C'est très sage, dit Gandalf. Mais pour ce qui est de la longueur de sa vie, Bilbon ne l'a jamais en aucune façon rattachée à l'anneau. Il s'en accordait tout le mérite, et il en était très fier. Mais il n'en devenait pas moins agité et inquiet. Maigre et détiré, disait-il. Signe que l'anneau commençait son assujettissement.

- Depuis quand savez-vous tout cela? Demanda de nouveau Frodon.

- Savoir? Dit Gandalf. J'ai su beaucoup de choses que seuls connaissent les Sages,

Frodon. Mais si vous entendez la connaissance au sujet de cet anneau particulier, eh bien, je ne sais toujours pas, pourrait-on dire. Il y a une dernière épreuve à tenter. Mais je ne doute plus de mes hypothèses.

Quand ai-je commencé à les former? Dit-il d'un ton rêveur. Voyons, ce fut l'année où le Conseil Blanc chassa la puissance ténébreuse de la Forêt Noire, juste avant la Bataille des Cinq Armées, que Bilbon trouva son anneau. Une ombre tomba alors sur mon cœur, sans toutefois que je susse encore ce que je craignais. Je me demandais comment Gollum était venu en possession d'un Grand Anneau, comme ce l'était manifestement cela au moins était clair dès le début. Puis j'ai entendu l'étrange histoire de Bilbon, comme quoi il l'avait «gagné», et je ne pouvais le croire. Quand enfin j'ai pu tirer de lui la vérité, j'ai vu aussitôt qu'il avait voulu supprimer tout doute quant à la légitimité de ses prétentions sur l'anneau. Tout comme Gollum avec son «cadeau d'anniversaire» Ces mensonges étaient trop semblables pour ma tranquillité. L'anneau avait clairement un pouvoir maléfique qui agissait aussitôt sur qui le détenait. Ce fut là le premier véritable avertissement que j'eus de ce que tout n'était pas bien. Je répétais souvent à Bilbon qu'il valait mieux laisser pareils anneaux inemployés, mais il s'en formalisait, et il ne tarda pas à s'irriter. Il n'y avait pas grand chose à faire. Je ne pouvais le lui prendre sans déclencher un mal plus grand, et je n'en avais d'ailleurs aucun droit. Je ne pouvais qu'observer et attendre. J'aurais pu peut-être consulter Saroumane le Blanc, mais quelque chose me retenait.

- Qui est ce? Demanda Frodon. Je n'ai jamais entendu parler de lui.

- Cela se peut, répondit Gandalf. Il ne s'intéresse pas aux Hobbits. Oui, il est grand parmi les Sages. C'est le chef de mon ordre, et il est à la tête du Conseil. Son savoir est profond, mais son orgueil a crû parallèlement, et il prend ombre de toute ingérence. La tradition des Anneaux elfiques, grands et petits, est son domaine. Il l'a longtemps étudiée, cherchant les secrets perdus de leur fabrication, mais quand les débats du Conseil portèrent sur les Anneaux, tout ce qu'il voulut bien nous révéler de ses connaissances s'opposait à mes craintes. Mes doutes furent donc mis en sommeil mais un sommeil inquiet. Je continuai d'observer et d'attendre.

«Et tout semblait aller bien pour Bilbon. Les années passaient et ne semblaient pas le toucher. Il ne montrait pas de signes de l'âge. L'ombre m'envahit de nouveau. Mais je me disais: «Après tout, il est d'une famille de grande longévité du côté maternel. Il y a encore le temps. Attendons!

«Et j'attendis. Jusqu'à cette nuit où il quitta cette maison. Il dit et fit alors des choses qui m'emplirent d'une crainte qu'aucune parole de Saroumane ne put calmer. Je sus enfin que quelque chose de sombre et de mortel était à l'œuvre. Et j'ai passé la plupart des années suivantes à découvrir la vérité.

- Il n'y a pas eu de mal permanent, j'espère? Demanda anxieusement Frodon. Il s'en tirerait sans dommage à la fin, n'est ce pas? Il pourra reposer en paix, je veux dire?

- Il s'est aussitôt senti mieux, dit Gandalf. Mais il n'est qu'une seule puissance au

monde qui sache tout, des Anneaux et de leurs effets, et, à ma connaissance, il n'en est aucune au monde qui sache tous des Hobbits. Parmi les Sages, je suis le seul qui s'intéresse à la tradition hobbit : branche obscure de la connaissance, mais pleine de surprise. Ils peuvent être mous comme beurre et pourtant, parfois, aussi durs que de vieilles souches. Je croirais assez que certains résisteraient aux Anneaux bien plus longtemps que ne le croiraient la plupart des Sages. Je ne pense pas que vous ayez à vous tourmenter au sujet de Bilbon.

«Évidemment, il a possédé l'anneau de nombreuses années, et il s'en est servi, il pourrait donc falloir assez longtemps pour que disparaisse l'influence avant qu'il soit sans danger pour lui de le revoir, par exemple. Autrement, il pourrait continuer à vivre des années, tout à fait heureux : s'arrêter juste où il en était quand il s'en est séparé. Car il y a renoncé en fin de compte de son propre gré : c'est un point important. Non, je n'avais plus d'inquiétude pour ce cher Bilbon, une fois qu'il eut laissé partir l'objet. C'est à votre égard que je me sens une responsabilité. «Dès le départ de Bilbon, et toujours depuis lors, je me suis profondément soucié de vous et de tous ces charmants, absurdes et impuissants Hobbits. Ce serait un coup douloureux pour le monde que la Puissance Ténébreuse étende sa domination sur la Comté, Si tous vos aimables, joyeux et stupides Bolger, Sonnecor, Bophin, Sanglebuc, et autres, sans compter les ridicules Sacquet, étaient réduits en esclavage.

Frodon frissonna

- Mais pourquoi cela nous arriverait-il? Demanda t'il. Et pourquoi voudrait-elle de pareils esclaves?

- A vrai dire, répondit Gandalf, je pense que jusqu'à présent, notez le bien, l'existence des Hobbits lui a complètement échappé. Vous devriez en être reconnaissants. Mais votre sécurité est passée. La Puissance n'a pas besoin de vous elle a bien des serviteurs plus utiles mais elle ne vous oubliera plus. Et les Hobbits misérables esclaves lui plairaient bien davantage que des Hobbits heureux et libres. La malignité et la vengeance sont des choses qui existent!

- La vengeance? Dit Frodon. Vengeance de quoi? Je ne comprends toujours pas ce que cela peut avoir à faire avec Bilbon et moi-même, et avec notre anneau.

- Ça a tout à faire avec cela, dit Gandalf. Vous ne connaissez pas encore le véritable péril, mais vous le connaîtrez. Je n'en étais pas sûr moi-même, la dernière fois que je suis venu ici, mais le moment est venu de parler. Donnez-moi l'anneau un moment.

Frodon le tira de la poche de sa culotte, où il était accroché à une chaînette suspendue à sa ceinture. Il le détacha et le tendit lentement au magicien. Il parut soudain très lourd, comme si lui ou Frodon lui-même répugnait à laisser Gandalf le toucher.

Gandalf l'éleva. Il parut être d'or pur et massif.

- Y voyez-vous quelque inscription? Demanda le magicien.

- Non, répondit Frodon. Il n'y en a aucune. L'anneau est tout uni, et il ne montre

jamais une égratignure ni aucun signe d'usure.

- Eh bien, regardez!

A l'étonnement et au désarroi de Frodon, le magicien jeta soudain l'anneau au milieu d'un endroit embrasé du feu. Frodon poussa un cri et voulut saisir les pincettes, mais Gandalf le retint.

-Attendez, dit-il d'une voix autoritaire, jetant à Frodon un regard rapide de sous ses sourcils hérissés.

Aucun changement apparent ne se produisit sur l'anneau. Après un moment, Gandalf se leva, ferma les volets à l'extérieur de la fenêtre et tira les rideaux. L'obscurité et le silence envahirent la pièce, encore que le claquement des cisaillies de Sam, plus proches maintenant de la fenêtre, se fit encore entendre faiblement du jardin. Le magicien se tint un moment le regard fixé sur l'âtre, puis il se baissa, retira l'anneau du feu à l'aide des pincettes et le ramassa aussitôt. Frodon sursauta.

- Il est tout à fait froid, dit Gandalf. Prenez-le!

Frodon le reçut dans sa paume contractée: l'objet semblait être devenu plus épais et plus lourd que jamais.

- Élevez-le! Dit Gandalf. Et regardez attentivement.

Le faisant, Frodon vit alors des lignes fines, plus fines que les plus fins traits de plume, qui couraient le long de l'anneau, à l'extérieur et à l'intérieur: des lignes de feu qui paraissaient former les lettres d'une gracieuse inscription. Elles brillaient d'un éclat perçant et pourtant lointain, comme d'une grande profondeur.

- Je ne puis lire les lettres de feu, dit Frodon d'une voix mal assurée.

- Non, dit Gandalf, mais moi je le peux. Les lettres sont de l'elfique, d'un monde antique, mais la langue est celle de Mordor, que je ne veux pas prononcer ici. Voici toutefois en langue commune ce que cela dit, assez littéralement:

Un Anneau pour les gouverner tous. Un Anneau pour les trouver. Un Anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier.

«Ce ne sont que deux vers d'un poème depuis longtemps connu dans la tradition elfique

Trois Anneaux pour les Rois Elfes sous le ciel,

Sept pour les Seigneurs Nains dans leurs demeures de pierre, Neuf pour les Hommes Mortels destinés au trépas

Un pour le Seigneur Ténébreux sur son sombre trône,

Dans le pays de Mordor où s'étendent les Ombres.

Un Anneau pour les gouverner tous.

Un Anneau pour les trouver,

Un Anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier Au pays de Mordor où s'étendent les Ombres.

Il s'arrêta, et puis dit lentement d'une voix grave

- Celui ci est le Maître Anneau, l'Anneau Unique pour les gouverner tous. C'est l'Anneau Unique qu'il a perdu-il y a bien des siècles, au grand affaiblissement de son pouvoir. Il le désire immensément mais il ne faut pas qu'il l'ait.

Frodon restait assis en silence et sans mouvement. La peur semblait étendre une vaste main, comme un nuage sombre qui se lèverait à l'Orient et s'avancerait pour l'engloutir:

-Cet anneau! Balbutia-il. Comment, comment diantre ! Est-il venu jusqu'à moi?

-a dit Gandalf, c'est une très longue histoire. Le commencement en remonte aux Années Noires, dont seuls les maîtres de la tradition se souviennent à présent. Si je voulais vous raconter toute cette histoire, nous serions encore ici quand le printemps aurait passé à l'hiver.

Mais hier soir je vous ai parlé de Sauron le Grand, le Seigneur Ténébreux. Les rumeurs que vous avez entendues sont vraies: il s'est en effet levé de nouveau, il a quitté son repaire de la Forêt Noire pour retourner à son ancienne place forte de la Tour Sombre de Mordor. Ce nom, même vous autres Hobbits, vous en avez entendu parler, comme une ombre en marge des vieilles histoires. Toujours après une défaite et un répit, l'Ombre prend une autre forme et croît de nouveau.

- J'aurais bien voulu que cela n'eût pas à se passer de mon temps, dit Frodon.

- Moi aussi, dit Gandalf, comme tous ceux qui vivent pour voir de tels temps. Mais la décision ne leur appartient pas. Tout ce que nous avons à décider, c'est ce que nous devons faire du temps qui nous est donné. Et déjà, Frodon, notre temps commence à paraître noir. L'ennemi devient rapidement très puissant. Ses plans sont loin d'être mûrs, je pense, mais ils mûrissent. Nous serons à rude épreuve. Nous devrions être à très rude épreuve, même sans cette terrible occurrence.

L'ennemi manque encore d'une chose qui lui donnerait la force et la connaissance nécessaires pour abattre toute résistance, briser les dernières défenses et recouvrir toutes les terres de secondes ténèbres. Il lui manque l'Anneau Unique.

Les Trois, les plus beaux, les Seigneurs Elfes les lui ont soustraits, et sa main ne les a jamais touchés ni souillés. Les Rois Nains en possédaient sept, mais il en a recouvré trois et les autres, les dragons les ont consumés. Il en donna neuf aux Hommes Mortels, orgueilleux et grands, et les a ainsi piégés. Il y a bien longtemps, ils tombèrent au pouvoir de l'Unique et devinrent des Esprits servants de l'Anneau, ombres sous sa grande ombre, ses serviteurs les plus terribles. Il y a bien longtemps. Cela fait maintes années que les Neuf sont partis au loin. Mais qui sait? L'ombre grandissant de nouveau, peut-être reviendront ils. Allons! Nous ne parlerons pas de pareilles choses, même dans le matin de la Comté.

«Voici l'état de choses actuels: les Neuf, il les a rassemblés entre ses mains, les Sept aussi, ou bien ils sont détruits. Les Trois sont encore cachés. Mais cela ne le gêne plus. Il ne lui faut que l'Unique, car il a fabriqué cet Anneau pour lui-même, il est à lui, et il a laissé passer dedans une grande part de son ancienne puissance, de façon à pouvoir gouverner tous les autres. S'il le recouvre, il les commandera tous

de nouveau, où qu'ils soient, même les Trois, tout ce qui a été forgé avec eux sera mis à nu, et il sera plus puissant que jamais.

«Et voici la terrible chance, Frodon. Il croyait que l'Unique avait péri, que les Elfes l'avaient détruit, comme c'eût dû être. Mais il sait maintenant qu'il n'a pas péri, qu'il a été trouvé. Il le cherche donc, il le cherche, et toute sa pensée est fixée là-dessus. C'est son grand espoir et notre grande crainte.

- Pourquoi, mais pourquoi donc n'a-t'il pas été détruit? S'écria Frodon. Et comment l'Ennemi n'est-il jamais arrivé à le perdre, s'il était si puissant et si l'Anneau lui était si précieux?

Il serra l'Anneau dans sa main, comme s'il voyait déjà des doigts sombres se tendre pour le saisir.

- Il lui a été dérobé, dit Gandalf. La force des Elfes pour lui résister était plus grande, il y a longtemps, et tous les Hommes ne leur étaient pas aliénés. Les Hommes de l'Ouistrenesse vinrent à leur aide. C'est là un chapitre de l'histoire ancienne qu'il pourrait être bon de rapporter, car il y avait, alors aussi, de l'affliction et des ténèbres grandissantes, mais une grande vaillance et des hauts faits qui ne furent pas entièrement vains. Je vous en ferai peut-être un jour le récit, ou vous l'entendrez de bout en bout de la bouche de quelqu'un qui les connaît mieux.

Mais, pour le moment, puisque vous voulez surtout savoir comment cet objet vous est venu, et ce sera déjà un récit assez long, c'est tout ce que je vous en dirai. Ce furent Gil-galad, roi-elfe, et Elendil de l'Ouistrenesse qui renversèrent Sauron, mais qui périrent eux-mêmes dans l'action, et le fils d'Isildur Elendil, arrachant l'Anneau de la main de Sauron, s'en empara pour lui-même. Sauron fut alors vaincu, son esprit s'enfuit et resta de longues années cachées, jusqu'au moment où son ombre reprit forme dans la Forêt Noire.

«Mais l'Anneau fut perdu. Il tomba dans le Grand Fleuve d'Anduin et disparut. Car Isildur marchait vers le nord le long des rives orientales de la rivière, près des Champs d'Iris, il tomba dans un guet-apens des Orques des Montagnes, et presque tous ses gens furent massacrés. Il sauta dans les eaux, mais l'Anneau glissa de son doigt tandis qu'il nageait, et puis les Orques le virent et le tuèrent avec leurs flèches.

Gandalf fit une pause.

- Et là, dans les sombres étangs, parmi les Champs d'Iris, dit-il, l'Anneau disparut de toute connaissance et de toute légende, et même ce pan de son histoire n'est plus connu que de quelques-uns, et le Conseil des Sages n'a pu en découvrir davantage. Mais, enfin, je puis poursuivre l'histoire, à ce que je crois.

Longtemps après, mais c'était encore dans un temps très lointain, vivait près des rives du Grand Fleuve, à la lisière du Pays Sauvage, un petit peuple à la main habile et au pied silencieux. Je pense qu'ils étaient du genre hobbit, apparentés aux pères des pères des Forts, car ils aimaient le Fleuve, ils y nageaient souvent et confectionnaient de petites embarcations de roseaux. Il y avait parmi eux une famille de grande réputation, car elle était nombreuse et plus fortunée que la plupart, elle était gouvernée par une grand-mère, sévère et versée dans ce qui restait

de la tradition ancienne. Le membre le plus inquisiteur et le plus curieux de sa famille s'appelait Sméagol. Il s'intéressait aux racines et aux origines, il plongeait dans les étangs profonds, il fouissait sous les arbres et les plantes en croissance, il creusait dans les monticules verts, et il cessa de lever le regard sur le haut des collines, les feuilles sur les arbres ou les fleurs s'ouvrant dans l'air: sa tête et ses yeux étaient dirigés vers le bas.

«Il avait un ami nommé Déagol, du même genre, à l'œil plus perçant, mais moins rapide et moins fort. Un jour, ils prirent une embarcation et descendirent jusqu'aux Champs aux Iris, où il y avait de grands parterres d'iris et de roseaux fleuris. Là, Sméagol débarqua pour aller fureter sur les rives, mais Déagol resta dans la barque et se mit à pêcher. Soudain, un gros poisson mordit à son hameçon et, avant d'avoir pu savoir où il était, il fut entraîné dans l'eau, jusqu'au fond. Puis il lâcha sa ligne, car il crut voir briller quelque chose dans le lit de la rivière, et, retenant son souffle, il saisit l'objet.

«Il remonta ensuite, tout crachant, avec des algues dans les cheveux, et une poignée de boue, et il regagna la rive. Et voici qu'après avoir fait partir la boue, il avait dans la main un splendide anneau d'or, celui-ci brillait et scintillait au soleil, de sorte qu'il eut le cœur content. Mais Sméagol l'avait observé de derrière un arbre, et tandis que Déagol contemplait l'anneau, Sméagol s'avança doucement derrière lui.

- Donne-moi cela, Déagol, mon cher, dit Sméagol par-dessus l'épaule de son ami.

- Pourquoi? Demanda Déagol.

- Parce que c'est mon anniversaire, mon cher, et je le veux, dit Sméagol.

- Ça m'est égal, répondit Déagol, je t'ai déjà fait un cadeau, un cadeau au-dessus de mes moyens. J'ai trouvé ceci, et je vais le garder.

- Ah ! Oui, vraiment, mon cher? Dit Sméagol.

«Et il saisit Déagol à la gorge et l'étrangla, parce que l'or avait l'air si brillant et si beau. Puis il passa l'anneau à son doigt.

Personne ne découvrit jamais ce qu'était devenu Déagol, il avait été assassiné loin de chez lui, et son corps avait été habilement caché. Mais Sméagol rentra seul, et il s'aperçut qu'aucun membre de sa famille ne pouvait le voir quand il portait l'anneau. Très content de sa découverte, il se garda de la révéler, il apprenait des secrets, et il appliqua son savoir à des usages malhonnêtes et méchants. Il acquit une vue perçante et une ouïe fine pour tout ce qui était nuisible. L'anneau lui avait donné un pouvoir proportionné à sa stature. Il n'y avait pas à s'étonner qu'il fût très mal vu de tous et que toutes ses relations l'évitassent (quand il était visible) On lui donnait des coups de pied, et lui mordait les pieds des gens. Il se mit à voler, et il allait de-ci, de-là, se marmonnant à lui-même et faisant entendre des gargouillements dans sa gorge. Ce pour quoi on l'appela Gollum, on le maudit et on lui dit de s'en aller au loin, et sa grand-mère, désirant avoir la paix, le chassa de la famille et l'expulsa de son trou.

«Il erra solitaire, pleurant un peu sur la dureté du monde, il remonta le Fleuve,

jusqu'au moment où il parvint à un affluent qui descendait des montagnes, et il alla dans cette direction. Il attrapait des poissons dans les mares profondes avec des doigts invisibles, et il les mangeait crus. Un jour qu'il faisait très chaud et qu'il était penché sur un étang, il sentit une brûlure sur le dos de sa tête et une lumière éblouissante venue de l'eau heurta ses yeux mouillés. Il s'en étonna, car il avait presque oublié le soleil. Alors, pour la dernière fois, il leva le regard et le menaça du poing.

«Mais, comme il baissait les yeux, il vit loin devant lui les sommets des Monts Brumeux, d'où descendait la rivière. Et il pensa soudain: «Il doit faire frais et ombreux sous ces montagnes. Là, le soleil ne pourrait m'observer. Les racines de ces montagnes doivent être des vraies racines, il doit y avoir là des grands secrets enterrés qui n'ont jamais été découverts depuis l'origine»

«Il monta donc de nuit jusqu'aux hautes terres, et il trouva une petite caverne d'où coulait la sombre rivière, et il se glissa comme un ver dans le cœur des montagnes et disparut de la connaissance de quiconque. L'Anneau descendit avec lui dans les ombres, et même celui qui l'avait fabriqué, quand son pouvoir eut commencé de décliner, ne put rien en savoir»

- Gollum ! S'écria Frodon, Gollum? Voulez vous dire que c'est la même créature Gollum qu'a rencontrée Bilbon? Quelle horreur!

- Je pense que c'est une triste histoire, dit le magicien, et elle aurait pu arriver à d'autres, et même à certains Hobbits que j'ai connus.

- Je ne peux pas croire que Gollum fût apparenté avec les Hobbits, de si loin que ce soit, s'écria Frodon avec quelque chaleur. Quelle idée abominable!

- Ce n'en est pas moins vrai, répliqua Gandalf. Sur les origines des Hobbits, en tout cas, j'en sais plus long qu'eux-mêmes. Et même l'histoire de Bilbon suggère la parenté. Il y avait bien des choses très semblables dans le fond de leurs pensées et de leurs souvenirs. Ils se comprirent remarquablement bien, bien mieux qu'un Hobbit ne comprendrait, mettons, un Nain, un Orque ou même un Elfe. Pensez aux énigmes qu'ils connaissaient l'un et l'autre, pour commencer.

- Oui, dit Frodon. Encore que, d'autres que les Hobbits posent des énigmes, et d'un genre assez semblable. Et les Hobbits ne trichent pas. Gollum avait tout du long l'intention de tricher. Il essayait simplement d'endormir la vigilance du pauvre Bilbon. Et sans doute cela amusait-il sa méchanceté de commencer un jeu de nature à lui fournir une victime facile qui, en cas de défaite, ne pourrait lui faire aucun mal.

- Ce n'est que trop vrai, je le crains, dit Gandalf. Mais il y avait autre chose, je crois, qui vous échappe encore. Même Gollum ne fut pas entièrement ruiné. Il s'était révélé plus résistant que l'un des Sages mêmes ne l'aurait deviné comme l'aurait pu un Hobbit. Il y avait un petit coin de son esprit qui lui appartenait encore, et la lumière vint par-là, comme par un interstice dans les ténèbres: une lumière venue du passé. Il lui fut en réalité agréable, je présume, d'entendre à nouveau une bonne voix, qui faisait surgir des souvenirs de vent, d'arbres, de

soleil sur l'herbe et de pareilles choses oubliées.

Mais cela, naturellement, ne ferait qu'irriter davantage en fin de compte le mauvais de lui-même à moins qu'il ne pût être dominé. A moins qu'il ne pût être guéri (Gandalf soupira): Il y a peu d'espoir de cela pour lui, hélas! Et pourtant pas nul espoir. Non, même s'il posséda l'Anneau si longtemps, presque de temps immémorial pour lui. Car il y avait longtemps qu'il ne l'avait beaucoup porté: dans la ténébreuse obscurité, il en était rarement besoin. Il ne s'était certainement jamais évanoui»

Il est encore mince et solide. Mais la chose lui rongea l'esprit, naturellement, et le tourment était devenu presque insupportable.

«Tous les «grands secrets» de sous les montagnes s'étaient révélés n'être que nuit vide: il n'y avait rien de plus à découvrir, rien qu'il valût la peine de faire, uniquement de mauvais et furtifs repas et des souvenirs pleins de ressentiment. Il était totalement misérable. Il avait horreur des ténèbres et il détestait encore davantage la lumière, il haïssait tout, et l'Anneau plus que toute autre chose.

- Que voulez vous dire? Demanda Frodon. Assurément, l'Anneau était son trésor et la seule chose dont il se souciait? Mais s'il le détestait, pourquoi ne s'en est-il pas débarrassé, ou pourquoi n'est-il pas parti, le laissant là?

- Vous devriez commencer à comprendre, Frodon, après tout ce que vous avez entendu, répondit Gandalf. Il le détestait et il l'aimait, comme il détestait et aimait sa propre personne. Il ne pouvait s'en débarrasser. Il n'avait plus aucune volonté en la matière.

«Un Anneau de Pouvoir a soin de lui-même, Frodon. Il peut glisser traîtreusement du doigt, mais son gardien ne l'abandonne jamais. Tout au plus joue t'il avec l'idée de le repasser aux soins de quelqu'un d'autre et cela seulement de bonne heure, quand l'Anneau commence à avoir prise. Mais, pour autant que je sache, seul dans l'histoire Bilbon a dépassé le stade du jeu et a vraiment agi. Il lui a fallu toute mon aide, d'ailleurs. Et même ainsi, il n'y aurait jamais renoncé ou ne s'en serait jamais défait. Ce n'était pas Gollum, Frodon, mais l'Anneau lui-même qui décidait des choses. C'est l'anneau qui l'a quitté, lui.

- Comment! Juste à temps pour rencontrer Bilbon? Dit Frodon. Un Orque ne lui eût-il pas mieux convenu?

- Il n'y a pas matière à plaisanter, dit Gandalf. Pas pour vous. Ç'a été l'événement le plus étrange jusqu'à présent dans toute l'histoire de l'Anneau, cette arrivée de Bilbon juste à ce moment et la façon dont il a posé la main dessus, à l'aveuglette, dans le noir.

Il y avait plus d'un pouvoir à l'œuvre, Frodon. L'Anneau cherchait à revenir à son maître. Il avait glissé de la main d'Isildur et l'avait trahi, puis, à la première occasion, il attrapa le pauvre Déagol, et celui ci fut assassiné, et après cela Gollum, et l'Anneau l'avait dévoré. Il n'avait plus rien à faire de lui: il était trop petit, trop minable, et tant que l'Anneau restait avec lui, il ne quitterait plus jamais son étang profond. Alors maintenant, son maître étant de nouveau éveillé et lui envoyant de la Forêt Noire sa sombre pensée, il a abandonné Gollum. Seulement

pour être ramassé par la personne la moins vraisemblable: Bilbon de la Comté!
 «Derrière cela, il y avait quelque chose d'autre à l'œuvre, en dehors de tout dessein du Créateur de l'Anneau. Je ne puis le faire comprendre plus clairement qu'en disant que Bilbon était destiné à trouver l'anneau, et pas par la volonté de Celui qui l'avait créé. Et c'est peut-être là une pensée encourageante.

- Elle ne l'est pas, dit Frodon. Encore que je ne sois pas bien sûr de vous comprendre. Mais comment avez-vous appris tout cela au sujet de l'Anneau, et au sujet de Gollum? Le savez-vous vraiment, ou sont ce encore des hypothèses?

Gandalf regarda Frodon et ses yeux étincelèrent

- Je savais beaucoup de choses, et j'en ai appris beaucoup, répondit-il. Mais je ne vais pas vous faire, à vous, un compte rendu de tous mes actes. L'histoire d'Elen-dal et d'Isildur et de l'Anneau Unique est connue de tous les Sages. L'inscription de feu montre à elle seule, sans autre preuve, que votre anneau est cet Anneau Unique.

- Et quand avez vous découvert cela? Dit Frodon, l'interrompant.

- Juste à présent, dans cette pièce, naturellement, répondit le magicien avec brusquerie. Mais je m'attendais à le trouver. Je suis revenu de sombres voyages et d'une longue recherche pour faire cette épreuve finale. C'est la dernière preuve, et tout n'est maintenant que trop clair. Découvrir la partie concernant Gollum et combler grâce à elle la lacune de l'histoire a nécessité une bonne dose de pensée. Je suis peut-être parti d'hypothèses au sujet de Gollum, mais ce n'en sont plus maintenant. Je sais. Je l'ai vu.

- Vous avez vu Gollum? S'écria Frodon, ébahi.

- Oui. C'était manifestement ce qu'il fallait faire, si on le pouvait, bien sûr. J'ai longtemps essayé mais j'y suis enfin parvenu.

- Et alors, que s'est-il passé après que Bilbon lui eut échappé? Le savez vous?

- Pas trop clairement. Ce que je vous en dis, c'est ce que Gollum a bien voulu me raconter encore que ce ne fût pas de la façon dont je vous l'ai rapporté, bien sûr. Gollum est un menteur, et il faut éplucher ses paroles. Il appelait, par exemple, l'Anneau son «cadeau d'anniversaire N, et il s'y tenait mordicus. Il disait que cela lui venait de sa grand-mère, qui avait beaucoup de belles choses de ce genre. Une histoire ridicule. Je ne doute pas que la grand-mère de Sméagol eût quelque chose de matriarcal, que ce fût une personne puissante à sa façon, mais dire qu'elle possédait de nombreux Anneaux elfiques, et raconter qu'elle les donnait, c'était un pur mensonge. Un mensonge qui contenait un grain de vérité, toutefois.

«Le meurtre de Déagol hantait Gollum, et il avait élaboré une défense, la répétant sans cesse à son «trésor H tandis qu'il rongait des os dans les ténèbres, au point de finir par presque y croire lui-même. C'était son anniversaire. Déagol aurait dû lui faire cadeau de l'Anneau. Celui ci avait manifestement fait son apparition pour être un cadeau. C'était son cadeau d'anniversaire, etc.

«Je le supportai aussi longtemps que je le pus, mais la vérité était désespérément importante, et à la fin je dus me montrer dur. Je suscitai en lui la peur du feu, et je lui arrachai la vérité, par bribes, non sans beaucoup de pleurnicheries et de

grognements. Il se croyait incompris et victime. Mais quand il eut fini par me raconter son histoire, jusqu'à la fin du Jeu des Énigmes et l'évasion de Bilbon, il se refusa à en dire davantage, hormis quelques sombres allusions. Il avait en lui une autre peur, plus grande que celle que je lui inspirais. Il marmonna qu'il allait recouvrer son bien. On verrait s'il supportait d'être repoussé, contraint à vivre dans un trou et puis d'être volé. Gollum avait de bons amis maintenant, des amis fidèles et très puissants. Ils allaient l'aider. Sacquet expierait. C'était là sa maîtresse pensée. Il haïssait Bilbon et maudissait son nom. Qui plus est, il savait d'où Bilbon venait.

- Mais comment avait-il découvert cela? Demanda Frodon.

- Oh, quant au nom, Bilbon le lui avait stupidement dit lui-même, et après cela, il n'était plus difficile de découvrir son pays, une fois Gollum sorti. Oh oui, il est sorti. Son désir ardent de recouvrer l'Anneau domina sa crainte des Orques ou même de la lumière. Après un an ou deux, il quitta les montagnes. Quoique encore lié par le désir de l'Anneau, voyiez, celui-ci ne le dévorait plus, il commençait à revenir un peu à la vie. Il se sentait vieux, terriblement vieux, et cependant moins timide, et il avait mortellement faim.

«La lumière, la lumière du soleil ou de la lune, il la craignait et la détestait encore, ce qu'il fera toujours, à mon avis, mais il était rusé. Il découvrit qu'il pouvait se soustraire à la clarté du jour ou de la lune et se débrouiller rapidement et sans bruit au plus profond de la nuit, avec ses pâles yeux froids, pour attraper des choses de petite taille ou inattentives. Il reprit d'une nourriture nouvelle et d'un air nouveau force et hardiesse. Il trouva le chemin de la Forêt Noire, comme on pouvait s'y attendre.

- Est-ce là que vous l'avez trouvé? Demanda Frodon.

- C'est là que je le vis, répondit Gandalf, mais, auparavant, il avait erré loin, sur la trace de Bilbon. Il était difficile de rien apprendre de certain de sa bouche, car ses propos étaient constamment entrecoupés de jurons et de menaces. «Qu'avait-il dans ses poches?» Disait-il. «Je ne pouvais le dire, pas de trésor. Petite tricherie. Question pas honnête. Ça a triché d'abord, ça a. Ça a enfreint les règles. On aurait dû l'étouffer, oui, mon trésor. Et on le fera, mon trésor! N

- «Voilà un exemple de ses paroles. Je suppose que vous ne désirez pas en entendre davantage. Cela m'a valu des jours fastidieux. Mais d'après certaines allusions lâchées au milieu des grognements, je déduisis que ses pieds vagabonds avaient fini par l'amener en Esgaroth et même dans les rues du Val, où il observa et prêta secrètement l'oreille. Or, donc, les nouvelles des grands événements couraient partout dans le Pays Sauvage, et nombreux étaient ceux qui avaient entendu le nom de Bilbon et qui savaient d'où il venait. Nous n'avions fait aucun mystère de notre voyage de retour chez lui dans l'ouest. Les oreilles attentives de Gollum ne tardèrent pas à apprendre ce qu'il voulait savoir.

- Pourquoi, alors, n'avait-il pas poursuivi Bilbon plus avant? Demanda Frodon. Pourquoi n'est-il pas venu jusqu'à la Comté?

- Ah, répondit Gandalf, nous y voilà! Je crois que Gollum l'a essayé. Il partit et

revint vers l'ouest, jusqu'au Grand Fleuve. Mais là, il se détourna. Il n'était pas découragé par la distance, j'en suis sûr. Non, quelque chose d'autre l'attira ailleurs. C'est ce que pensent mes amis, ceux qui le poursuivaient pour moi.

«Ce furent d'abord les Elfes des Bois: la tâche était aisée pour eux, car sa trace était encore fraîche alors. Elle les mena à travers la Forêt Noire et retour, mais ils ne l'attrapèrent jamais. La forêt était remplie de rumeurs à son sujet, d'histoires horribles même parmi les bêtes et les oiseaux. Les bûcherons déclarèrent qu'il y avait une nouvelle terreur lâchée, un spectre qui buvait du sang. Il grimpait aux arbres à la recherche des nids, il se glissait dans les trous pour trouver les petits, il s'introduisait par les fenêtres en quête de berceaux.

«Mais à la lisière occidentale de la Forêt Noire, la trace se détournait. Elle s'écarterait en direction du sud et se perdait hors du domaine des Elfes des Bois. Et à ce moment je commis une grande erreur. Oui, Frodon, et ce n'était pas la première, encore qu'elle puisse se révéler la pire, je le crains. Je laissai les choses en l'état. Je le laissai partir, car j'avais beaucoup d'autres soucis à ce moment et je me faisais encore au savoir de Saroumane.

«Enfin, cela se passait-il y a des années. Je l'ai payé par la suite de maints jours sombres et périlleux. La piste était depuis longtemps froide quand je la repris, après le départ de Bilbon d'ici. Et ma recherche eût été vaine, sans l'aide que je reçus d'un ami: Aragorn, le plus grand voyageur et chasseur de ce temps. Ensemble, nous cherchâmes Gollum sur toute l'étendue du Pays Sauvage, sans espoir et sans succès. Mais enfin, comme j'avais renoncé à la chasse et que je m'étais tourné vers d'autres régions, Gollum fut découvert. Mon ami revint après de grands périls, ramenant avec lui la misérable créature.

«Ce que Gollum avait fait tout ce temps, il refusa de le dire. Il se contentait de pleurer et de nous accuser de cruauté, non sans maints gollums dans la gorge, et quand nous le pressions, il geignait et se déroba, frottant ses longues mains et se léchant les doigts comme s'ils le faisaient souffrir, comme s'il se souvenait de quelque ancienne torture. Mais je crains qu'aucun doute ne soit possible: il s'était dirigé à sa manière lente et furtive, pas à pas, kilomètre par kilomètre, vers le sud, et il avait fini par arriver au Pays de Mordor. »

Un lourd silence tomba sur la pièce. Frodon pouvait entendre le battement de son cœur. Même au-dehors tout paraissait immobile. On n'entendait plus aucun son des cisailles de Sam.

-Oui, en Mordor, dit Gandalf. Hélas! Le Mordor attire tout ce qui est mauvais, et la Puissance Ténébreuse appliquait toute sa volonté à l'y rassembler. L'Anneau de l'ennemi devait laisser sa marque aussi, le laisser prêt à l'appel. Et tout le monde se parlait alors à l'oreille de la nouvelle Ombre dans le sud et de sa haine de l'ouest. Voilà les beaux nouveaux amis qui allaient l'aider à se venger!

«Le pauvre idiot! Dans ce pays, il allait en apprendre beaucoup, certainement trop pour être à l'aise. Et tôt ou tard, comme il restait tapi ou furetait aux lisières, il devait être pris et arrêté pour interrogatoire. Ce fut ainsi que cela se passa, je crains. Quand il fut découvert, il était déjà là depuis assez longtemps, et il se pré-

paraît à rentrer. Il accomplissait quelque démarche mauvaise. Mais peu importe à présent. Son principal méfait était déjà accompli.

«Oui, hélas! Par lui, l'ennemi a appris que l'Unique avait été retrouvé. Il sait où Isildur tomba. Il sait où Gollum trouva son anneau. Il sait que c'est un Grand Anneau, car il donnait longue vie. Il sait que ce n'est pas un des Trois, qui n'ont jamais été perdus et qui ne supportent aucun mal. Il sait que ce n'est pas un des Sept, ni des Neuf, car on en connaît le sort. Il sait que c'est l'Unique. Et il a enfin entendu parler, je crois, des Hobbits et de la Comté.

«La Comté, il est peut-être en train de la chercher à l'heure qu'il est, s'il n'a pas encore découvert où elle se trouve. En fait, Frodon, je crains qu'il ne pense même que le nom longtemps passé inaperçu de Sacquet soit devenu important.

-Mais c'est terrible! S'écria Frodon. Bien pire que le pis que j'avais imaginé d'après vos allusions et vos avertissements. Ah, Gandalf, le meilleur des amis, que dois-je faire? Car à présent j'ai vraiment peur. Que dois-je faire? Quelle pitié que Bilbon n'ait pas poignardé cette vile créature quand il en avait l'occasion!

-Quelle pitié? C'est la Pitié qui a retenu sa main. La Pitié et la Miséricorde: ne pas frapper sans nécessité. Et il en a été bien récompensé, Frodon. Soyez assuré que, s'il fut si peu atteint par le mal et, S'il s'échappa en fin de compte, ce fut parce qu'il avait commencé sa possession de l'Anneau de cette façon. Avec Pitié.

-Je regrette, dit Frodon. Je ne vous comprends pas. Voulez-vous donc dire que vous et les Elfes, vous l'avez laissé vivre après tous ces horribles faits? Maintenant, en tout cas, il est aussi mauvais qu'un Orque, et simplement un ennemi. Il mérite la mort.

-La mérite! Je crois bien. Nombreux sont ceux qui vivent et qui méritent la mort. Et certains qui meurent méritent la vie. Pouvez-vous la leur donner? Alors, ne soyez pas trop prompt à dispenser la mort en jugement. Car même les très sages ne peuvent voir toutes les fins. Je n'ai pas grand espoir de la guérison de Gollum avant sa mort, mais il y a tout de même une chance. Et il est lié au sort de l'Anneau. Mon cœur me dit qu'il a encore un rôle à jouer, en bien ou en mal, avant la fin, et quand celle-ci arrivera, la pitié de Bilbon peut déterminer le sort de beaucoup à commencer par le vôtre. En tout cas, nous ne l'avons pas tué: il est très vieux et très malheureux. Les Elfes des Bois le tiennent en prison, mais ils le traitent avec toute la bonté qu'ils peuvent trouver dans leurs sages cœurs.

De toute façon, dit Frodon, même si Bilbon ne pouvait pas tuer Gollum, je voudrais bien qu'il n'eût pas gardé l'Anneau. Je voudrais qu'il ne l'eût jamais trouvé et que moi je ne l'eusse pas! Pourquoi m'avez-vous laissé le conserver? Pourquoi ne m'avez-vous pas obligé à le jeter ou... ou à le détruire?

-Laissé? Obligé? Dit le magicien. N'avez-vous pas écouté tout ce que j'ai dit? Vous ne pensez pas à ce que vous dites. Mais pour ce qui était de le jeter, c'était manifestement mauvais. Ces Anneaux ont une façon d'être trouvés. Entre de mauvaises mains, il aurait pu faire beaucoup de mal. Plus que tout, il aurait pu tomber aux mains de l'Ennemi. En fait, ce serait certainement le cas, car cet Anneau est l'Unique, et l'Ennemi applique tout son pouvoir à le trouver ou à

l'attirer à lui.

«Naturellement, mon cher Frodon, c'était un danger pour vous, et cela m'a profondément tourmenté. Mais il y allait de tant qu'il fallait prendre quelque risque bien que même quand j'étais au loin, il n'y ait jamais eu un seul jour que la Comté ne fût gardée par des yeux vigilants. Tant que vous ne vous serviez pas de l'Anneau, je ne pensais pas qu'il eût aucun effet durable sur vous, pas en mal, pas pour très longtemps en tout cas. Et n'oubliez pas qu'il y a neuf ans, quand je vous ai vu pour la dernière fois, je ne savais pas encore grand chose pour sûr.

-Mais pourquoi ne pas le détruire, comme vous dites que c'eût dû être fait depuis longtemps? S'écria derechef Frodon. Si vous m'aviez averti ou même envoyé un message, je l'aurais fait disparaître.

-Vraiment? Comment feriez-vous? N'avez-vous jamais essayé?

-Non. Mais je suppose qu'on pourrait l'écraser au marteau ou le fondre.

- Essayez donc! dit Gandalf. Essayez tout de suite.

Frodon tira de nouveau l'Anneau de sa poche et le regarda. Il paraissait à présent lisse et uni, sans aucune marque ou devise visible. L'or semblait très clair et très pur, et Frodon admira la richesse et la beauté de sa couleur, la perfection de sa rondeur. C'était un objet admirable et grandement précieux. En le sortant, Frodon se proposait de le jeter loin de lui dans la partie la plus chaude du feu. Mais il s'aperçut alors qu'il ne pouvait le faire sans grande lutte. Il soupesa l'Anneau dans sa main, hésitant et s'efforçant de penser à tout ce que lui avait dit Gandalf, et puis, par un effort de volonté, il fit un mouvement, comme pour le jeter, mais il s'aperçut qu'il l'avait remis dans sa poche.

Gandalf eut un ricanement sinistre

-Vous voyez? Déjà vous aussi, Frodon, vous ne pouvez l'abandonner facilement, et vous n'avez pas la volonté nécessaire pour l'endommager. Et je ne pourrais pas vous le faire faire, sauf par la force, ce qui vous briserait l'esprit. Mais pour ce qui est de briser l'Anneau, la force est vaine. Le prendriez-vous et le frapperiez-vous avec une pesante masse, vous n'y feriez pas la moindre bosselure. Il ne peut-être détruit par vos mains ni par les miennes.

Votre petit feu ne fondrait pas même de l'or ordinaire, naturellement. Cet Anneau y a déjà passé sans dommage et même sans échauffement. Mais il n'existe pas dans cette Comté de forge capable de lui faire subir le moindre changement. Pas même les enclumes et les fours des Nains ne le pourraient. On a dit que le feu du dragon était capable de fondre et de consumer les Anneaux de Puissance, mais il ne reste plus maintenant sur terre aucun dragon dont la vieille flamme soit assez chaude, et il n'y en eut jamais aucun, pas même Ancalagon le Noir, qui aurait pu faire du mal à l'Anneau Unique, l'Anneau Souverain, car celui-là avait été fait par Sauron lui-même.

Il n'est qu'un moyen: trouver les Crevasses du Destin dans les profondeurs d'Oradruin, la Montagne du Feu, et y jeter l'Anneau, si vous voulez vraiment le détruire, pour le mettre à jamais hors de portée de l'ennemi.

-Oui, je veux vraiment le détruire! S'écria Frodon. Ou, enfin, le faire détruire.

Je ne suis pas fait pour les quêtes périlleuses. Je voudrais bien n'avoir jamais vu l'Anneau! Pourquoi m'est-il venu? Pourquoi ai-je été choisi?

-On ne peut répondre à de pareilles questions, dit Gandalf. Soyez assuré que ce n'est pas pour quelque mérite que les autres ne posséderaient pas: Pas pour le pouvoir ou la sagesse, en tout cas. Mais vous avez été choisi, et il vous faut donc déployer la force, le cœur et l'intelligence que vous pouvez avoir.

-Mais j'ai si peu de tout cela! Vous êtes sage et puissant. Ne voulez-vous pas prendre l'Anneau?

-Non! S'écria Gandalf, se dressant d'un bond. Avec ce pouvoir, j'en aurais un trop grand et trop terrible. Et sur moi l'Anneau gagnerait un pouvoir encore plus grand et plus mortel. (Ses yeux jetaient des éclairs et son visage était éclairé par un feu intérieur.) Ne me tentez pas! Car je ne souhaite pas devenir semblable au Seigneur Ténébreux lui-même. Pourtant le chemin de l'Anneau vers mon cœur passe par la pitié, la pitié pour la faiblesse et le désir de la force pour faire le bien.

Ne me tentez pas! Je n'ose le prendre, pas même pour le garder en sûreté, inemployé. Le désir de l'utiliser serait trop grand pour ma force. Je vais en avoir un tel besoin! De grands périls m'attendent.

Il alla à la fenêtre, tira les rideaux et ouvrit les volets. Le soleil inonda de nouveau la pièce. Sam passa dans l'allée en sifflant.

-Et maintenant, dit le magicien, se retournant vers Frodon, la décision est entre vos mains. Mais je vous aiderai toujours (il posa une main sur l'épaule de Frodon) Je vous aiderai à porter ce fardeau, tant qu'il vous appartiendra de le porter. Mais il nous faut faire quelque chose, et vite. L'ennemi bouge.

Il y eut un long silence. Gandalf se rassit et tira sur sa pipe, comme perdu dans ses pensées. Ses yeux semblaient fermés, mais de sous ses paupières il observait Frodon avec attention. Frodon lui, regardait fixement les braises de l'âtre, au point qu'elles emplissaient toute sa vision et qu'il paraissait plonger le regard dans de profondes fontaines ardentes. Il pensait aux légendaires Crevasses du Destin et à la terreur de la Montagne de Feu.

-Eh bien! Dit enfin Gandalf. A quoi pensez-vous? Avez-vous décidé de votre action?

- Non! Répondit Frodon revenant à lui de l'obscurité et s'apercevant avec surprise qu'il ne faisait pas noir et que, par la fenêtre, il pouvait voir le jardin ensoleillé. Ou si, peut-être. Pour autant que j'aie compris ce que vous m'avez dit, je suppose que je dois conserver l'Anneau et le garder, au moins pour le moment, quoi qu'il puisse me faire.

- Quoi qu'il puisse faire, il sera lent, lent à faire le mal, si vous le conservez dans ce dessein, dit Gandalf.

- Je l'espère, dit Frodon. Mais je souhaite que vous trouviez bientôt un meilleur gardien. En attendant, il semble que je sois un danger, un danger pour tous ceux qui vivent auprès de moi. Je ne puis conserver l'Anneau et demeurer ici. Je devrais

quitter Cul-de-Sac, quitter la Comté, tout quitter et m'en aller (il soupira) J'aimerais sauver la Comté, si je le pouvais bien qu'il y ait eu des moments où je trouvais les habitants par trop stupides et obtus, et que j'aie pensé qu'un terrible tremblement de terre ou une invasion de dragons pourrait leur être salutaire. Mais ce n'est pas ce que je sens à présent. J'ai l'impression que tant que la Comté été derrière, solide, et confortable, je trouverai l'errance plus supportable: Je saurai qu'il y a quelque part une ferme assiette, même si mes pieds ne peuvent plus s'y poser. «J'ai naturellement pensé parfois à m'en aller, mais je voyais cela comme une sorte de vacances, une suite d'aventures comme celles de Bilbon ou mieux, s'achevant en paix. Mais cela signifierait l'exil, une fuite d'un danger à un autre, l'entraînant derrière moi. Et je suppose qu'il me faut partir seul, si je dois faire cela et sauver la Comté. Mais je me sens très petit, très déraciné et... eh bien, désespéré. L'ennemi est si fort et si terrible!

Il ne le dit pas à Gandalf, mais tandis qu'il parlait, un grand désir de suivre Bilbon s'enflammait dans son cœur de suivre Bilbon et peut-être même de le retrouver. Ce désir fut si fort qu'il triompha de sa peur il aurait presque été capable de s'en courir incontinent sur la route sans chapeau, comme avait fait Bilbon un matin semblable, il y avait bien longtemps.

-Mon cher Frodon! S'exclama Gandalf. Les Hobbits sont vraiment des êtres étranges, je l'ai déjà dit. On peut bien apprendre en un mois tout ce qu'il y a à connaître de leurs façons, et puis après un siècle ils peuvent encore vous étonner au besoin. Je m'attendais peu à recevoir semblable réponse, fût-ce de votre part. Mais Bilbon ne s'est pas trompé dans le choix de son héritier, encore qu'il ne soupçonnât guère l'importance de ce choix. Je crains que vous n'ayez raison. L'Anneau ne pourra rester beaucoup plus longtemps caché dans la Comté, et tant pour votre salut que pour celui des autres, il vous faudra partir et laisser derrière vous le nom de Sacquet. Il ne serait pas sûr de le conserver hors de la Comté ou dans les régions sauvages. Je vais vous donner un nom de voyage. Quand vous partirez, vous vous appellerez M. Soucolline.

«Mais je ne pense pas qu'il vous soit nécessaire de partir seul. Pas si vous connaissez quelqu'un de confiance, qui serait disposé à aller à votre côté et que vous seriez disposé à entraîner dans des périls inconnus. Mais si vous cherchez un compagnon, faites bien attention à votre choix! Et faites attention à ce que vous dites, même à vos amis les plus intimes! L'ennemi a de nombreux espions et de nombreuses façons d'entendre»

Il s'arrêta soudain, comme pour écouter. Frodon s'aperçut que tout était très silencieux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Gandalf s'approcha précautionneusement d'un côté de la fenêtre. Puis il bondit comme l'éclair contre le rebord et lança un long bras au-dehors, vers le bas. Il y eut un cri rauque et monta la tête bouclée de Sam Gamegie, hissée par une oreille.

- Tiens, tiens, par ma barbe! Dit Gandalf. C'est Sam Gamegie? Alors, que fabriquez-vous là?

- Dieu vous bénisse, monsieur Gandalf, dit Sam. Rien! Ou du moins je coupais

juste la bordure de la pelouse sous la fenêtre, si vous voyez.

Il ramassa ses cisailles et les exhiba à preuve.

-Non, je ne vois pas, dit Gandalf avec sévérité. Voilà quelque temps que je n'aie entendu le bruit de vos cisailles. Depuis combien de temps êtes-vous aux écoutes à la fenêtre?

-Écoutez à la fenêtre, monsieur? Excusez-moi, je ne vous comprends pas. Y a pas d'écoutes à Cul-de-Sac, ça c'est un fait.

- Ne faites pas l'idiot! Qu'avez-vous entendu et pourquoi écoutiez-vous?

- Les yeux de Gandalf flamboyaient, et ses sourcils se hérissaient.

- Monsieur Frodon, monsieur! S'écria Sam, tremblant. Ne le laissez pas me faire du mal, monsieur! Ne le laissez pas me transformer en quelque chose de pas nature! Mon vieux papa serait tellement désespéré. Je n'ai pas de mauvaises intentions, sur mon honneur, monsieur!

- Il ne te fera pas de mal, dit Frodon, qui avait peine à ne pas rire, bien qu'il fût lui-même saisi et quelque peu déconcerté. Il sait aussi bien que moi que tu n'es pas mal intentionné. Mais debout, et réponds à ses questions, en vitesse!

- Eh bien, monsieur, fit Sam, un peu tremblant, j'ai entendu pas mal de choses que j'ai pas bien comprises sur un ennemi, et des animaux, et M. Bilbon, monsieur, et des dragons, et une montagne de feu et... et des Elfes, monsieur. J'ai écouté parce que j'ai pas pu m'en empêcher, si vous voyez ce que je veux dire. Dieu me bénisse, monsieur, mais j'aime tellement les histoires comme ça. Et j'y crois aussi quoi qu'en puisse dire Ted. Des Elfes, monsieur! Ah, que je voudrais les voir, eux. Pourriez-vous pas m'emmener voir des Elfes, monsieur, quand vous irez?

- Gandalf rit soudain

- Entrez! Cria t'il.

Et tendant les deux bras à l'extérieur, il souleva par la fenêtre un Sam étonné, avec les cisailles, les rognures d'herbe et tout, et il le mit debout devant lui

-Vous emmener voir les Elfes, hein? Dit-il, examinant attentivement Sam (mais un sourire jouait sur ses lèvres) Ainsi, vous avez entendu que M. Frodon partait? Oui, monsieur. Et c'est pour ça que je me suis étranglé, ce que vous avez entendu, semble t'il. J'ai essayé de me retenir, monsieur, mais ça a éclaté, j'étais tellement bouleversé.

On n'y peut rien, Sam, dit Frodon avec tristesse.

Il s'était soudain rendu compte que la fuite de la Comté allait signifier des séparations plus pénibles que le simple au revoir aux douceurs de Cul-de-Sac

-Il me va falloir partir. Mais (il scruta alors le visage de Sam) si tu te soucies vraiment de moi, tu garderas là-dessus le secret absolu. Tu me comprends? Si tu ne le fais pas, si tu souffles fût ce un mot de ce que tu as entendu ici, alors j'espère que Gandalf te transformera en crapaud tacheté et qu'il remplira le jardin de couleuvres à collier.

Sam tomba à genoux, tremblant.

-Debout, Sam! Dit Gandalf. J'ai pensé à quelque chose de mieux que cela.

Quelque chose qui vous fermera la bouche et vous punira convenablement d'avoir écouté. Vous allez partir avec M. Frodon!

-Moi, monsieur! S'écria Sam, bondissant comme un chien invité à la promenade. Moi, aller voir des Elfes et tout? Hourra! Cria t'il. Et il fondit en larmes.

CHAPITRE TROIS

TROIS FONT DE LA COMPAGNIE

HOUS DEVRIEZ PARTIR SANS BRUIT ET BIENTÔT, DIT GANDALF.
Deux à trois semaines s'étaient écoulées, et Frodon ne semblait faire aucun préparatif de départ.

- Je sais. Mais l'un et l'autre sont difficiles, objecta t'il. Si je disparaissais simplement comme Bilbon, l'histoire courra toute la Comté en un rien de temps.

- Bien sûr que vous ne devez pas disparaître! S'écria Gandalf. Cela n'irait pas du tout! J'ai dit bientôt, je n'ai pas dit à l'instant. Si vous pouvez imaginer un moyen quelconque de sortir à la dérobee de la Comté sans que ce soit connu de tous, cela vaudrait bien un peu de délai. Mais il ne faut pas attendre trop longtemps.

- Que penseriez-vous de l'automne, le jour de notre anniversaire ou après? Demanda Frodon. Je crois pouvoir prendre certaines dispositions d'ici là.

A vrai dire, il lui répugnait beaucoup de partir, maintenant qu'il était au pied du mur. Cul-de-Sac lui semblait une résidence plus agréable qu'elle ne lui avait paru depuis des années, et il voulait goûter le plus possible de son dernier été dans la Comté. Il savait que, l'automne venu, une partie au moins de son cœur envisagerait plus aisément le voyage, comme il en allait toujours à cette saison. Il avait en fait décidé en son for intérieur de partir le jour de ses cinquante ans: le cent vingt huitième anniversaire de Bilbon. Ce qui lui semblait en quelque sorte le jour adéquat pour se mettre en route et le suivre. Suivre Bilbon était son premier objectif et celui qui rendait supportable l'idée de départ. Il pensait aussi peu que possible à l'Anneau et à la destination à laquelle celui ci pourrait l'amener en fin de compte. Mais il ne fit pas part de toutes ses pensées à Gandalf. Ce que devinait le magicien était toujours difficile à déterminer.

Il regarda Frodon et sourit:

- Bon, dit-il. Je pense que cela ira, mais il ne faut pas que ce soit plus tard. Je commence à être très inquiet. En attendant, faites bien attention, et ne laissez

sortir aucune allusion à l'endroit où vous allez! Et veillez à ce que Sam Gamegie ne parle pas. S'il le faisait, je le métamorphoserais véritablement en crapaud.

- Pour ce qui est de l'endroit où je vais, répliqua Frodon, j'aurais Bien de la peine à le révéler, car je n'en ai encore guère l'idée moi-même.

-Ne soyez pas stupide! Dit Gandalf. Je ne vous mets pas en garde contre la remise d'une adresse au bureau de poste! Mais vous quittez la Comté, et cela ne devrait pas se savoir avant que vous soyez loin. Et il faudra bien aller ou du moins partir vers le nord, le sud, l'ouest ou l'est, et la direction ne doit assurément pas être connue.

-J'ai été tellement absorbé par la pensée de quitter Cul-de-Sac et de dire adieu que je n'ai même pas considéré la question de la direction, dit Frodon. Car où dois-je aller? Et d'après quoi me dirigerai-je? Quelle doit être ma quête? Bilbon était parti chercher un trésor, en aller et retour, mais moi, je dois en prendre un et ne pas revenir, pour autant que je puisse voir.

-Mais vous ne pouvez voir très loin, dit Gandalf. Ni moi non plus. Ce peut-être votre tâche de trouver les Crevasses du Destin, mais cette recherche peut-être réservée à d'autres, je n'en sais rien. En tout cas, vous n'êtes pas encore prêt pour cette longue route.

-Non, certes! Dit Frodon. Mais en attendant, quel chemin dois-je suivre?

-Celui du danger, mais pas inconsidérément, pas trop directement, répondit le magicien. Si vous voulez mon avis, allez vers Fondcombe. Ce voyage là ne devrait pas être trop périlleux, encore que la route soit moins facile qu'elle ne le fut et elle empirera avec le déclin de l'année.

-Fondcombe ! Dit Frodon. Bon. J'irai vers l'est et je me dirigerai vers Fondcombe. J'emmènerai Sam voir les Elfes, il sera ravi.

Il parlait d'un ton léger, mais son cœur fut soudain pris du désir de voir la maison d'Elrond Semi-Elfe et de respirer l'air de cette vallée profonde où bon nombre des Belles Gens vivaient encore en paix.

Un soir d'été, une nouvelle étonnante parvint au Buisson de Lierre et au Dragon Vert. On oublia les Géants et autres mauvais présages aux frontières de la Comté pour des questions plus importantes

M. Frodon vendait Cul-de-Sac. En vérité c'était déjà fait... aux Sacquet de Besace!

«Et pour une somme rondelette», disaient certains. «Très bon marché», disaient d'autres. Et c'était plus probable, l'acheteur étant Mme Lobelia. (Othon était mort quelques années auparavant, à l'âge mûr, mais déçu, de cent deux ans.)

La raison précise pour laquelle M. Frodon vendait son magnifique trou prêtait encore plus à discussion que le prix. D'aucuns tenaient théorie appuyée par les signes d'assentiment et les allusions de M. Sacquet lui-même que la fortune de Frodon s'épuisait: il allait quitter Hobbitebourg pour aller vivre simplement du produit de la vente dans le Pays de Bouc, auprès de ses cousins Brandebouc.

«Aussi loin que possible des Sacquet de Besace», ajoutaient certains. Mais l'idée de la richesse incommensurable des Sacquets de Cul-de-Sac était si bien ancrée que la plupart des gens avaient peine à y croire, plus même qu'à toute autre raison

ou déraison que pouvait leur suggérer leur imagination: pour la plupart, cette vente évoquait une machination ténébreuse, jusqu'alors secrète, de Gandalf. Bien qu'il se tint très tranquille et qu'il ne se montrât pas de jour, il était bien connu qu'il «se cachait dans Cul-de-Sac» Mais de quelque façon qu'un déplacement pût s'accorder avec les desseins de sa magie, il n'y avait aucun doute sur ce fait: M. Frodon Sacquet retournait au Pays de Bouc.

-Oui, je déménagerai à l'automne, disait-il. Merry Brandebouc me cherche un gentil petit trou, ou peut-être une petite maison.

En fait, avec l'aide de Merry, il avait déjà choisi et acheté une petite maison au Creux-de-Crique dans le pays au-delà de Châteaubouc. Pour tout le monde, hormis Sam, il prétendit qu'il allait s'établir là en permanence. La décision de s'en aller vers l'est lui en avait suggéré l'idée, car le Pays de Bouc était situé à la frontière orientale de la Comté, et, comme il y avait vécu dans son enfance, son retour là-bas était tout à fait digne de créance.

Gandalf resta plus de deux mois dans la Comté. Puis, un soir, à la fin de juin, peu après l'arrangement définitif du plan de Frodon, il annonça soudain son départ pour le lendemain matin

-Pour peu de temps seulement, j'espère, dit-il. Mais je descends au-delà des frontières du sud pour recueillir, si possible, des nouvelles. Je suis resté inactif plus longtemps que je ne l'aurais dû.

-Son ton était léger, mais Frodon eut l'impression qu'il était assez soucieux

-S'est-il passé quelque chose? Demanda t'il.

-Euh... non, mais j'ai appris quelque chose qui m'inquiète et qui mérite d'être approfondi. Si je juge, après tout, que votre départ doit être immédiat, je reviendrai aussitôt, ou tout au moins vous le ferai-je savoir. En attendant, tenez-vous en à votre plan, mais faites plus attention que jamais, particulièrement à l'Anneau. Permettez-moi d'insister encore une fois: ne vous en servez pour rien au monde! Il partit à l'aube.

- Je puis revenir à tout moment, dit-il. Au plus tard, je serai là pour la réunion d'adieu. Je pense après tout que vous pourrez avoir besoin de ma compagnie sur la route.

Au début, Frodon fut passablement troublé, et il se demanda souvent ce que Gandalf pouvait bien avoir entendu dire, mais son malaise s'estompa et, avec le beau temps, il oublia un moment ses inquiétudes. La Comté avait rarement joui d'un si bel été ou d'un si riche automne: Les arbres étaient chargés de pommes, le miel dégouttait des rayons, et les épis étaient grands et fournis.

L'automne s'avancait déjà quand Frodon commença de s'inquiéter de nouveau de Gandalf. Septembre passa, et il n'y avait toujours pas de nouvelles du magicien. L'anniversaire et le déménagement approchaient, et il ne venait toujours pas plus qu'il ne s'annonçait. L'affairement commença à Cul-de-Sac. Des amis de Frodon vinrent en séjour pour l'aider à emballer: il y avait Fredegar Bolger et Foulque Bophin, et, naturellement, ses amis intimes, Pippin Touque et Merry Brandebouc. A eux tous, ils mirent tout sens dessus dessous.

Le 20 septembre, deux charrettes couvertes partirent chargées pour le Pays de Bouc, emportant le mobilier et les biens que Frodon n'avait pas vendus vers son nouveau domicile, via le Pont de Brandevin. Le lendemain, Frodon commença à devenir vraiment inquiet, et il guettait sans répit la venue de Gandalf. Le jeudi, matin de son anniversaire, le jour se leva aussi beau et clair que, longtemps auparavant, pour la grande réception de Bilbon. Mais Gandalf n'apparut toujours pas. Dans la soirée, Frodon donna sa fête d'adieu: elle était restreinte, un simple dîner pour, lui et ses quatre commensaux, Mais il était troublé, et il ne se sentait pas dans l'humeur adéquate. La pensée d'une séparation prochaine de ses jeunes amis pesait sur son cœur. Il se demandait comment leur annoncer la nouvelle.

Les quatre jeunes Hobbits étaient toujours pleins d'entrain, et la soirée ne tarda pas à devenir très gaie en dépit de l'absence de Gandalf. La salle à manger était nue en dehors d'une table et de chaises, mais la chère était bonne, et il y avait du bon vin: le vin de Frodon ne figurait pas dans la vente aux Sacquet de Besace.

- Quoi qu'il advienne au reste de mes affaires, quand les Sacquet de Besace poseront leurs griffes dessus, j'ai en tout cas trouvé une bonne retraite pour ceci! Dit Frodon, vidant son verre c'était la dernière goutte de Vieux-Clos.

-Après avoir chanté beaucoup de chansons et parlé de maintes choses qu'ils avaient faites ensemble, ils portèrent un toast à (anniversaire de Bilbon et ils burent à sa santé conjointement à celle de Frodon, selon la coutume de celui ci. Puis ils sortirent humer fait et admirer les étoiles, et s'en furent se coucher. La soirée de Frodon était terminée, et Gandalf n'était pas venu.

Le lendemain matin, ils s'affairèrent à charger une autre charrette du restant des bagages. Merry en prit la direction et s'en fut avec le Gros (c'est à dire Fredegard Bolger)

Quelqu'un doit arriver là-bas avant pour chauffer la maison pour ton arrivée, dit Merry. A bientôt après demain, si tu ne t'endors pas, en route!

Foulque rentra chez lui après le déjeuner, mais Pippin resta derrière. Frodon était agité et inquiet, guettant en vain un écho de Gandalf. Il décida d'attendre jusqu'à la tombée de la nuit. Après cela, si Gandalf voulait le voir d'urgence, il irait à Creux-de-Crique, où il pourrait même arriver le premier. Car Frodon partait à pied. Son plan était tant pour le plaisir que pour jouir d'un dernier regard sur la Comté de marcher sans se presser de Hobbitebourg au Bac de Châteaubouc.

-Et puis cela m'entraînera un peu, dit-il, se regardant dans un miroir poussiéreux du vestibule à demi vide. (Il y avait longtemps qu'il n'avait fait aucune marche fatigante, et son image avait un certain air de mollesse, se dit-il)

Après le déjeuner, surgirent les Sacquet de Besace, Lobelia et son fils Lothon aux cheveux blond roux, au grand ennui de Frodon. «Enfin à nous! » S'écria Lobelia en pénétrant dans la maison. Ce n'était guère poli, ni strictement vrai, puisque la vente de Cul-de-Sac ne prenait effet qu'à partir de minuit. Mais Lobelia avait peut-être quelque excuse: Elle avait dû attendre Cul-de-Sac environ soixante-dix-sept ans de plus qu'elle ne l'avait escompté, et elle avait alors cent ans. Quoi

qu'il en fût, elle était venue s'assurer que rien n'avait été emporté de ce qu'elle avait payé, et elle voulait les clefs. Il fallut un long temps pour la satisfaire, car elle avait apporté un inventaire détaillé qu'elle vérifia de bout en bout. Enfin elle partit avec Lothon et le double de la clef, non-saris s'être fait promettre que l'autre exemplaire serait déposé chez les Gamegie, Chemin des Trous-du-Talus. Elle grogna, montrant clairement qu'elle pensait les Gamegie capables de piller le trou au cours de la nuit. Frodon ne lui offrit pas le moindre thé.

Il prit le sien avec Pippin et Sam Gamegie dans la cuisine. Il avait été officiellement annoncé que Sam allait en Pays de Bouc «au service de M. Frodon et pour s'occuper de son bout de jardin», arrangement approuvé par l'Ancien, bien que cela ne le consolât aucunement de la perspective d'avoir Lobelia pour voisine.

-Notre dernier repas à Cul-de-Sac! Dit Frodon, repoussant sa chaise.

Ils abandonnèrent la vaisselle à Lobelia. Pippin et Sam sanglèrent leurs trois paquets et les empilèrent sous le porche. Pippin sortit faire un dernier tour dans le jardin. Sam disparut.

Le soleil descendit. Cul-de-Sac paraissait triste, morne et désordonné. Frodon erra par les pièces familières, il vit la lumière du crépuscule s'évanouir sur les murs, et les ombres s'avancer furtivement des coins. L'obscurité gagna lentement l'intérieur. Frodon sortit et alla jusqu'à la grille au bout de l'allée, puis il descendit un peu sur la Route de la Colline. Il s'attendait à moitié à voir Gandalf monter à grands pas dans la nuit tombante.

Le ciel était clair et les étoiles commençaient de briller. «Ça va être une belle nuit, dit-il tout haut. Bon début. J'ai envie de marcher. Je ne puis plus supporter de traîner. Je vais partir, et Gandalf devra me suivre. » Il se retourna pour rentrer, puis s'arrêta au son de deux voix juste derrière le tournant au bout du Chemin des Trous-du-Talus. L'une était indubitablement celte du vieil Ancien, l'autre était étrange et assez déplaisante. Il ne put discerner ce qu'elles disaient, mais il entendait les réponses de l'Ancien, assez stridentes. Le vieillard semblait énervé.

-Non, M. Sacquet est parti. Il est parti ce matin, et mon Sam est parti avec lui, de toute façon, ses affaires sont parties. Oui, vendues et liquidées, je vous dis. Pourquoi? Ça ne me regarde pas, ni vous non plus. Ou? Ce n'est pas mon secret. Il est allé à Chateaubouc ou quelque part comme ça, au loin, là-bas. Oui, la route est bonne. Je n'ai jamais été aussi loin pour ma part, ce sont des gens bizarres, dans le Pays de Bouc. Non, je ne peux pas transmettre de message. Bonsoir!

Des pas descendirent la colline. Frodon se demanda vaguement pourquoi il ressentait un grand soulagement du fait qu'ils ne montaient pas au contraire. «J'en ai assez des questions et de la curiosité sur mes faits et gestes, je suppose, se dit-il. Quelle bande de fouinards, ils font tous! » Il eut presque envie d'aller demander à l'Ancien qui était le questionneur, mais il revint sur cette idée, tourna les talons et remonta d'un pas rapide vers Cul-de-Sac.

Pippin était assis sur son bagage sous le porche. Sam n'était pas là. Frodon passa dans l'obscurité de derrière la porte.

-Sam! Appela t'il. Sam! Il est temps!

-Voilà, monsieur!

La réponse vint des profondeurs, bientôt suivie de Sam en personne, qui s'essuyait la bouche. Il venait de faire ses adieux au tonneau de bière dans la cave.

-Tout est paré, Sam?

-Oui, monsieur. Je tiendrai le coup un moment maintenant, monsieur.

Frodon boucla la porte ronde et remit la clef à Sam:

- Cours porter cela chez toi, Sam! Dit-il. Puis coupe par le chemin et rejoins-nous aussi vite que possible à la barrière du sentier vers les prairies. Nous ne traverserons pas le village ce soir. Il y a trop d'oreilles et d'yeux à l'affût.

-Sam s'en courut à toute allure.

-Eh bien, nous voilà enfin partis! dit Frodon.

Ils chargèrent leurs paquets sur l'épaule, saisirent leur bâton et firent le tour vers le côté ouest de Cul-de-Sac. «Adieu! » Dit Frodon, regardant les fenêtres noires et vides. Il fit un signe de la main, puis se retourna et (suivant Bilbon à son insu) se hâta derrière Peregrin dans l'allée du jardin. Arrivés en bas, ils sautèrent à l'endroit moins élevé de la haie et gagnèrent les champs, passant dans l'obscurité comme un bruissement dans les herbes.

Au bas de la colline, sur le versant occidental, ils arrivèrent à la barrière qui ouvrait sur un étroit sentier. Là, ils firent halte et ajustèrent les courroies de leurs paquets. Bientôt Sam survint, à un trot rapide et tout soufflant, son lourd paquet était hissé haut sur ses épaules, et il s'était coiffé d'un sac de feutre informe qu'il qualifiait de chapeau. Dans l'obscurité, il avait tout l'air d'un nain.

-J'ai l'impression que vous m'avez donnée tout ce qu'il y avait de plus lourd, dit Frodon. Je plains les escargots et tout ce qui porte sa maison sur le dos.

-Je pourrais en prendre beaucoup plus, monsieur. Mon paquet est tout à fait léger, dit Sam avec vigueur, mais quelque peu mensongèrement.

Non, Sam, dit Pippin. C'est bon pour lui. Il n'a rien de plus que ce qu'il nous a dit d'emballer. Il a été assez flemmard depuis quelque temps, et il sentira moins le poids quand il aura perdu un peu de son propre poids par la marche.

- Soyez bon pour un pauvre Hobbit ! S'écria Frodon en riant. Je serai mince comme une tige de saule avant d'arriver dans le Pays de Bouc, j'en suis sûr. Mais je disais des bêtises. Je soupçonne que tu as pris plus que ta part, Sam, et j'y mettrai le nez à notre prochain empaquetage. (Il reprit son bâton.) Eh bien, nous aimons tous marcher dans le noir, dit-il, alors, mettons quelques milles derrière nous avant le coucher.

Ils suivirent sur une courte distance le sentier vers l'ouest. Puis, l'abandonnant, ils tournèrent à gauche et reprirent en silence par les champs. Ils longèrent en file indienne des haies et la lisière de taillis, et la nuit les enveloppa de ses ténèbres. Dans leurs manteaux sombres, ils étaient aussi invisibles que s'ils avaient tous des anneaux magiques. Étant tous des Hobbits et s'efforçant au silence, ils ne faisaient aucun bruit audible fût ce pouf des Hobbits. Même les animaux sauvages des champs et des bois remarquèrent à peine leur passage.

Au bout de quelque temps, ils passèrent l'eau à l'ouest de Hobbitebourg sur un

étroit pont de planches. La rivière n'était guère plus en cet endroit qu'un sinueux ruban noir, bordé d'aulnes penchés. A un mille ou deux plus au sud, ils traversèrent vivement la grande route du Pont de Brandevin, ils se trouvaient alors dans le Pays de Touque et, obliquant vers le sud-est, ils allèrent en direction du Pays de la Colline Verte. Comme ils commençaient à en gravir les premières pentes, ils jetèrent un regard en arrière et virent scintiller dans le lointain les lampes de Hobbitebourg dans la douce Vallée de l'Eau. Cette vue disparut soudain dans les plis du terrain obscurci, et elle fut suivie de celle de Lèzeau près de son étang gris. Quand la lumière de la dernière ferme fut loin derrière eux, perçant parmi les arbres, Frodon se retourna et agita la main en signe d'adieu.

-Je me demande si je ne contemplerai jamais de nouveau cette vallée, dit-il tranquillement.

Après trois heures de marche, ils firent une pause. La nuit était claire, fraîche et étoilée, mais des traînées de brume montaient lentement comme de la fumée des ruisseaux et des prés profonds le long des pentes. Des bouleaux au feuillage ténu, qui se balançaient au-dessus de leurs têtes dans un vent léger, dessinaient des entrelacs noirs sur le ciel pâle. Ils mangèrent un souper très frugal (pour des Hobbits), puis reprirent leur route. Ils arrivèrent bientôt à une route étroite qui, montant et descendant, se perdait grise dans l'obscurité: la route de Castelbois et de Stock et du Bac de Chateaubouc. Elle partait en grimpant de la grande route de la Vallée de l'Eau pour serpenter sur les pentes des Collines Vertes en direction du Bout-des-Bois, un coin sauvage du Quartier de l'Est.

Au bout d'un moment, ils s'enfoncèrent dans une piste profondément encaissée entre de hauts arbres dont les feuilles sèches bruissaient dans la nuit. Il faisait très noir. Au début, ils parlèrent ou fredonnèrent doucement un air en chœur, étant à présent loin de toute oreille indiscreète. Puis ils poursuivirent leur chemin en silence, et Pippin commença à clampiner. Finalement, comme ils attaquaient une pente escarpée, il s'arrêta et se mit à bâiller.

-J'ai tellement sommeil que je vais bientôt tomber sur la route, dit-il. Allez-vous donc dormir sur vos jambes? Il est près de minuit.

-Je croyais que tu aimais marcher de nuit, dit Frodon. Mais rien ne nous presse. Merry nous attend à un moment quelconque de la journée d'après demain, cela nous laisse encore près de deux jours. On s'arrêtera au premier endroit convenable.

-Le vent est à l'ouest, dit Sam. En arrivant sur l'autre versant de la colline, on trouvera un endroit abrité et assez confortable, monsieur. Il y a un bois de sapins secs juste devant nous, si je me souviens bien.

Sam connaissait bien la région à vingt milles à la ronde de Hobbitebourg, mais sa géographie n'allait pas plus loin.

Juste après la crête de la colline, ils arrivèrent au pan de sapins. Quittant la route, ils pénétrèrent dans la profonde obscurité des arbres aux senteurs de résine, et ils rassemblèrent du bois sec et des cônes pour faire du feu. Ils eurent bientôt un joyeux crépitement de flammes au pied d'un grand sapin, et ils s'assirent quelque

temps autour, jusqu'au moment où ils commencèrent à dodeliner de la tête. Alors, chacun dans un coin des racines du grand arbre, ils se ramassèrent dans leurs manteaux et leurs couvertures, et ils ne tardèrent pas à dormir profondément. Ils n'avaient établi aucune garde, même Frodon ne craignait aucun danger pour le moment, car ils se trouvaient encore au cœur de la Comté. Quelques bêtes vinrent les regarder quand le feu se fut éteint. Un renard qui passait par le bois pour ses propres affaires s'arrêta plusieurs instants pour flairer le groupe.

«Des Hobbits! Pensa t'il. Qu'est ce que cela veut dire? J'ai entendu parler d'étranges faits dans ce pays, mais j'ai rarement ouï parler d'un Hobbit dormant dehors sous un arbre. Et ils sont trois! Il y a quelque chose de bien extraordinaire là derrière»

Il avait parfaitement raison, mais il n'en sut jamais davantage.

L'aube se leva, pâle et humide. Frodon fut le premier à se réveiller, et il constata qu'une racine de l'arbre lui avait creusé un trou dans le dos et qu'il avait le cou ankylosé. «Marcher pour le plaisir! Que n'ai-je pris une voiture? Se dit-il, comme il faisait d'ordinaire au début d'une expédition. Et tous nos merveilleux lits de plume qui sont vendus aux Sacquet de Besace! Ces racines d'arbres leur feraient du bien. » (Il s'étira.) Debout, Hobbits! S'écria t'il. Il fait une matinée magnifique.

-Qu'est ce qu'elle a de magnifique? Demanda Pippin, glissant un œil par-dessus sa couverture. Sam! Le petit déjeuner pour neuf heures et demie! Avez vous fait chauffer l'eau du bain?

Sam sauta sur ses pieds, les yeux encore embués

-Non, monsieur, non, dit-il.

Frodon arracha les couvertures qui enveloppaient Pippin et le retourna, puis il alla jusqu'à l'orée du bois. A l'est, le soleil se levait tout rouge des brumes qui s'étendaient épaisses sur le monde. Tachés de l'or et du rouge de l'automne, les arbres semblaient naviguer sans racines sur un océan d'ombre. Un peu au-dessous de lui, sur la gauche, la route descendait en pente rapide et disparaissait dans un creux.

A son retour, Sam et Pippin avaient allumé un bon feu:

-L'eau! cria Pippin. Où est l'eau?

-Je ne conserve pas d'eau dans mes poches, dit Frodon.

-On croyait que tu étais allé en chercher, dit Pippin affairé à sortir la nourriture et les tasses. Tu ferais bien de le faire maintenant.

-Tu peux venir aussi, dit Frodon, et emporter toutes les gourdes.

Il y avait un ruisseau au pied de la colline. Ils emplirent leurs gourdes et la marmite à une petite cascade où l'eau tombait de quelques pieds sur un affleurement de pierre grise. Elle était glaciale, et ils s'ébrouèrent en soufflant tandis qu'ils se baignaient le visage et les mains.

Le petit déjeuner terminé et les paquets bien sanglés, il était plus de dix heures et la journée se faisait belle et chaude. Ils descendirent la pente, passèrent le ruisseau à l'endroit où il plongeait sous la route, remontèrent de l'autre côté, puis

franchirent un nouvel épaulement de collines, et à ce moment leur chargement de manteaux, couvertures, eau, nourriture et autre équipement commença déjà de leur paraître lourd.

La marche de la journée promettait d'être chaude et fatigante. Après quelques milles, toutefois, la route cessa de monter et descendre, elle grimpa en zigzag jusqu'au sommet d'une arête escarpée, d'où elle ménageait une dernière descente. Devant eux, ils virent la plaine pointillée de petits bouquets d'arbres qui se fondaient au loin en une brume brunâtre de forêts. Leur regard portait par-dessus le Bout-des-Bois en direction du Brandevin. La route se déroulait devant eux comme un cordon.

- La route se poursuit sans fin, dit Pippin, mais je ne peux pas continuer sans me reposer. Il est grand temps de déjeuner.

-Il s'assit sur le talus et regarda au loin dans la brume à l'est, au-delà de laquelle se trouvaient la rivière et la fin de la Comté où il avait passé toute sa vie. Sam était debout à côté de lui. Ses yeux ronds étaient écarquillés car il contemplait, par-dessus des terres qu'il n'avait jamais vues, un nouvel horizon.

-Y a t'il des Elfes dans ces forêts? Demanda t'il.

-Pas que je sache, dit Pippin.

Frodon gardait le silence. Lui aussi suivait la route du regard en direction de l'est, comme s'il ne l'avait jamais vue. Soudain il parla, à voix haute mais comme pour lui-même, disant lentement:

La route se poursuit inlassablement

Descendant de la porte où elle commençait.

Maintenant, loin en avant la route est parvenue,

Et je dois suivre, si je le puis,

La poursuivant d'un pied las,

Jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque voie plus large

Où maints sentiers et courses se rencontrent.

Et où, alors?

Je ne saurais le dire.

- Voilà qui rappelle un peu la poésie du vieux Bilbon, dit Pippin. Ou est ce une de tes imitations? Ça ne paraît pas très encourageant.

- Je ne sais pas, répondit Frodon. Ça m'est venu comme si je l'inventais, mais j'ai pu l'entendre jadis. Il est certain que ça me rappelle beaucoup Bilbon dans les dernières années, avant son départ. Il disait souvent qu'il y avait une seule route, qu'elle ressemblait à une grande rivière, ses sources étaient à chaque porte, et tout sentier était son affluent.

C'est une affaire dangereuse de passer ta porte, Frodon, me disait-il. Tu vas sur la route et, si tu ne retiens pas tes pieds, Dieu sait jusqu'où tu pourrais être emporté. Te rends-tu compte que c'est ici le chemin même qui traverse la Forêt Noire et que, si tu te laisses faire, il pourrait t'emmener au Mont Solitaire, ou même au-

delà, à des endroits pires?

Il disait cela dans l'allée devant la porte d'entrée de Cul-de-Sac, particulièrement quand il était sorti faire une longue promenade à pied.

-Eh bien, la route ne m'emportera nulle part avant une heure au moins, dit Pip-pin, mettant sac à terre.

Les autres suivirent son exemple, appuyant leurs paquets contre le talus et étendant leurs jambes sur la route.

Après un temps de repos, ils firent un bon déjeuner, et puis se reposèrent encore. Le soleil était bas et la lumière de l'après midi s'allongeait sur la terre quand ils descendirent la colline. Jusque là, ils n'avaient pas rencontré une âme sur la route. Cette voie était peu usitée, étant à peine propre à la circulation des charrettes, et il y avait peu de trafic en direction du Bout-des-Bois. Ils faisaient leur petit bonhomme de chemin depuis une heure ou plus, quand Sam s'arrêta un moment comme pour écouter. Ils se trouvaient alors en terrain plat, et la route, après beaucoup de méandres, s'étendait droit devant eux à travers des prairies parsemées de grands arbres qui annonçaient l'approche des bois.

-J'entends un poney ou un cheval qui vient sur la route derrière nous, dit Sam.

Ils se retournèrent, mais une courbe les empêchait de voir loin

-Je me demande si c'est Gandalf qui vient nous rejoindre, dit Frodon, mais tout en prononçant ces mots, il eut le sentiment que ce ne l'était pas, et il fut pris d'un soudain désir de se cacher à la vue du cavalier.

-Cela peut n'avoir que peu d'importance, dit-il d'un ton d'excuse, mais je préférerais ne pas être vu sur la route par personne. J'en ai par-dessus la tête des gens qui épient et discutent mes faits et gestes. Et si c'est Gandalf, ajouta t'il après réflexion, on pourra lui faire un peu la surprise pour lui revaloir son retard. Mettons-nous à couvert!

Les deux autres coururent vivement sur la gauche se réfugier dans un petit creux non loin de la route. Là, ils se tapirent. Frodon hésita une seconde: la curiosité ou quelque autre sentiment luttait avec son désir de se cacher. Le bruit de sabots approchait. Au dernier moment, il se jeta à plat ventre dans une parcelle d'herbe haute derrière un arbre qui étendait ses branches au-dessus de la route. Puis il leva la tête et jeta un coup d'œil précautionneux par-dessus une des grosses racines.

Un cheval noir, pas un poney de Hobbit, mais un vrai cheval, s'avancait dans le tournant, et dessus était assis un homme de grande taille qui semblait ramassé sur la selle, enveloppé dans un grand manteau noir à capuchon, de sorte que seules ses bottes se voyaient en dessous dans les hauts étriers, sa figure était invisible dans l'ombre.

Arrivé à l'arbre, au niveau de Frodon, le cheval s'arrêta. Le cavalier resta immobile, la tête baissée, comme s'il écoutait. De sous le capuchon vint le son de quelqu'un qui renifle pour saisir une odeur fugitive, la tête se tourna d'un côté à l'autre de la route.

Une peur irraisonnée d'être découvert s'empara soudain de Frodon, et il pensa à son Anneau. Il osait à peine respirer et pourtant le désir de le sortir de sa poche

devint si fort qu'il commença de remuer lentement la main. Il sentait qu'il lui suffisait de le glisser à son doigt et qu'alors il serait en sécurité. L'avis de Gandalf paraissait absurde. Bilbon avait utilisé L'Anneau. «Et je suis encore dans la Comté», pensa t'il comme sa main touchait la chaîne à laquelle l'Anneau était attaché. A ce moment, le cavalier se redressa et agita les rênes. Le cheval repartit, doucement au début, puis à un trot rapide.

Frodon rampa jusqu'au bord de la route et observa le cavalier jusqu'à ce que celui ci disparût dans le lointain. Il n'en fut pas tout à fait sûr, mais il lui sembla que tout à coup le cheval, avant de disparaître, se détournait et pénétrait parmi les arbres sur la droite.

«Ah ça, je trouve cela très bizarre et certes troublant», se dit Frodon, tout en allant vers ses compagnons.

Pippin et Sam étaient restés à plat dans l'herbe et ils n'avaient rien vu, Frodon leur décrivit donc le cavalier et son étrange conduite.

-Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûr qu'il me cherchait ou qu'il humait ma piste, et je suis tout aussi certain que je ne voulais pas qu'il me découvrit. Je n'ai jamais rien vu ou senti de semblable dans la Comté jusqu'à ce jour.

- Mais qu'est ce qu'une des Grandes Gens a à faire avec nous? demanda Pippin. Et que fait-il dans cette partie du monde?

- Il y a des Hommes dans les parages, répondit Frodon. Dans le quartier sud, ils ont eu des ennuis avec les Grandes Gens, je crois. Mais je n'ai jamais entendu parler de rien de semblable à ce cavalier. Je me demande d'où il vient.

- Sauf votre respect, dit Sam, intervenant soudain, je sais d'où il vient. C'est de Hobbitebourg que vient ce cavalier noir là, à moins qu'il n'y en ait plus d'un. Et je sais où il va.

-Que veux-tu dire? S'écria vivement Frodon, le regardant avec étonnement. Pourquoi n'as-tu rien dit plutôt?

-Je viens seulement de me rappeler, monsieur. Voici comment ça s'est passé: quand je suis revenu à notre trou hier soir avec la clef, mon père il m'a dit

«Tiens, Sam! Qu'il dit, je te croyais parti ce matin avec M. Frodon. Y a eu un bonhomme bizarre qu'a demandé après M. Sacquet de Cul-de-Sac, et il vient tout juste de partir. Je l'ai envoyé à Chateaubouc. C'est pas que j'aimais beaucoup son ton. Il avait l'air assez furieux quand je lui dis que M. Sacquet avait définitivement quitté son vieux domicile. Il m'a sifflé après, oui. Ça m'a donné le frisson. » Quel genre de type c'était? N que j'ai demandé à l'Ancien.

«Je ne sais pas, qu'il dit, mais cela n'était pas un Hobbit. Il était grand et noiraud, et il s'est penché sur moi. Je pense que c'était une des Grandes Gens de l'étranger. Il avait un drôle d'accent. »

Je n'ai pas pu rester pour en savoir plus long, monsieur, parce que vous m'attendiez, et je n'y ai pas prêté grande attention moi-même. L'Ancien se fait vieux, et il devait faire presque nuit quand ce type a monté la colline et l'a trouvé en train de prendre l'air au bout de notre chemin. J'espère qu'il n'a pas fait de mal, monsieur, ni moi non plus.

- L'Ancien n'est à blâmer en aucune façon, dit Frodon. En fait, je l'ai entendu parler à un étranger qui semblait s'enquérir de moi, et j'ai failli aller lui demander qui c'était. Je regrette de ne l'avoir pas fait ou que tu ne m'en aies pas parlé plus tôt. J'aurais peut-être fait plus attention sur la route.

- Mais il peut n'y avoir aucun rapport entre ce cavalier et l'étranger de l'Ancien, dit Pippin. On a quitté Hobbitebourg assez secrètement, et je ne vois pas comment il aurait pu nous suivre.

- Et le flair, monsieur? Dit Sam. Et l'Ancien a dit que c'était un noiraud.

- J'aurais bien dû attendre Gandalf, murmura Frodon. Mais peut-être cela n'aurait-il fait qu'empirer les choses.

- Alors tu sais ou tu devines quelque chose sur ce cavalier? Dit Pippin, qui avait saisi la teneur du murmure.

- Je ne sais pas, et je préfère ne pas faire d'hypothèse, dit Frodon.

- Bon, cousin Frodon! Tu peux garder ton secret, si tu veux faire le mystérieux. En attendant, que doit-on faire? J'aimerais bien casser la croûte et boire un coup, mais je crois qu'on ferait mieux de décamper d'ici. Ton commentaire sur les cavaliers humant avec des nez invisibles m'inquiète.

- Oui, je crois que nous allons partir maintenant, dit Frodon, mais pas par la route pour le cas où ce cavalier reviendrait ou qu'un autre le suive. Il faudrait faire un bon bout de chemin aujourd'hui. Le Pays de Bouc est encore à bien des milles d'ici.

Comme ils repartaient, l'ombre des arbres s'étirait longue et mince sur l'herbe. Ils se tenaient à présent à un jet de pierre sur la gauche de la route, autant que possible hors de vue. Mais cela les retardait, car l'herbe était épaisse et en touffes, le sol inégal, et les arbres commençaient à s'assembler en fourrés.

Le soleil s'était couché rouge derrière les collines dans leur dos, et le soir tombait à leur retour sur la route, à la fin de la longue surface de niveau sur laquelle elle se déroulait tout droit depuis plusieurs milles. A cet endroit, elle décrivait une courbe sur la gauche pour descendre dans les basses terres du Yale et se diriger vers Stock, mais un chemin se détachait sur la droite et serpentait à travers une forêt de vieux chênes en direction de Castelbois.

-Voilà ce qu'il nous faut, dit Frodon.

Non loin de l'embranchement, ils tombèrent sur l'énorme carcasse d'un arbre: il était encore vivant et il y avait des feuilles sur les petites branches qu'il avait poussées autour des moignons de ses membres depuis longtemps tombés, mais il était creux et on pouvait y entrer par une grande fissure sur le côté opposé à la route. Les Hobbits se glissèrent à l'intérieur et s'assirent là sur un sol de vieilles feuilles et de bois pourri. Ils se reposèrent et prirent un repas léger, parlant doucement et écoutant de temps à autre.

Le crépuscule les environnait quand ils regagnèrent le chemin. Le vent d'ouest soupirait dans les branches. Les feuilles susurraient. Bientôt, la route commença de sombrer doucement mais sans rémission dans l'obscurité. Une étoile sortit au-dessus des arbres à l'est qui s'enténébraient devant eux. Ils marchaient côte à côte et

au pas pour maintenir leur allant. Au bout de quelque temps, comme les étoiles se faisaient plus fournies et plus brillantes, le sentiment d'inquiétude les quitta et ils cessèrent de guetter le son de sabots. Ils se mirent à fredonner doucement à la façon des Hobbits quand ils marchent, surtout à l'approche de leur maison la nuit. Chez la plupart, c'est une chanson à souper ou une berceuse, mais ceux-ci fredonnèrent une marche (qui n'était pas sans allusions au souper et au lit, bien sûr) Les paroles étaient de Bilbon Sacquet sur un air aussi ancien que les collines, et il les avait enseignées à Frodon tandis qu'ils parcouraient les chemins de la Vallée de l'Eau en parlant de l'Aventure.

Dans l'âtre, le feu est rouge,
 Sous le toit, il y a un lit,
 Mais nos pieds ne sont pas encore las,
 Nous pouvons encore rencontrer derrière le tournant
 Un arbre soudain ou une pierre levée
 Que nul autre n'a vu que nous seuls,
 Arbre, fleur, feuille, herbe,
 Qu'ils passent! Qu'ils passent!
 Colline et eau sous le ciel
 Passons-les! Passons-les!

Encore derrière le tournant peut attendre
 Une nouvelle route ou une porte secrète,
 Et, bien que nous les passions aujourd'hui,
 Demain nous pouvons revenir par ici
 Et prendre les sentiers cachés qui courent
 Vers la lune ou vers le soleil.
 Pomme, épine, noix et prunelle,
 Laissons-les! Laissons-les!
 Sable et pierre, étang et combe,
 Adieu! Adieu!

La maison est derrière, le monde devant,
 Et il y a bien des chemins à parcourir
 A travers les ombres jusqu'à l'orée de la nuit,
 Jusqu'à ce que les étoiles soient toutes allumées.
 Alors, monde derrière et maison devant,
 Nous reviendrons vers la maison et le lit.
 Brume et crépuscule, nuage et ombre, S'évanouiront! S'évanouiront!
 Feu et lampe, et viande et pain,
 Et puis au lit! Et puis au lit!

La chanson s'acheva:

-Et maintenant au lit! Et maintenant au lit! Chanta Pippin d'une voix haute.

-Chut ! Dit Frodon. Je crois que j'entends de nouveau des sabots.

Ils s'arrêtèrent soudain et se tinrent aussi silencieux que des ombres d'arbres, l'oreille tendue. Un bruit de sabots se faisait entendre dans le sentier, à quelque distance derrière eux, mais il approchait lentement, clairement porté par le vent. Vite et sans bruit, ils se glissèrent hors du chemin et coururent se mettre à couvert dans l'ombre des chênes

-N'allons pas trop loin! Dit Frodon. Je ne veux pas être vu, mais je veux voir si c'est un autre cavalier noir.

-Bon! Dit Pippin. Mais n'oublie pas le humage!

Le bruit de sabots approcha. Ils n'eurent pas le temps de chercher une meilleure cachette que C générale sous les arbres, Sam et Pippin se tapirent derrière un gros fût, tandis que Frodon revenait en rampant de quelques mètres vers le chemin. Celui ci apparaissait gris et pâle comme une ligne de lumière qui se perdait dans la forêt. Au dessus, les étoiles étaient serrées dans le ciel obscur, mais il n'y avait pas de lune.

Le son des sabots s'arrêta. Comme Frodon observait, il vit quelque chose de sombre traverser l'espace plus clair entre deux arbres, puis faire halte. Cela ressemblait à l'ombre noire d'un cheval mené par une ombre noire plus petite. L'ombre noire se tenait tout près de l'endroit où ils avaient quitté le chemin, et elle se balançait de côté et d'autre. Frodon crut entendre un reniflement. L'ombre se pencha jusqu'à terre, puis se mit à ramper vers lui.

Une fois de plus, le désir de glisser l'Anneau à son doigt s'empara de Frodon, mais cette fois, il était plus fort qu'auparavant. Si fort qu'avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, sa main tâtonnait dans sa poche. Mais à ce moment se fit entendre le son de chants et de rires mêlés. De claires voix s'élevaient et retombaient dans la nuit étoilée. L'ombre noire se redressa et se retira. Elle grimpa sur le cheval indistinct et sembla disparaître dans les ténèbres de l'autre côté du chemin. Frodon respira de nouveau.

- Des Elfes! S'exclama Sam en un rauque murmure. Des Elfes, monsieur!

- Si on ne l'avait ramené en arrière, il se serait précipité hors des arbres pour rejoindre les voix.

- Oui, ce sont des Elfes, dit Frodon. Il s'en rencontre parfois dans le Bout des Bois. Ils ne vivent pas dans la Comté, mais ils y divaguent au printemps et à l'automne de leurs propres terres d'au-delà des Collines des Tours. J'en suis bien heureux ! Vous ne l'avez pas vu, mais ce cavalier noir s'est arrêté juste ici, et il rampait précisément vers nous quand le chant s'est élevé. Aussitôt qu'il a entendu les voix, il s'est esquivé.

- Et les Elfes? Dit Sam, trop excité pour se préoccuper du cavalier. On ne peut pas aller les voir?

- Ecoutez ! Ils viennent de ce côté, dit Frodon, il suffit de les attendre.

Le chant s'approcha. Une voix claire s'éleva alors au-dessus des autres. Elle chantait dans la belle langue elfique dont Frodon avait quelque connaissance, mais les

autres aucune. Le son qui se mariait à la mélodie semblait toutefois prendre dans leur esprit la forme de mots qu'ils ne comprenaient qu'en partie. Voici la chanson, telle que Frodon l'entendit

Blanche neige! Blanche neige! O claire dame!
O Reine d'au-delà des Mers Occidentales!
O Lumière pour nous qui errons ici
Parmi le monde des arbres entrelacés!

Gilthoniel! O Elbereth!
Vifs sont tes yeux et claire ton haleine!
Branche-Neige! Branche-Neige! Nous chantons pour toi
Dans une terre lointaine d'au-delà de la Mer.

O Étoiles qui dans l'Année sans soleil
Par sa lumineuse main fûtes semées,
Dans les champs venteux maintenant brillante et claire
Nous voyons votre floraison d'urgent essaimée!
O Elbereth! Gilthoniel!
Nous nous souvenons encore, nous qui demeurons
Dans cette terre lointaine sous les arbres,
De ta lumière stellaire sur les Mers Occidentales.

Le chant s'acheva.

- Ce sont des Hauts Elfes! Ils ont prononcé le nom d'Elbereth ! Dit Frodon, stupéfait. On voit peu de ces plus Belles Gens dans la Comté. Il n'en reste plus beaucoup dans la terre du milieu, à l'est de la Grande Mer. C'est là, certes, une étrange chance!

- Les Hobbits s'assirent dans l'ombre sur le bas côté de la route. Les Elfes ne tardèrent pas à descendre le chemin vers la vallée. Ils passèrent lentement, et les Hobbits virent la clarté des étoiles luire sur leurs cheveux et dans leurs yeux. Ils ne portaient pas de lumières, mais, tandis qu'ils marchaient, une lueur semblable à celle de la lune au bord des collines avant son lever tombait autour de leurs pieds. Ils étaient à présent silencieux et, en passant, le dernier Elfe se retourna, regarda vers les Hobbits et rit.

- Salut, Frodon! Cria t'il. Tu es dehors bien tard. Ou peut-être es tu égaré?

- Puis il appela les autres, et toute la compagnie s'arrêta et s'assembla autour d'eux.

- La chose est assurément merveilleuse! Dirent-ils. Trois Hobbits dans un bois la nuit! Nous n'avons rien vu de pareil depuis le départ de Bilbon. Qu'est ce que cela signifie?

- Ce que cela signifie, Belles Gens, dit Frodon, c'est simplement que nous allons

dans la même direction que vous, semble t'il. J'aime marcher sous les étoiles. Mais je jouirais avec reconnaissance de votre compagnie.

- Mais nous n'avons aucun besoin d'autre compagnie, et les Hobbits sont si obtus! Répliquèrent-ils en riant. Et comment savez-vous que nous allons du même côté que vous, puisque vous ignorez où nous allons?

- Et comment connaissez-vous mon nom? Demanda Frodon en retour.

- Nous savons bien des choses, dirent-ils. Nous t'avons vu souvent autrefois avec Bilbon, encore que tu ne nous aies peut-être pas aperçus.

- Qui êtes-vous, et quel est votre seigneur? demanda Frodon.

- Je suis Gildor, répondit leur chef, l'Elfe qui l'avait hélé en premier. Gildor Inglorion de la Maison de Finrod. Nous sommes exilés, la plupart de nos parents sont depuis longtemps partis, et nous ne faisons maintenant que nous attarder un peu ici avant de repasser la Grande Mer. Mais quelques-uns des nôtres demeurent en paix à Fondcombe. Allons, Frodon, dites-nous donc ce que vous faites. Car nous voyons qu'il y a sur vous une ombre de peur.

- O Sages Gens! dit Pippin, l'interrompant avec ferveur. Parlez-nous des Cavaliers Noirs!

- Les Cavaliers Noirs? Dirent-ils à voix basse. Pourquoi cette question sur les Cavaliers Noirs?

- Parce que deux Cavaliers Noirs nous ont rattrapés aujourd'hui, ou l'un d'eux l'a fait à deux reprises, dit Pippin, il s'est éclipsé à votre approche, il y a un moment seulement.

- Les Elfes ne répondirent pas immédiatement, mais ils échangèrent doucement quelques paroles dans leur propre langue. Gildor se tourna finalement vers les Hobbits:

- Nous ne parlerons pas de cela ici, dit-il. Nous pensons que vous feriez mieux de venir avec nous. Ce n'est pas dans nos habitudes, mais pour cette fois-ci nous vous emmènerons sur notre route, et vous logerez avec nous ce soir, si vous le voulez.

- Oh, Belles Gens! Ceci est une bonne fortune qui dépasse mon espérance, dit Pippin.

- Sam était sans voix.

- Je vous remercie vivement, Gildor Inglorion, dit Frodon, s'inclinant. Elen sila lûmenni, omentielvo, une étoile brille sur l'heure de notre rencontre, ajouta t'il en haut elfique.

- Attention, amis! S'écria Gildor en riant. Ne racontez pas de secrets. Voici un érudit en langue ancienne. Bilbon était bon maître. Salut, Ami des Elfes! dit-il, s'inclinant devant Frodon. Venez maintenant avec vos amis, et joignez-vous à notre compagnie! Vous feriez mieux de marcher au milieu, de façon à ne pas vous écarter. Vous serez peut-être fatigués avant que nous ne fassions halte.

- Pourquoi? Où allez-vous? Demanda Frodon.

- Pour ce soir, nous allons aux forêts des collines qui dominent Castelbois. Cela fait quelques milles, mais vous pourrez vous reposer à la fin, et cela raccourcira votre voyage de demain.

Ils reprirent alors leur marche en silence, passant comme des ombres ou de faibles lueurs: car les Elfes (plus encore que les Hobbits) pouvaient, quand ils le voulaient, marcher sans le moindre bruit ni son de pas. Pippin eut bientôt sommeil, et il trébucha à deux ou trois reprises, mais chaque fois un Elfe de haute taille qui était à côté de lui tendait le bras pour l'empêcher de tomber. Sam marchait à côté de Frodon comme dans un rêve, avec une expression mi-partie de crainte et mi-partie de joie étonnée.

Les bois se firent plus denses de part et d'autre, les arbres étaient à présent plus jeunes et plus épais, et comme le chemin descendait, courant dans un pli des collines, il y avait de nombreux et profonds fourrés sur les pentes montantes de chaque côté. Enfin, les Elfes quittèrent le sentier. Une piste verte s'allongeait presque invisible à travers les halliers sur la droite, et ils en suivirent les méandres dans sa montée le long des pentes boisées jusqu'au sommet d'un épaulement qui s'avancait dans les terres plus basses de la vallée de la rivière. Soudain, ils sortirent de l'ombre des arbres et devant eux se déploya un vaste espace d'herbe, gris sous le ciel nocturne. Les bois l'enserraient de trois côtés, mais vers l'est, le terrain dévalait à pic, et le sommet des arbres sombres qui poussaient au bas de la pente était sous leurs pieds. Au-delà, les terres basses s'étendaient ternes et plates sous les étoiles. Plus près, quelques lumières clignotaient dans le village de Castelbois. Les Elfes s'assirent sur l'herbe et parlèrent entre eux à mi-voix, ils semblaient ne plus prêter aucune attention aux Hobbits. Frodon et ses compagnons s'envelopèrent dans leurs manteaux et leurs couvertures, et l'assoupissement les gagna. La nuit s'avança, et les lumières dans la vallée s'éteignirent. Pippin s'endormit, avec une petite butte pour oreiller.

Au loin, haut à l'Orient, se balançait Remmirath, le réseau d'étoiles, et lentement au-dessus des brumes s'éleva la rouge Borgil, brillante comme un joyau de feu. Puis, par quelque mouvement des airs, toute la brume fut tirée comme un voile, et se leva, grimpant par-dessus le pourtour du monde, le Tireur d'Épée du Ciel, Menelvagor à la brillante ceinture. Les Elfes éclatèrent en chants. Soudain, sous les arbres, un feu monta, répandant une lumière rouge.

- Venez! Crièrent les Elfes aux Hobbits. Venez! Le moment est venu de la parole et de la gaieté!

- Pippin se redressa sur son séant et se frotta les yeux. Il frissonna.

- Il y a du feu dans la grand-salle et de la nourriture pour les hôtes qui ont faim, dit un Elfe debout devant lui.

- A l'extrémité sud de la prairie se trouvait une ouverture. Là, le tapis de verdure se poursuivait dans le bois et formait un large espace semblable à une salle couverte d'un plafond de branches d'arbres. Les grands troncs bordaient chaque côté comme des colonnes. Au centre flambait un grand feu de bois, et aux arbres-colonnes, des torches à la lumière d'or et d'argent brûlaient avec continuité. Les Elfes s'assirent autour du feu sur l'herbe ou sur les ronds sciés de vieux troncs. Quelques-uns allaient et venaient tenant des coupes et versant à boire, d'autres apportaient de la nourriture entassée sur des assiettes et des plats.

- Ce n'est que pauvre chère, dirent-ils aux Hobbits, car nous logeons dans la forêt, loin de nos demeures. Si jamais vous êtes nos hôtes à la maison, nous vous traiterons mieux.

- Cela me paraît assez bon pour une fête d'anniversaire, dit Frodon.

Pippin se rappela peu de chose, par la suite, de la nourriture ou de la boisson, car il avait l'esprit accaparé par la lumière sur les visages des Elfes et le son de voix si variées et si belles qu'il avait l'impression de vivre un rêve éveillé. Mais il se souvint d'un pain qui surpassait en saveur une belle miche blanche pour un affamé, et de fruits aussi doux que des baies sauvages et plus parfumés que les fruits cultivés des jardins, il vida une coupe remplie d'une boisson odorante, fraîche comme une source claire, dorée comme un après-midi d'été.

Sam ne put jamais décrire par des mots ni se représenter nettement à lui-même ce qu'il sentit ou pensa cette nuit là, bien que cela demeurât dans sa mémoire comme un des événements majeurs de son existence. Le plus près qu'il parvint fut de dire

Eh bien, monsieur, si j'étais capable de faire pousser des pommes semblables, je m'appellerais un jardinier. Mais c'est le chant qui m'est allé au cœur, si vous voyez ce que je veux dire»

Frodon se tenait là, mangeant, buvant et conversant avec un grand plaisir, mais son esprit se fixait principalement sur les paroles prononcées. Il connaissait un peu le parler elfique, et il écoutait avidement. De temps à autre, il parlait à ceux qui le servaient et les remerciait dans leur propre langue. Ils lui souriaient et disaient en riant:

- Voici un joyau parmi les Hobbits!

Après un moment, Pippin s'endormit, et on le souleva pour l'emporter jusqu'à un berceau de verdure parmi les arbres, là, il fut déposé sur un doux lit, où il finit par dodeliner de la tête et fermer les yeux. Frodon demeura longtemps éveillé, à converser avec Gildor.

Ils parlèrent de maintes choses, anciennes et nouvelles, et Frodon interrogea longuement Gildor sur les événements du vaste monde extérieur à la Comté. Les nouvelles étaient pour la plupart tristes et inquiétantes: les ténèbres grandissantes, des guerres chez les Hommes et la fuite des Elfes. Enfin, Frodon posa la question qui lui tenait le plus à cœur

- Dites-moi, Gildor, avez-vous vu Bilbon depuis qu'il nous a quittés?

Gildor sourit

- Oui, répondit-il. Deux fois. Il nous a dit adieu ici même. Mais je l'ai revu une autre fois, loin d'ici.

Il ne voulut pas en dire davantage sur Bilbon, et Frodon se tint coi.

- Vous ne me demandez ni ne me dites grand chose en ce qui vous concerne vous-même, Frodon, dit Gildor. Mais j'en sais déjà un peu, et je puis en lire davantage sur votre figure et dans la pensée qui dicte vos questions. Vous quittez la Comté et pourtant vous doutez de trouver ce que vous cherchez, d'accomplir ce que vous vous proposez ou de jamais revenir. N'est-il pas vrai?

- Si, dit Frodon, mais je croyais que mon départ était un secret connu seulement de Gandalf et de mon fidèle Sam.

Il abaissa le regard sur Sam, qui ronflait doucement.

- Le secret n'atteindra pas l'Ennemi de notre fait, dit Gildor.

- L'Ennemi? Dit Frodon. Vous savez donc pourquoi je quitte la Comté?

- Je ne sais pas pour quelle raison l'Ennemi vous poursuit, répondit Gildor, mais je vois que c'est le cas aussi étrange pourtant que cela me paraisse. Et je vous avertis que le danger est à présent tant devant que derrière vous, et des deux côtés.

- Vous voulez parler des Cavaliers? Je craignais qu'ils ne fussent au service de l'Ennemi. Que sont les Cavaliers Noirs?

- Gandalf ne vous a rien dit?

- Rien au sujet de pareilles créatures.

- Eh bien, je pense qu'il ne m'appartient pas de vous en dire davantage de crainte que la terreur ne suspende votre voyage. Car il me semble que vous n'êtes parti que juste à temps, si même il est encore temps. Il faut maintenant vous hâter, ne pas demeurer ni retourner en arrière: la Comté n'est plus d'aucune protection pour vous.

- Je ne puis imaginer d'information plus terrifiante que vos allusions et vos avertissements! S'exclama Frodon. Je savais que j'avais devant moi des dangers, naturellement, mais je ne m'attendais pas à en rencontrer dans notre propre Comté. Un Hobbit ne peut-il donc se promener en paix de l'Eau à la Rivière?

- Mais ce n'est pas votre propre Comté, dit Gildor. D'autres ont résidé ici avant que les Hobbits n'existent, et d'autres y résideront de nouveau quand les Hobbits ne seront plus. Le vaste monde vous entoure de tous côtés: vous pouvez vous enclorre, mais vous ne pouvez éternellement le tenir en dehors de vos clôtures.

- Je sais mais elle nous a toujours paru si sûre et si familière! Que puis-je faire, maintenant? Mon destin était de quitter la Comté secrètement et de me rendre à Fondcombe, mais à présent mes pas sont suivis, avant même d'arriver dans le Pays de Bouc.

- Je crois que vous devriez vous en tenir à ce plan, dit Gildor. Je ne pense pas que la route se révèle trop dure pour votre courage. Mais si vous voulez des conseils plus précis, vous devriez les demander à Gandalf. Je ne connais pas les raisons de votre fuite, et j'ignore par conséquent par quel moyen vos poursuivants vous attaqueront. Cela, Gandalf doit le savoir. Sans doute le verrez-vous avant de quitter la Comté?

- Je l'espère. Mais c'est là un autre sujet d'inquiétude. J'ai attendu Gandalf bien des jours. Il aurait dû venir à Hobbitebourg au plus tard la nuit avant dernière, mais il n'a jamais paru. Je me demande maintenant ce qui a pu arriver.

- Devrais-je l'attendre?

Gildor resta un moment silencieux.

- Cette nouvelle ne me plaît pas, dit-il enfin. Que Gandalf soit en retard ne présente rien de bon ! Mais il est dit: «Ne vous mêlez pas des affaires des magiciens, car ils sont subtils et prompts à la colère» C'est à vous de choisir: partir ou

attendre.

- Et il est également dit: «N'allez pas demander conseil aux Elfes, car leur réponse sera en même temps non et oui», répliqua Frodon.

- Vraiment? Dit Gildor, riant. Les Elfes donnent rarement un avis inconsidéré, car un avis est un don dangereux, même de sage à sage, et tous les partis peuvent mal tourner. Mais que voudriez-vous? Vous ne m'avez pas tout dit à votre sujet, comment pourrais-je donc choisir mieux que vous? Mais si vous tenez absolument à un avis, je vais vous le donner par amitié. Je pense que vous devriez partir immédiatement et sans délai, et si Gandalf n'arrive pas avant votre départ, je vous conseille aussi ceci: ne partez pas seul. Emmenez avec vous des amis qui soient sûrs et disposés à vous accompagner. Et vous devriez m'être reconnaissant, car je ne vous donne pas ce conseil de bon cœur. Les Elfes ont leurs propres labeurs et leurs propres peines, et ils ne s'occupent guère des façons des Hobbits ou de toutes autres créatures sur terre. Nos chemins croisent rarement les leurs, que ce soit par hasard ou à dessein. Dans la présente rencontre, il peut y avoir un peu plus qu'un hasard, mais le dessein n'est pas clair pour moi, et je crains d'en dire trop.

- Je vous suis profondément reconnaissant, dit Frodon, mais je voudrais bien que vous me disiez franchement ce que sont les Cavaliers Noirs. Si je suis votre conseil, il se peut que je ne voie pas Gandalf avant longtemps, et je devrais savoir quel est le danger qui me poursuit.

- Ne vous suffit-il pas de savoir qu'ils sont au service de l'Ennemi? Répondit Gildor. Fuyez-les! Ne leur parlez jamais! Ils sont mortels. Ne m'en demandez pas davantage! Mais mon cœur me dit qu'avant que tout ceci ne soit terminé, vous, Frodon, fils de Drogon, vous en saurez plus sur ces choses redoutables que Gildor Inglorion. Qu'Elbereth vous protège!

- Mais où trouverai-je le courage? Demanda Frodon. C'est ce dont j'ai le plus besoin.

- Le courage se trouve parfois dans des endroits inattendus, dit Gildor. Ayez bon espoir! Dormez maintenant! Au matin, nous serons partis, mais nous enverrons nos messages par les terres. Les Compagnies Errantes seront au courant de votre voyage, et ceux qui ont du pouvoir pour le bien seront aux aguets. Je vous nomme Ami des Elfes, et que les étoiles brillent sur la fin de votre route! Rarement avons-nous pris autant de plaisir à la rencontre d'étrangers, et il est bon d'entendre les mots de l'ancien langage de la bouche d'autres voyageurs dans le monde.

Frodon se sentit gagner par le sommeil au moment même où Gildor achevait de parler: «Je vais dormir, maintenant», dit-il, l'Elfe le conduisit à un berceau de verdure auprès de Pippin, où il se jeta sur le lit et tomba aussitôt dans un sommeil sans rêve.

CHAPITRE QUATRE

UN RACCOURCI VERS LES CHAMPIGNONS

AU MATIN, FRODON SE RÉVEILLA TOUT DISPOS. II ÉTAIT COUCHÉ DANS un berceau formé par un arbre vivant aux branches entrelacées qui pendaient jusqu'à terre, son lit était de fougère et d'herbe, profond, doux et étrangement odorant. Le soleil brillait à travers les feuilles frémissantes. Il se leva d'un bond et sortit.

Sam était assis sur l'herbe à l'orée du bois. Pippin, debout, étudiait le ciel et le temps. Il n'y avait aucune trace des Elfes.

- Ils nous ont laissé des fruits, de la boisson et du pain, dit Pippin. Viens déjeuner. Le pain est presque aussi bon qu'hier soir. Je ne voulais pas t'en laisser, mais Sam a insisté.

Frodon s'assit à côté de Sam et commença à manger.

- Quel est le programme pour aujourd'hui? Demanda Pippin.

- Marcher jusqu'à Châteaubouc aussi vite que possible, répondit Frodon et il reporta son attention sur la nourriture.

- Crois-tu que nous verrons quelque chose de ces Cavaliers? demanda gaiement Pippin. (Au soleil du matin, la perspective d'en voir toute une troupe ne lui paraissait pas très alarmante.)

- Oui, sans doute, répondit Frodon, qui n'aimait guère ce souvenir. Mais j'espère arriver de l'autre côté de la rivière sans qu'ils nous voient.

- As-tu tiré quelque chose de Gildor à leur sujet?

- Pas grand chose seulement des allusions et des énigmes, dit Frodon évasivement.

- L'as-tu interrogé sur le humage?

- Nous n'en avons pas parlé, dit Frodon, la bouche pleine.

- Vous auriez dû. Je suis sûr que c'est très important.

- Dans ce cas, je suis sûr que Gildor aurait refusé de l'expliquer, dit Frodon avec brusquerie. Et maintenant laisse-moi un peu la paix! Je n'ai pas envie de répondre

à une kyrielle de questions pendant que je mange. Je veux penser!

- Seigneur! dit Pippin. Au petit déjeuner?

Il s'écarta vers l'extrémité de la prairie.

Dans l'esprit de Frodon, la claire matinée traîtreusement claire, pensait-il n'avait pas changé la crainte de poursuite, et il réfléchissait aux paroles de Gildor. La voix joyeuse de Pippin parvint jusqu'à lui. Il courait en chantant sur le gazon.

«Non, je ne pourrais pas, se dit Frodon. Une chose est d'emmener mes jeunes amis se promener avec moi dans la Comté jusqu'à ce que nous ayons faim, que nous soyons fatigués et que la nourriture et le lit soient doux. Les emmener en exil où la faim et la fatigue pourraient être sans remède, en est une tout autre même s'ils sont volontaires pour venir. L'héritage est à moi seul. Je ne crois pas que je devrais même emmener Sam»

Il regarda Sam Gamegie et s'aperçut que celui-ci l'observait. Alors, Sam! dit-il. Qu'en penses-tu? Je vais quitter la Comté aussi vite que possible en fait, je suis décidé maintenant à ne pas même attendre un jour au Creux-de-Crique si je peux l'éviter.

- Bien, monsieur!

- Tu veux toujours venir avec moi?

- Oui.

- Cela va être très dangereux, Sam. Ce l'est déjà. Il est très probable qu'aucun de nous n'en reviendra.

- Si vous ne revenez pas, monsieur, moi non plus, ça c'est certain, dit Sam.

- «Ne le quitte pas! qu'ils m'ont dit. Le quitter! que j'ai dit. Je n'en ai pas la moindre intention. Je vais avec lui-même s'il grimpe à la lune, et si jamais un de ces Cavaliers Noirs cherche à l'arrêter, ils auront à compter avec Sam Gamegie, que j'ai dit. Ils ont ri.

- Qui cela ils, et de quoi parles-tu?

- Les Elfes, monsieur. On a bavardé hier soir, et ils paraissaient savoir que vous partiez, alors je n'ai pas vu la nécessité de le nier. Des gens merveilleux, les Elfes, monsieur! Merveilleux!

- C'est bien vrai, dit Frodon. Tu les aimes toujours, maintenant que tu les as vus de plus près?

- Ils semblent être un peu au-dessus de mes sympathies ou de mes antipathies, pour ainsi dire, répondit lentement Sam. Ce que je pense d'eux a l'air d'importer peu. Ils sont tout à fait différents de ce à quoi je m'attendais si vieux et si jeunes, et si gais et si tristes, pourrait-on dire.

Frodon regarda Sam avec étonnement, s'attendant presque à voir quelque signe extérieur du curieux changement qui semblait s'être emparé de lui. Cela ne sonnait pas comme la voix de l'ancien Sam Gamegie, assis là, mais cela ressemblait à l'ancien Sam Gamegie, hormis une expression inhabituellement pensive.

- Vois-tu la nécessité de quitter la Comté maintenant maintenant que ton désir de les voir s'est déjà réalisé? demanda-t'il.

- Oui, monsieur. Je ne sais comment l'exprimer, mais après cette nuit, je me

sens différent. Il me semble voir devant moi, en quelque sorte. Je sais que nous allons suivre une très longue route, jusque dans l'obscurité, mais je ne peux pas retourner. Ce n'est plus pour voir des Elfes, ni des dragons, ni des montagnes que je veux... je ne sais pas exactement ce que je veux, mais j'ai quelque chose à faire avant d'en avoir fini, et c'est devant, pas dans la Comté. Il faut que j'aille jusqu'au bout, monsieur, si vous me comprenez.

- Pas tout à fait. Mais je comprends que Gandalf m'a choisi un bon compagnon. Je suis content. Nous irons ensemble.

Frodon acheva son déjeuner en silence. Puis se levant, il contempla les terres qui s'étendaient devant lui, et il appela Pippin.

- Tout est prêt? dit-il à celui ci, qui accourait. Il faut partir tout de suite. Nous avons dormi tard, et il y a beaucoup de milles à parcourir.

- Tu as dormi tard, tu veux dire, répliqua Pippin. Il y avait longtemps que j'étais debout, et on attend seulement que tu aies fini de manger et de penser.

- J'ai fini l'un et l'autre, à présent. Et je vais gagner le Bac de Châteaubouc aussi vite que possible. Je ne vais pas faire le détour par la route que nous avons quittée hier soir, je vais couper tout droit d'ici à travers la campagne.

- Tu vas voler, alors, dit Pippin. Tu ne pourras pas couper tout droit à pied par où que ce soit dans cette campagne là.

- En tout cas, on peut prendre un chemin plus court que la route, répondit Frodon. Le Bac est à l'est de Castelbois, mais la route en dur tourne sur la gauche tu peux voir une courbe là-bas vers le nord. Elle contourne l'extrémité nord du Maresque de façon à rejoindre la chaussée venant du pont au-dessus de Stock. Mais cela est à des milles de notre route. Nous pourrions économiser un quart de la distance en allant en ligne droite au bac de l'endroit où nous nous trouvons.

- Les raccourcis font de longs délais, argumenta Pippin. Le pays est accidenté par ici, et il y a des fondrières et toutes sortes de difficultés dans le Maresque je connais le terrain dans cette région. Et si tu t'inquiètes des Cavaliers Noirs, je ne vois pas en quoi il serait pire de les rencontrer sur une route plutôt que dans un bois ou un champ.

- Il est moins facile de trouver des gens dans les bois et les champs, répliqua Frodon. Et si on est censé être sur la route, il y a des chances qu'on vous cherche sur la route et non en dehors.

- Bon! Dit Pippin. Je te suivrai dans toutes les fondrières et tous les fossés. Mais c'est dur! J'avais compté passer par le Perchoir Doré à Stock avant le coucher du soleil. La meilleure bière du quartier de l'est, ou en tout cas l'était-ce: Il y a longtemps que je n'y ai goûté.

- Voilà qui règle la question! Dit Frodon. Les raccourcis font peut-être de longs délais, mais les auberges en font de plus longs encore. Il faut à tout prix te tenir à distance du Perchoir Doré. Nous voulons arriver à Châteaubouc avant la nuit. Qu'en dis-tu, Sam?

- J'irai avec vous, monsieur Frodon, dit Sam (en dépit d'un doute personnel et d'un profond regret quant à la meilleure bière du quartier de l'est)

- Eh bien, si on doit peiner par les fondrières et les ronces, allons y maintenant! Dit Pippin.

Il faisait déjà presque aussi chaud que la veille, mais des nuages commençaient à se lever à l'ouest. Il semblait que le temps dût tourner à la pluie. Les Hobbits descendirent en s'aidant des pieds et des mains un glacis vert escarpé et plongèrent dans l'épaisseur des arbres en contrebas. Leur itinéraire avait été choisi de façon à laisser Castelbois sur leur gauche et à couper en biais à travers les bois ramassés le long de la pente orientale de la colline, pour atteindre au-delà le terrain plat. Ils pourraient alors piquer sur le Bac en terrain libre sauf pour quelques fossés et barrières. Frodon avait calculé qu'ils avaient dix huit milles à parcourir en ligne droite.

Il ne tarda pas à constater que le hallier était plus touffu et plus emmêlé qu'il ne lui avait paru. Il n'y avait pas de sentiers tracés dans les broussailles, et ils n'allaient pas bien vite. Quand ils furent arrivés tant bien que mal au bas du glacis, ils tombèrent sur un ruisseau qui descendait des collines dans un lit profondément creusé entre des berges escarpées et glissantes, couvertes de ronces. Il coupait très inopportunistement le tracé qu'ils avaient choisi. Ils ne pouvaient sauter par-dessus ni, certes, le franchir aucunement sans en sortir trempés, écorchés, et couverts de boue. Ils firent halte, se demandant que faire.

- Première anicroche! Dit Pippin avec un sourire sardonique.

Sam Gamegie regarda en arrière. Par une ouverture entre les arbres, il aperçut le sommet de la pente verte qu'ils avaient dévalée.

- Regardez! Dit-il, saisissant le bras de Frodon.

Ils regardèrent tous, et, sur le bord, haut au-dessus d'eux, ils virent, se dressant sur le ciel, un cheval. A côté, se penchait une silhouette noire.

Ils abandonnèrent aussitôt toute idée de remonter. Frodon prit la tête et plongea vivement dans l'épaisseur des buissons bordant le ruisseau.

- Ouf! Dit-il à Pippin.

- Nous avons tous les deux raison! Le raccourci est déjà devenu aléatoire, mais nous ne nous sommes mis à couvert que juste à temps. Vous qui avez l'ouïe fine, Sam, entendez-vous venir quelque chose?

Ils se tinrent immobiles, retenant leur souffle pour écouter, mais il n'y avait aucun son de poursuite.

- Je ne pense pas qu'il essaierait de faire descendre cette pente à son cheval, dit Sam. Mais j'imagine qu'il sait que nous l'avons descendue. On ferait mieux d'aller de l'avant.

Aller de l'avant n'était pas chose aisée. Ils avaient des paquets à porter, et les buissons et les ronces s'opposaient à leur passage. Ils étaient coupés du vent par la crête derrière eux, et l'air était immobile et étouffant. Quand ils eurent fini par se frayer un chemin vers un terrain plus découvert, ils avaient chaud, ils étaient fatigués et très écorchés, et de plus ils n'étaient plus très certains de la direction dans laquelle ils allaient. Les rives du ruisseau s'abaissèrent comme ils atteignaient le terrain plat, et il s'élargit, moins profond, dans ses méandres vers le Maresque et

la rivière.

-Mais c'est le ruisseau de Stock! dit Pippin. Si nous voulons essayer de revenir à notre itinéraire, il faut traverser tout de suite et prendre à droite.

Ils passèrent le ruisseau en pataugeant et, de l'autre côté, ils traversèrent en hâte un large espace découvert, rempli de joncs et sans arbre. Au-delà, ils atteignirent une nouvelle ceinture d'arbres: de hauts chênes pour la plupart, avec ça et là un orme ou un frêne. Le sol était assez uni, et il y avait peu de broussailles, mais les arbres étaient trop serrés pour leur permettre de voir loin devant eux. Les feuilles étaient soulevées par de brusques coups de vent, et des gouttes commencèrent à tomber du ciel assombri. Puis le vent s'apaisa, et la pluie s'abattit à torrents. Ils clopinèrent aussi vite qu'ils le pouvaient sur des parcelles d'herbe et d'épais amoncellements de feuilles mortes, et tout autour d'eux la pluie crépitait et ruisselait. Ils ne parlaient pas, mais ne cessaient de jeter des regards en arrière et de part et d'autre.

Au bout d'une demi-heure, Pippin dit

- J'espère que nous ne marchons pas dans la longueur de ce bois! Ce n'est pas une ceinture très épaisse je dirais pas plus d'un mille à l'endroit le plus large et nous devrions avoir atteint l'autre côté.

- Il ne vaudrait rien de commencer à zigzaguer, dit Frodon. Cela n'arrangerait pas les choses. Continuons à aller dans le même sens! Je ne suis pas trop sûr de vouloir encore déboucher en terrain découvert.

Ils poursuivirent leur route encore une couple de milles. Puis le soleil brilla de nouveau du milieu de nuages déchiquetés, et la pluie diminua. Il était à présent midi passé, et ils sentirent qu'il était grand temps de déjeuner. Ils firent halte sous un orme: son feuillage, en passe de tourner rapidement au jaune, était encore épais, et le sol à son pied était assez sec et abrité. Quand ils en vinrent à la confection de leur repas, ils découvrirent que les Elfes avaient rempli leurs gourdes d'une boisson claire, couleur d'or pâle: elle avait une odeur de miel de fleurs très variées, et elle était merveilleusement rafraîchissante. Ils ne tardèrent pas à rire, se moquant de la pluie et des Cavaliers Noirs. Ils sentaient que les derniers milles seraient bientôt derrière eux.

Frodon s'appuya le dos contre un tronc d'arbre et ferma les yeux. Sam et Pippin, assis à côté, commencèrent à fredonner, puis à chanter doucement

Ho! Ho! Ho! A la gourde je recours Pour calmer mon cour et noyer ma peine. La pluie peut tomber, le vent peut souffler, Et bien des milles être encore à parcourir, Mais sous un grand arbre je m'étendrai, Laissant les nuages voguer dans le ciel.

Ho! Ho! Ho! Reprirent-ils plus fort. Ils s'interrompirent brusquement. Frodon se dressa d'un bond. Un long cri plaintif venait, porté par le vent, tel le cri de quelque créature malfaisante et solitaire. Il s'élevait et s'abaissait, et il s'acheva sur une note stridente. Tandis qu'assis ou debout ils étaient comme soudainement gelés, un autre cri répondit, plus faible et plus distant, mais non moins glaçant pour le cœur. Puis il y eut un silence, rompu seulement par le son du vent dans

les feuilles.

- Et que croyez-vous que c'était? demanda enfin Pippin, quelque peu tremblant malgré ses efforts pour prendre un ton léger. Si c'était un oiseau, je n'ai jamais entendu son pareil dans la Comté.

- Ce n'était ni un oiseau ni une bête, dit Frodon. C'était un appel, ou un signal il y avait des mots dans ce cri, bien que je n'aie pu les saisir. Mais aucun Hobbit n'a une telle voix.

Plus rien ne fut dit sur le sujet. Ils pensaient tous aux Cavaliers, mais personne n'en parla. Ils hésitaient maintenant à partir comme à rester, mais il leur fallait tôt ou tard traverser le pays découvert pour rejoindre le Bac, et mieux valait le faire le plus tôt et de jour. Quelques instants plus tard, ils avaient chargé leurs paquets sur l'épaule et repris leur route.

Avant peu, le bois arriva à une brusque fin. De vastes prairies s'étendirent devant eux. Ils constatèrent alors qu'ils avaient en effet tourné trop au sud. Au loin, dominant le terrain plat, ils apercevaient la colline basse de Châteaubouc de l'autre côté de la rivière, mais elle se trouvait à présent sur leur gauche. Se glissant avec précaution hors des arbres, ils se lancèrent en terrain découvert aussi vite qu'ils le pouvaient.

Au début, ils avaient peur, sortis de l'abri du bois. Loin derrière eux se dressait l'endroit élevé où ils avaient pris le petit déjeuner. Frodon s'attendait presque à voir sur la crête la silhouette distante d'un cavalier se détacher sur le ciel, mais il n'y en avait aucun signe. Le soleil, échappé des nuages démembrés comme il descendait vers les collines d'où ils venaient, brillait maintenant de nouveau de tous ses feux. La peur les quitta, bien qu'ils se sentissent encore assez mal à l'aise. Mais le pays, de moins en moins sauvage, se faisait ordonner. Ils ne tardèrent pas à arriver dans des prés et des champs cultivés, il y avait des haies, des barrières et des fossés d'irrigation. Tout paraissait tranquille et paisible c'était juste un coin ordinaire de la Comté. Leur courage croissait à chaque pas. La ligne de la rivière approcha, et les Cavaliers Noirs commencèrent à sembler des fantômes des bois, maintenant laissés loin derrière.

Ils longèrent un immense champ de navets et arrivèrent à une forte barrière. Au-delà, un chemin sillonné d'ornières courait entre des haies basses et bien plantées vers un bouquet d'arbres assez éloigné. Pippin s'arrêta.

- Je connais ces champs et cette barrière! Dit-il. C'est la Harico fière, la terre du vieux Père Maggotte. Voilà sa ferme, là bas dans les arbres.

- Les ennuis se succèdent! dit Frodon, l'air presque aussi alarmé que si Pippin eût déclaré que le chemin était la piste menant à l'ancre d'un dragon.

Les autres le regardèrent avec surprise.

- Qu'y a t'il à redire au vieux Maggotte? demanda Pippin. C'est un bon ami de tous les Brandebouc. Il fait la terreur des intrus, bien sûr, et il a des chiens féroces mais, après tout, on est près de la frontière ici, et les gens doivent être davantage sur leurs gardes.

- Je sais, dit Frodon. Mais tout de même, ajouta t'il avec un rire un peu honteux,

lui et ses chiens me terrifient. J'ai évité sa ferme des années durant. Il m'a pris plusieurs fois en train de chercher des champignons sur ses terres, quand j'étais gosse à Château-Brande. La dernière fois, après m'avoir rossé, il m'a désigné à ses chiens.

- «Regardez bien, mes agneaux, dit-il: la prochaine fois que ce petit polisson mettra les pieds sur mes terres, vous pourrez le dévorer. Pour le moment, mettez le dehors! Ils m'ont poursuivi tout le long du chemin jusqu'au Bac. Je ne suis jamais revenu de ma peur bien que, je dois le dire, ces bêtes, qui connaissaient bien leur affaire, ne m'eussent jamais touché. Pippin rit

- Eh bien, il est temps d'y remédier. Surtout si tu reviens vivre dans le Pays de Bouc. Le vieux Maggotte est vraiment un brave homme si tu ne touches pas à ses champignons. Suivons le chemin et nous ne serons pas en infraction. Si nous le rencontrons, c'est moi qui lui parlerai. C'est un ami de Merry, et je venais souvent avec lui à une certaine époque.

Ils suivirent donc le chemin jusqu'à ce qu'ils vissent apparaître parmi les arbres les toits de chaume d'une grande maison et de bâtiments de ferme. Les Maggotte, les Barbotteux de Stock et la plupart des habitants du Maresque vivaient dans des maisons, la ferme était solidement bâtie en brique et elle était complètement entourée d'un haut mur. Un large portail de bois ouvrait le mur sur le chemin.

A leur approche, des hurlements et des aboiements terrifiants éclatèrent soudain, et une voix cria: «Étau! Croc! Loup! Allons, mes agneaux! »

Frodon et Sam s'arrêtèrent pile, mais Pippin continua d'avancer de quelques pas. Le portail s'ouvrit, et trois énormes chiens bondirent dans le chemin et se précipitèrent vers les voyageurs, aboyant féroceement. Ils ne prêtèrent aucune attention à Pippin, mais Sam s'aplatit contre le mur comme les deux chiens à l'aspect de loups le reniflaient soupçonneusement et montraient les dents au moindre mouvement. Le plus gros et le plus féroce des trois s'arrêta, hérissé et grondant, devant Frodon.

Par le portail parut alors un Hobbit d'épaisse et large carrure, surmontée d'une figure ronde et rougeaude

- Holà Holà! Qui êtes-vous donc, et que désirez-vous? Demanda t'il.

- Bonjour, monsieur Maggotte ! dit Pippin.

Le fermier le regarda avec attention

- Ah, ça, si c'est pas le petit monsieur Pippin monsieur Peregün Touque, je veux dire! S'écria t'il, son expression passant du renfrognement au large sourire. Ça fait bien longtemps qu'on ne vous a pas vu par ici. Heureusement pour vous que je vous connais. J'allais juste lancer mes chiens sur tout étranger. Il se passe de curieuses choses ces temps ci. Évidemment, on a des gens bizarres qui se promènent parfois par ici. Trop près de la rivière, dit-il avec un hochement de tête. Mais ce type là était le plus étrange que je n'aie jamais vu. Il ne passera pas une seconde fois sur mes terres sans permission, si je peux l'empêcher.

- Quel type voulez-vous dire? Demanda Pippin.

- Vous ne l'avez pas vu, alors? dit le fermier. Il a monté le chemin vers la chaus-

sée, il n'y a pas longtemps. C'était un drôle de client, et il posait de drôles de questions. Mais peut-être voulez-vous entrer, et on se passera les nouvelles plus confortablement. J'ai une goutte de bonne bière en perce, si vous et vos amis êtes d'accord, monsieur Touque!

Il était clair que le fermier leur en dirait davantage pour peu qu'il lui fût permis de le faire au moment et à la façon de son choix, et ils acceptèrent tous l'invitation.

- Mais les chiens? Demanda Frodon avec inquiétude.

Le fermier rit

- Ils ne vous feront pas de mal, à moins que je ne leur dise. Ici, Étau! Croc! Suffit! cria t'il. Suffit! Loup!

Au grand soulagement de Frodon et de Sam, les chiens se détournèrent, les laissant aller librement.

Pippin présenta les deux autres au fermier:

- Monsieur Frodon Sacquet, dit-il. Peut-être ne vous souvenez vous pas de lui, mais il habitait autrefois à Château-Brandé.

Au nom de Sacquet, le fermier sursauta et il jeta un regard aigu sur Frodon. Celui-ci crut un instant que le souvenir des champignons volés s'était réveillé et que les chiens allaient recevoir l'ordre de le mettre dehors. Mais le père Maggotte lui prit le bras.

- Eh bien, c'est y pas plus étrange que tout? S'exclama t'il. C'est monsieur Sacquet? Entrez! Il faut qu'on ait une petite conversation.

Ils entrèrent dans la cuisine du fermier et s'assirent près de la vaste cheminée. Mme Maggotte apporta de la bière dans un énorme pot et remplit quatre gobelets. C'était un bon brassage, et Pippin s'estima plus que dédommager d'avoir manqué le Perchoir Doré. Sam, soupçonneux, but sa bière à petites gorgées. Il éprouvait une méfiance naturelle à l'égard des habitants des autres parties de la Comté, de plus, il n'était pas disposé à faire rapidement amitié avec quelqu'un qui avait battu son maître, si anciennement que ce fût.

Après quelques remarques sur le temps et les perspectives agricoles (qui n'étaient pas plus mauvaises qu'à l'ordinaire), le père Maggotte posa son gobelet et les regarda tous l'un après l'autre.

- Alors, monsieur Peregrin, dit-il, d'où venez-vous donc, et où allez-vous? Veniez-vous me voir? Car, dans ce cas, vous auriez passé ma porte sans que je vous aperçoive.

- Eh bien, non, répondit Pippin. A vrai dire, puisque vous l'avez deviné, nous sommes entrés dans le chemin par l'autre bout: nous étions venus par vos champs. Mais c'était tout à fait par accident. Nous nous étions perdus dans les bois, presque en partant de Castelbois, en essayant de gagner le Bac par un raccourci.

- Si vous étiez pressés, la route aurait mieux fait votre affaire, dit le fermier. Mais ce n'était pas ça qui me préoccupait, vous pouvez vous promener sur toute ma terre si vous le voulez, monsieur Peregrin. Et vous aussi, monsieur Sacquet encore que vous aimiez toujours les champignons, je suppose! (Il rit.) Eh oui, j'ai recon-

nu le nom. Je me rappelle le temps où le jeune Frodon Sacquet était l'un des pires petits garnements du Pays de Bouc. Mais ce n'était pas aux champignons que je pensais. Je venais d'entendre le nom de Sacquet avant votre apparition. Que croyez-vous que ce drôle de client m'avait demandé?

Ils attendirent la suite avec impatience.

- Eh bien, reprit le fermier, approchant son sujet avec une savoureuse lenteur, il est venu, monté sur un grand cheval noir, par le portail qui se trouvait ouvert, jusqu'à ma porte même. Tout noir, qu'il était lui-même aussi, et enveloppé dans un manteau et un capuchon comme s'il ne voulait pas être connu. «Et alors, qu'est ce qu'il peut bien vouloir dans la Comté? » Que je me suis demandé. On ne voit pas beaucoup de Grandes Gens de ce côté de la frontière, et, de toute façon, je n'avais jamais entendu parler de rien de pareil à ce noiraud.

- «Bonjour à vous, que je lui dis, allant à lui. Ce chemin ne mène nulle part, et où que vous alliez, le plus court c'est de retourner à la route. » J'aimais pas son allure, et quand Étau est sorti, il a flairé une seule fois, et il a lancé un jappement comme s'il avait été piqué: il est parti en hurlant, la queue basse. Le type noir est resté parfaitement immobile.

- «Je suis venu de par-là, dit-il, lent et raide, désignant l'ouest, pardessus mes champs, s'il vous plaît. Avez-vous vu Sacquet? » Qu'il a demandé d'une voix bizarre, et il s'est penché vers moi. Je ne voyais pas de figure, car son capuchon descendait très bas, et j'ai senti une sorte de frisson me parcourir le dos. Mais je ne voyais pas pourquoi il traversait avec tant d'audace ma terre à cheval.

Fichez-moi le camp! que je lui dis. Il n'y a pas de Sacquet ici. Vous êtes dans une mauvaise partie de la Comté. Vous feriez mieux d'aller vers l'ouest, à Hobbitebourg... mais vous pouvez y aller par la route, cette fois. »

«Sacquet est parti, répondit-il dans un murmure. Il vient. Il n'est pas loin. Je voudrais le trouver. S'il passe, voudrez-vous me le dire? Je reviendrai avec de l'or. » Non, vous ne reviendrez pas, que je lui ai dit. Vous allez retourner là où est votre place, et en vitesse. Je vous donne une minute avant d'appeler tous mes chiens. » Il a émis une sorte de sifflement. Ce pouvait être un rire, ou ne l'être pas. Puis il éperonna son grand cheval pour le lancer sur moi, et je n'ai eu que le temps de sauter de côté. J'ai appelé les chiens, mais il s'est retourné, il est parti, il a passé la porte et monté le chemin jusqu'à la chaussée, tout cela comme un éclair. Que pensez-vous de ça? »

Frodon resta un moment à contempler le feu, mais sa seule pensée était de savoir comment diable ils allaient atteindre le Bac.

- Je ne sais que penser, finit-il par dire.

- Eh bien, moi, je vais vous le dire, reprit Maggotte. Vous n'auriez jamais dû aller vous mêler aux gens de Hobbitebourg, monsieur Frodon. Ils sont bizarres, là-haut. (Sam remua sur sa chaise, jetant un regard hostile au fermier.) Mais vous avez toujours été casse cou. Quand j'ai entendu dire que vous aviez quitté les Brandebouc pour aller chez ce vieux M. Bilbon, j'ai dit que vous alliez au devant d'ennuis. Notez bien ce que je dis: tout ça vient des actes étranges de M. Bilbon.

Il a acquis son argent d'une façon étrange dans les régions lointaines, qu'on dit. Peut-être qu'y en a qui veulent savoir ce que sont devenus l'or et les bijoux qu'il a enfouis dans la colline de Hobbitebourg, à ce que j'ai entendu dire.

Frodon ne répondit rien: la perspicacité des hypothèses du fermier était assez déconcertante.

- Enfin, monsieur Frodon, poursuivit Maggotte, je suis heureux que vous ayez eu le bon sens de revenir au Pays de Bouc. Mon avis est: restez-y! Et ne vous mêlez plus à ces gens d'ailleurs. Vous aurez des amis par ici. Si jamais un de ces noirs revient vous chercher, je m'occuperai de lui. Je dirai que vous êtes mort, que vous avez quitté la Comté, ou tout ce que vous voudrez. Et ce pourrait être assez vrai, car il est bien probable que c'est du vieux M. Bilbon qu'ils veulent avoir des nouvelles.

- Peut-être avez-vous raison, dit Frodon, les yeux fixés sur le feu pour éviter le regard du fermier.

Maggotte l'observa d'un air pensif:

- Eh bien, vous avez vos idées, dit-il. Il est clair comme l'eau de roche que ce n'est pas un accident qui vous a amenés ici, le même après-midi, vous et ce cavalier, et peut-être ma nouvelle n'en était guère une pour vous, après tout. Je ne vous demande pas de me dire quoi que ce soit que vous voulez garder pour vous, mais je vois que vous avez des ennuis de quelque sorte. Peut-être vous dites-vous qu'il ne sera pas facile d'atteindre le bas sans être pris?

- En effet, dit Frodon. Mais il nous faut tenter d'y arriver, et ce n'est pas en restant assis à réfléchir que ce sera fait. Alors je crains qu'il ne nous faille partir. Merci infiniment pour votre amabilité! J'ai été terrifié par vous et vos chiens pendant plus de trente ans, père Maggotte, bien que cela puisse vous faire rire. C'est grand dommage, car je me suis privé d'un bon ami. Et maintenant, je regrette de vous quitter si vite. Mais je reviendrai peut-être un jour... si j'en ai la chance.

- Vous serez le bienvenu quand vous viendrez, dit Maggotte. Mais j'ai une idée. Le soleil est déjà sur le point de se coucher, et nous allons souper, car nous nous couchons pour la plupart peu après le soleil. Si vous, monsieur Peregrin, et tous pouviez rester prendre une bouchée avec nous, ça nous ferait plaisir!

- A nous aussi! répondit Frodon. Mais il nous faut partir tout de suite, je le crains. Même comme cela, il fera nuit avant que nous puissions atteindre le Bac.

- Ah! mais minute! J'allais dire: après un bout de souper, je sortirai une petite charrette et je vous conduirai tous au Bac. Ça vous évitera un bon bout de chemin, et ça pourrait aussi vous éviter des ennuis d'une autre sorte.

Frodon accepta alors l'invitation avec reconnaissance, au grand soulagement de Pippin et de Sam. Le soleil était déjà derrière les collines de l'ouest, et le jour baissait. Deux des fils de Maggotte et ses trois filles entrèrent, et un généreux souper fut apporté sur la grande table. La cuisine fut éclairée de chandelles et le feu ranimé. Mme Maggotte allait et venait, tout affairée. Deux ou trois Hobbits de la ferme vinrent, et bientôt quatorze convives étaient assis à la table. Il y avait de la bière en abondance et un grand plat de champignons au lard, en plus d'une solide

nourriture de ferme. Les chiens, couchés près du feu, rongeaient des croûtes et faisaient craquer des os.

Le repas fini, le fermier et ses fils sortirent avec une lanterne et attelèrent la charrette. L'obscurité régnait dans la cour quand les hôtes sortirent. Ils jetèrent leurs paquets dans le véhicule et y grimpèrent eux mêmes. Le fermier s'assit sur le siège et fouetta ses deux forts poneys. Sa femme était debout dans la lumière de la porte ouverte.

- Prends soin de toi, Maggotte ! Cria t'elle. Ne va pas discuter avec des étrangers, et reviens tout droit ici!

- Oui, dit-il en passant le portail.

Il n'y avait à présent pas un souffle de vent, la nuit était calme et silencieuse, et il faisait un peu frisquet. Ils allaient sans lanternes, et ils roulèrent assez lentement. Au bout d'un mille ou deux, le chemin prit fin, traversant un profond fossé et grimpant une courte pente pour atteindre la chaussée surélevée.

Maggotte descendit pour observer attentivement de part et d'autre, au nord et au sud, mais on ne voyait rien dans l'obscurité, et aucun son ne se faisait entendre dans l'air immobile. De milices bandes de brume d'eau étaient suspendues au-dessus des fossés et rampaient sur les champs.

- Le brouillard va être épais, dit Maggotte, mais je n'allumerai pas mes lanternes avant de tourner vers la maison. On entendra n'importe quoi sur la route longtemps avant de le rencontrer, ce soir.

Il y avait cinq milles ou davantage du chemin de Maggotte au Bac. Les Hobbits s'emmitouflèrent, mais leurs oreilles étaient tendues vers tout bruit qui pourrait surmonter le grincement des roues et le lent clac clac des sabots des poneys. Frodon avait l'impression que la charrette allait à un train d'escargot. A côté de lui, Pippin dodelinait de la tête, tout prêt au sommeil, mais Sam gardait les yeux fixés sur le brouillard qui se levait devant eux.

Ils atteignirent enfin l'entrée du chemin du Bac. Elle était marquée par deux poteaux blancs qui apparurent soudain sur la droite. Le père Maggotte serra la bride de ses poneys, et la charrette s'arrêta avec un grincement. Ils commençaient juste à descendre, quand ils entendirent soudain ce qu'ils avaient tous redouté: des sabots sur la route devant eux. Le son venait dans leur direction.

Maggotte sauta à terre et resta là, debout, tenant la tête des poneys et scrutant l'obscurité. Clac clac, clac clac, le cavalier approchait. Le bruit des sabots résonnait dans l'air immobile et brumeux.

- Vous feriez mieux de vous cacher, monsieur Frodon, dit Sam avec inquiétude. Mettez vous dans le fond de la charrette, sous les couvertures, et on enverra promener ce cavalier!

Il descendit se placer au côté du fermier. Les Cavaliers Noirs seraient obligés de lui passer sur le corps pour approcher de la charrette.

Clac clac, clac clac. Le cavalier était presque sur eux.

- Holà! cria le père Maggotte.

Les sabots s'arrêtèrent court. Les voyageurs crurent discerner à un mètre ou deux

dans le brouillard une forme sombre enveloppée d'un manteau.

- Attention! dit le fermier, jetant les rênes à Sam et faisant un grand pas en avant. N'approchez pas d'un pas. Que voulez vous, et où allez vous?

- Je cherche M. Sacquet. L'avez vous vu? dit une voix assourdie.

Mais cette voix était celle de Merry Brandebouc. Une lanterne sourde fut découverte, et sa lumière tomba sur la figure étonnée du fermier.

- Monsieur Merry ! s'écria t'il.

- Oui, bien sûr! Qui croyiez vous donc que c'était? dit Merry, s'avançant.

Comme il sortait du brouillard et que leurs craintes disparaissaient, il sembla soudain rapetisser jusqu'à la taille habituelle des Hobbits. Il montait un poney, et son cou et son menton étaient enveloppés d'une écharpe pour le garantir du brouillard.

Frodon sauta à bas de la charrette pour l'accueillir.

- Te voilà donc enfin! dit Merry. Je commençais à me demander si tu apparaîtrais aucunement aujourd'hui, et j'allais rentrer souper. Quand le brouillard s'est levé, j'ai traversé et j'ai été vers Stock pour voir si tu n'étais pas tombé dans quelque fossé. Mais je veux bien être damné si je sais quel chemin tu as pris. Où les avez vous trouvés, monsieur Maggotte? Dans votre canardière?

- Non, je les ai pris alors qu'ils s'étaient introduits sur ma terre, et j'ai failli lâcher mes chiens dessus, dit le fermier, mais ils vous raconteront toute l'histoire, je n'en doute pas. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, monsieur Merry, monsieur Frodon et tous, je ferais mieux de rentrer. Mme Maggotte va s'inquiéter, avec cette nuit qui s'épaissit.

Il fit reculer la charrette dans le chemin et la tourna:

- Eh bien, bonsoir à tous, dit-il. C'a été une curieuse journée, y a pas d'erreur. Mais tout est bien qui finit bien, quoiqu'il vaudrait peut-être mieux ne pas dire cela avant d'avoir atteint chacun sa porte. Je ne vous cache pas que je serai content quand j'y serai.

Il alluma ses lanternes et se leva. Soudain, il sortit un grand panier de sous le siège

- J'allais oublier, dit-il. Mme Maggotte a mis cela pour M. Sacquet avec ses compliments.

Il le tendit et s'en fut, suivi d'un chœur de remerciement de bonsoirs.

Ils suivirent du regard les pâles halos des lanternes, tant dit que les elfes se perdaient dans la nuit brumeuse. Tout à coup, Frodon data de rire: du panier couvert qu'il avait à la main montait une odeur de champignons.

CHAPITRE CINQ

UNE CONSPIRATION DÉMASQUÉE



N FERAIT BIEN DE REGAGNER NOUS-MÊMES LA MAISON À PRÉSENT, DIT Mery. Il y a quelque chose de curieux dans l'affaire, à ce que je vois, mais il faudra que cela attende jusqu'à ce que nous soyons rentrés.

Ils tournèrent dans le chemin du Bac, qui était droit, bien tenu et bordé de grosses pierres badigeonnées à la chaux. En cent mètres environ, il les amena au bord de la rivière, où il y avait un embarcadère de bois. Un grand bac plat était amarré à côté. Les pieux blancs luisaient au bord de l'eau dans la lumière de deux lanternes perchées sur de hauts poteaux. Derrière, les brumes des champs plats dépassaient maintenant les haies, mais devant eux l'eau était sombre avec seulement quelques spirales comme de vapeur parmi tes roseaux proches de la rive. Il semblait y avoir moins de brouillard de l'autre côté.

Meny mena le poney au bac par une passerelle, et les autres suite. Meny déborda lentement en poussant à l'aide d'une longue baguette. Le Brandevin coulait, lent et large, devant eux. De l'autre côté, la nitre été escarpée, et un sentier la gravisait en lacets à partir du débarcadère. Des lanternes y scintillaient. Derrière se dressait indistinctement la colline de Bouc, et sur son flanc, à travers des voiles espacés de brome, brillaient de nombreuses fenêtres rondes, jaunes ou rouges. C'étaient celles de Château-Brande, l'ancestrale demeure des Brandebouc.

Jadis, Gorchendad Vielbouc, chef de la maison des Vielbouc, une des plus anciennes du Maresque, voire de la Comté, avait traversé la rivière, frontière originelle du pays à l'est. Il édifica (et excava) Château-Brande, changea son nom en celui de Brandebouc et s'établit pour devenir maître de ce qui était virtuellement un petit pays indépendant. Sa famille s'accrut constamment et continua de le faire après lui, tant et si bien que Château-Brande finit par occuper la totalité du bas de la colline, il comportait trois grandes portes d'entrée, maintes portes latérales et une centaine de fenêtres. Les Brandebouc et les nombreuses personnes

dépendant d'eux se mirent alors à creuser et plus tard à construire tout autour. Ce fut là l'origine du Pays de Bouc, bande à dense population, située entre la rivière et la Vieille Forêt, qui faisait figure en quelque sorte de colonie de la Comté. Le village principal en était Châteaubouc, ramassé sur les rives et les pentes derrière Château-Brande.

Les gens du Maresque entretenaient des relations d'amitié avec ceux du Pays de Bouc, et l'autorité du maître du château (comme on appelait le chef de la maison de Brandebouc) était encore reconnue par les fermiers de Stock à Rushey. Mais la plupart des habitants de la vieille Comté considéraient les gens du Pays de Bouc comme des originaux, presque des étrangers pour ainsi dire. Quoique, en fait, ils ne fussent guère différents des autres Hobbits des Quatre Quartiers. Hormis sur un point: ils aimaient les bateaux, et certains d'entre eux savaient même nager.

Leur terre n'avait pas, à l'origine, de protection du côté de l'est, mais ils y avaient élevé une haie: la Haute barrière. Plantée bien cinq générations auparavant, elle était à présent drue et élevée, car elle était l'objet de soins constants. Elle courait en une grande courbe parallèle à la rivière sur toute la distance du Pont de Brandevin à Fin de Barrière (où le Tourne-saules affluent de la forêt dans le Brandevin): elle mesurait ainsi plus de vingt milles de bout en bout. Mais elle ne constituait pas, bien sûr, une protection complète. La forêt avançait en maints endroits jusqu'à la haie. Les gens du Pays de Bouc tenaient leurs portes verrouillées à partir de la tombée de la nuit, et cela non plus n'était pas dans les habitudes de la Comté.

Le bac avançait lentement à travers la rivière. La rive du Pays de Bouc approcha. Sam était le seul membre du groupe à n'avoir jamais encore traversé. Il éprouvait un curieux sentiment tandis que glissait le lent et clapotant cours d'eau, sa vie ancienne restait derrière dans les brumes, la sombre aventure l'attendait en avant. Il se gratta la tête, souhaitant fugitivement que M. Frodon eût continué de vivre en toute tranquillité à Cul de sac.

Les quatre Hobbits descendirent du bac. Meny l'amarrait et Pippin menait déjà le poney dans le sentier, quand Sam (qui avait jeté un regard en arrière comme pour dire adieu à la Comté) dit en un rauque murmure

- Regardez derrière, monsieur Frodon! Ne voyez-vous pas quelque chose?

Sur l'autre appontement, sous les lanternes lointaines, on pouvait tout juste distinguer une forme: elle avait l'air d'un sac noir oublié. Mais, tandis qu'ils regardaient, elle sembla bouger et se pencher de côté et d'autre, comme pour inspecter le sol. Puis elle rampa ou repartit à croupetons vers l'obscurité au-delà des lanternes.

- Qu'est-ce que cela, par la Comté? S'exclama Meny.

- Quelque chose qui nous suit, dit Frodon. Mais n'en demande pas davantage pour le moment! Partons immédiatement!

Ils se hâtèrent de gravir le sentier jusqu'au sommet de l'escarpement, mais quand ils regardèrent de là, la rive opposée était noyée dans la brume, et rien n'était plus visible.

- Béni soit Dieu que vous ne gardiez pas d'embarcations sur la rive Ouest! Dit

Frodon. Les chevaux peuvent-ils traverser?

-Ils peuvent aller à vingt milles au nord, au Pont de Brande vin, où ils pourraient passer à la nage, répondit Merry. Encore que je n'aie jamais entendu dire qu'un cheval l'aurait fait. Mais qu'est ce que les chevaux ont à voir dans l'affaire?

- Je te le dirai plus tard. Quand nous serons à la maison, nous pourrons causer.

-Bon! Vous connaissez le chemin, Pippin et toi, je vais donc aller en avant à cheval pour prévenir Gros Bolger de votre arrivée. On s'occupera du souper et du reste.

- Nous l'avons déjà pris de bonne heure chez le père Maggotte, dit Frodon, mais on s'accommoderait bien d'un autre.

- Vous l'aurez! Passe-moi ce panier! Dit Merry.

Et il partit en avant dans l'obscurité.

Il y avait une certaine distance du Brandevin à la nouvelle maison de Frodon au Creux-de-Crique. Ils laissèrent la Colline de Bouc et Château-Brande sur leur gauche et, à la périphérie de Châteaubouc, ils rejoignirent la grand-route du Pays de Bouc, qui partait du pont vers le sud. A un demi mille en direction du nord, ils arrivèrent à un chemin qui obliquait sur la droite. Ils le suivirent sur une couple de milles dans ses montées et descentes à travers la campagne.

Ils arrivèrent enfin à une étroite porte, ménagée dans une haie épaisse. On ne voyait rien de la maison dans l'obscurité: elle s'élevait en retrait du chemin au centre d'une vaste circonférence de gazon, entourée d'une ceinture d'arbres bas qui doubtaient la haie. Frodon l'avait choisie en raison de sa situation dans un coin écarté de la campagne, et il n'y avait pas d'autres demeures dans les environs immédiats. On pouvait entrer et sortir sans être remarqué. La maison avait été construite longtemps auparavant par les Brandebouc à l'usage d'invités ou de membres de la famille désireux d'échapper pour quelque temps à l'entassement de la vie à Château-Brande. C'était une demeure rurale, aussi semblable que possible à un trou de Hobbit : elle était longue et basse, sans étage, et elle avait un toit de gazon, des fenêtres rondes et une grande porte ronde.

Tandis qu'ils gravissaient l'allée verte qui montait de la porte extérieure, aucune lumière n'était visible, les fenêtres étaient noires et les volets clos. Frodon frappa à la porte, et Gros Bolger vint ouvrir. Une lumière accueillante coula au dehors. Ils se glissèrent vivement à l'intérieur, où ils s'enfermèrent eux-mêmes et la lumière. Ils se trouvaient dans un vaste vestibule avec des portes de part et d'autre, devant eux, au centre de la maison, partait un couloir.

- Alors, qu'en penses-tu? Demanda Merry, venant par le couloir.

Nous avons fait de notre mieux en si peu de temps pour donner une impression de chez-soi. Après tout, le Gros et moi nous ne sommes arrivés qu'hier avec le dernier chargement.

Frodon jeta un regard circulaire. Il y avait vraiment une atmosphère de chez-soi. La plupart de ses meubles préférés ou plutôt ceux de Bilbon (ils le lui rappelaient vivement dans leur nouveau cadre) étaient disposés d'une façon aussi proche que possible de l'arrangement de Cul-de-Sac. C'était un endroit plaisant, confor-

table, accueillant, et il se prit à souhaiter être venu réellement s'installer dans cette retraite tranquille. Il lui parut injuste d'avoir occasionné toute cette peine à ses amis, et il se demanda de nouveau comment leur annoncer qu'il devait les quitter si vite, aussitôt, en fait. Et pourtant il fallait le faire ce soir même, avant qu'ils n'allassent tous se coucher.

- C'est merveilleux! Dit-il avec effort. J'ai à peine l'impression d'avoir déménagé. Les voyageurs suspendirent leurs manteaux et entassèrent leurs paquets sur le sol. Merry leur montra le chemin le long du couloir et ouvrit une porte à l'autre bout. Jaillit la lumière d'un feu, et aussi une bouffée de vapeur.

- Un bain! S'écria Pippin. Ah! Meriadoc béni!

- Dans quel ordre passerons-nous? Dit Frodon. L'aîné le premier? Ou le plus rapide? Tu seras le dernier de toute façon, mon jeune monsieur Peregrin.

- Fiez-vous à moi pour un meilleur arrangement! dit Merry. On ne peut pas commencer la vie au Creux-de-Crique par une querelle de bain. Dans cette pièce, il y a trois tubs, et un chaudron plein d'eau bouillante. Il y a aussi des serviettes, des tapis et du savon. Allez-y, et ne traînez pas!

Merry et le Gros allèrent dans la cuisine, de l'autre côté du couloir, et s'affaîrèrent aux derniers préparatifs d'un souper tardif. Des fragments de chansons concurrentes vinrent de la salle de bains, mêlés au bruit d'éclaboussements et de retournements dans l'eau. La voix de Pippin s'éleva soudain au-dessus des autres, chantant une des chansons de bain favorites de Bilbon:

Chantons ohé! Pour le bain à la tombée du jour, Qui lave la boue et emporte la fatigue! Rustre est celui qui ne chantera pas: Ah! L'eau chaude est une noble chose!

Ah! doux est le son de la pluie qui tombe et du ruisseau qui bondit de colline en plaine, Mais meilleure que la pluie ou les ruisseaux ondoyants Est l'eau chaude qui fume et lance sa buée.

Ah! l'eau froide, on la peut verser, s'il en est besoin, Dans un gosier altéré et en être heureux assurément, Mais meilleures sont la bière, si de boisson l'on manque, et l'eau chaude versée le long du dos.

Ah! l'eau est belle qui jaillit haut En une source blanche sous le ciel, Mais jamais source n'eut si doux accents Que l'eau chaude que fait rejaillir mon pied!

Il y eut un terrible éclaboussement et un «hé là!» de Frodon.

Il semblait qu'une bonne partie du bain de Pippin avait imité la source et jailli haut.

Merry alla à la porte:

Que penseriez-vous d'un souper et de bière dans un gosier altéré? Cria t'il.

Frodon sortit, s'essuyant les cheveux:

- Il y a tant d'eau dans l'air que je vais achever dans la cuisine, dit-il.

- Seigneur! dit Merry, jetant un regard à l'intérieur, le dallage de pierre était tout inondé. Vous devriez éponger tout ça avant de prendre la moindre bouchée, Peregrin, dit-il. Dépêchez-vous, ou on ne vous attendra pas.

Ils soupèrent dans la cuisine, sur une table placée près du feu.

- Je suppose que vous autres trois, vous ne voudriez pas de champignons? dit Fredegar, sans grand espoir.

- Mais si! s'écria Pippin.

- Ils sont à moi! dit Frodon. Ils m'ont été personnellement donnés par Mme Maggotte, reine des femmes de fermiers. Retirez vos mains avides, et je vais les servir. Les Hobbits ont pour les champignons une passion qui surpasse même les goûts les plus voraces des Grandes Gens. Fait qui explique en partie les longues expéditions du jeune Frodon aux champs renommés du Maresque, et la colère d'un Maggotte lésé. En la présente occasion, il y en avait abondance pour tous, fût-ce selon les normes des Hobbits. Il y avait aussi beaucoup d'autres choses pour suivre, et quand ils eurent terminé, même Gros Bolger poussa un soupir de contentement. On repoussa la table, et on amena les sièges autour du feu.

- On desservira plus tard, dit Merry. Et maintenant, racontez! Je devine que vous avez eu des aventures, ce qui n'était pas très juste sans moi. Je veux un récit complet, et par-dessus tout, je veux savoir ce qu'avait le vieux Maggotte et pourquoi il m'a parlé comme il l'a fait. On avait presque l'impression qu'il avait peur, si la chose est possible.

- Nous avons tous eu peur, dit Pippin, après un silence pendant lequel Frodon garda les yeux fixés sur le feu sans dire un mot. Tu l'aurais eu aussi, si tu avais été poursuivi durant deux jours par des Cavaliers Noirs.

- Et que sont-ils?

- Des formes noires montées sur des chevaux noirs, répondit Pippin. Si Frodon ne veut pas parler, je vais te raconter toute l'histoire depuis le début.

Il fit alors un récit complet de leur voyage depuis leur départ de Hobbitebourg. Sam apporta le concours de hochements de tête et d'exclamations variées. Frodon resta silencieux.

- Je croirais que tu inventes tout cela, dit Merry, si je n'avais vu cette forme noire sur l'appontement, et si je n'avais entendu le son bizarre de la voix de Maggotte. Que penses-tu de tout cela, Frodon?

- Le cousin Frodon a été très secret, dit Pippin. Mais le moment est venu pour lui de s'ouvrir. Jusqu'à présent, on n'a eu d'autre indication que l'hypothèse du père Maggotte, comme quoi cela aurait à voir avec le trésor du vieux Bilbon.

- Ce n'était là qu'une hypothèse, dit vivement Frodon. Maggotte ne sait vraiment rien.

- Le vieux Maggotte est un type sagace, dit Merry. Il passe beaucoup plus de choses derrière sa face ronde qu'il n'en sort dans ses paroles. J'ai entendu dire qu'il avait coutume d'aller autrefois dans la Vieille Forêt, et il a la réputation de connaître pas mal de choses étranges. Mais tu peux au moins nous dire, Frodon, si tu juges son hypothèse juste ou fausse.

- Je crois, répondit lentement Frodon, que cette hypothèse était juste, pour ce qui est de cela. Il y a en effet un rapport avec les anciennes aventures de Bilbon, et il est certain que les Cavaliers Noirs le cherchent, ou même le recherchent, lui ou moi. Je crains aussi, si vous tenez à le savoir, que ce ne soit pas une histoire pour

rire, et je pense n'être en sûreté ni ici ni nulle part.

Il jeta un regard circulaire sur les murs et les fenêtres, comme s'il eût peur de les voir soudain céder. Les autres l'observaient en silence et ils échangèrent entre eux des regards significatifs.

- Ça va sortir dans une minute, murmura Pippin à Merry, qui opina de la tête.

- Eh bien, dit enfin Frodon, se redressant sur sa chaise comme s'il venait de prendre une décision, je ne puis le tenir plus longtemps secret. J'ai quelque chose à vous dire à tous. Mais je ne sais pas trop par où commencer.

- Je crois pouvoir t'aider en t'en disant moi-même une partie, dit tranquillement Merry.

- Qu'entends-tu par-là? Demanda Frodon avec un regard inquiet.

- Simplement ceci, mon cher vieux Frodon: tu es malheureux parce que tu ne sais comment nous faire tes adieux. Tu voulais quitter la Comté, naturellement. Mais le danger est survenu plus tôt que tu ne l'attendais, et maintenant tu es en train de décider de partir sur-le-champ. Et tu n'en as pas envie. Nous te plaignons beaucoup.

Frodon ouvrit la bouche et la referma. Son expression de surprise était si comique qu'ils éclatèrent de rire.

- Cher vieux Frodon! dit Pippin. Croyais-tu vraiment nous avoir jeté de la poudre aux yeux, à tous? Tu n'as vraiment pas pris assez de soin ou montré assez d'habileté pour cela! Tu as manifestement eu pour dessein de partir et de dire adieu à tous tes lieux préférés toute cette année depuis avril. On t'a constamment entendu murmurer: «Contemplerai-je jamais de nouveau cette vallée, je me le demande!», et autres choses de ce genre. Et prétendre être arrivé au bout de ton argent! Aller vendre positivement ton Cul-de-Sac bien-aimé à ces Sacquet de Besace! Et tous ces conciliabules avec Gandalf!

- Seigneur! s'écria Frodon. Moi qui croyais avoir fait preuve d'autant de soin que d'habileté! Je ne sais ce qu'en dirait Gandalf. Est ce que toute la Comté discute de mon départ, alors?

- Oh, non! dit Merry. Ne t'en fais pas pour cela! Le secret ne tiendra pas longtemps, évidemment: mais pour le moment, il n'est connu, je crois, que de nous autres conspirateurs. Il faut te rappeler, après tout, que nous te connaissons bien et que nous sommes souvent avec toi. Nous pouvons en général deviner tes pensées. Je connaissais Bilbon aussi. A vrai dire, je t'avais observé d'assez près depuis son départ même. Je pensais que tu le suivrais tôt ou tard, en fait, je m'attendais que tu partisses plus tôt, et, ces derniers temps, nous nous sommes beaucoup inquiétés. Nous étions terrifiés à l'idée que tu pourrais nous fausser compagnie et partir brusquement, tout seul, comme lui. A tout moment depuis le printemps, nous avons gardé les yeux ouverts et dressé passablement de plans nous-mêmes. Tu ne vas pas t'échapper aussi aisément que cela!

- Mais il faut que je parte, dit Frodon. On n'y peut rien, mes chers amis. C'est malheureux pour nous tous, mais il est vain d'essayer de me retenir. Puisque vous en avez tant deviné, je vous en prie, aidez-moi au lieu de me faire obstacle!

- Tu ne comprends pas! dit Pippin. Tu dois partir et par conséquent, nous aussi. Merry et moi, nous allons avec toi. Sam est un excellent garçon, et il sauterait à la gorge d'un dragon pour te sauver, s'il ne s'embarrassait pas dans ses propres pieds, mais tu auras besoin de plus d'un compagnon dans ta dangereuse aventure.

-Mes chers et très aimés Hobbits! dit Frodon, profondément ému. Mais je ne pourrais le permettre. J'en ai ainsi décidé depuis longtemps aussi. Vous parlez de danger, mais vous ne comprenez pas. Ceci n'est pas une chasse au trésor, ni un voyage aller et retour. Je fuis de péril mortel en péril mortel.

- Bien sûr que nous comprenons, dit Merry avec fermeté. C'est pourquoi nous avons choisi de venir. Nous savons que l'Anneau ne prête pas à plaisanterie, mais nous allons faire de notre mieux pour t'aider contre l'ennemi.

- L'Anneau! s'écria Frodon, complètement abasourdi, à présent.

- Oui, l'Anneau, dit Merry. Mon cher vieux Hobbit, tu ne tiens pas compte de la curiosité de tes amis. Il y a des années que je connais l'existence de l'Anneau dès avant le départ de Bilbon, en fait, mais comme il considérait manifestement cela comme un secret, j'ai gardé cette connaissance dans ma tête jusqu'au moment où nous avons formé notre conspiration. Je ne connaissais évidemment pas Bilbon aussi bien que je te connais, toi, j'étais trop jeune, et il faisait aussi plus attention pas assez cependant. Si tu veux savoir comment j'ai découvert la chose, je vais te le dire.

- Vas-y! dit mollement Frodon.

- Ce furent les Sacquet de Besace qui le perdirent, comme tu pourrais t'y attendre. Un jour, un an avant la réception, je me promenais par hasard sur la route, quand je vis devant moi Bilbon. Tout à coup apparurent au loin les Sacquet de Besace, qui s'avançaient vers nous. Bilbon ralentit le pas et puis, passez muscade! il disparut. J'étais tellement saisi que j'eus à peine la présence d'esprit de me cacher d'une façon plus courante, je me glissai tout de même à travers la haie et marchai derrière, le long du champ. Je jetai un regard furtif sur la route après le passage des Sacquet de Besace, et je regardais droit du côté de Bilbon quand il reparut soudain. J'entrevis un éclair d'or tandis qu'il remettait quelque chose dans la poche de son pantalon.

«Après cela, je gardai les yeux ouverts. En fait, j'avoue que je l'espionnai. Mais tu dois admettre qu'il y avait de quoi exciter la curiosité, et je n'avais pas encore vingt ans. Je dois être le seul dans la Comté, à part toi Frodon, à avoir jamais vu le livre secret du vieux bonhomme.

- Tu as lu son livre! s'exclama Frodon. Dieu du ciel! Rien n'est donc à l'abri?

- Pas trop, je dois dire, répliqua Merry. Mais je n'ai pu y jeter qu'un rapide coup d'œil, et encore ç'a été difficile. Il ne laissait jamais traîner le livre. Je me demande ce qu'il en est advenu. J'aimerais bien y mettre de nouveau le nez. Est ce toi qui l'as, Frodon?

- Non. Il n'était pas à Cul-de-Sac. Bilbon a dû l'emporter.

- Enfin... Comme je le disais, poursuivit Merry, j'ai gardé cette connaissance pour moi, jusqu'à ce printemps, quand les choses ont commencé à devenir sé-

rieuses. C'est alors que nous avons formé notre conspiration, et comme nous étions sérieux aussi et que ce n'était pas une plaisanterie, nous n'avons pas été trop scrupuleux. Tu n'es pas très commode, et Gandalf est pire. Mais si tu veux connaître notre investigateur principal, je peux te le présenter.

- Où est-il? demanda Frodon, jetant un regard circulaire comme s'il s'attendait à voir surgir d'un placard une forme masquée et sinistre.

- Approchez, Sam! dit Merry. (Et Sam se leva, la figure écarlate jusqu'aux oreilles.) Voici notre collecteur d'informations! Et il en a rassemblé beaucoup, je peux te le dire, avant d'être finalement pris. Après quoi, il est vrai, il a semblé se considérer comme prisonnier sur parole, et la source s'est tarie.

- Sam! s'écria Frodon, avec l'impression que la stupéfaction ne pouvait aller plus loin et tout à fait incapable de déterminer s'il était furieux, amusé, soulagé ou simplement stupide.

- Oui, monsieur, dit Sam. Sauf votre respect, monsieur! Mais je ne vous voulais aucun mal, monsieur Frodon, ni à monsieur Gandalf, pour ce qui est de cela. Lui a du sens commun, notez, et quand vous avez parlé de partir seul, il a dit «Non! Emmenez quelqu'un en qui vous puissiez avoir confiance. »

- Mais il semble que je ne puisse avoir confiance en personne, dit Frodon. Sam le regarda d'un air malheureux.

- Tout dépend de ce que tu veux, dit Merry, intervenant. Tu peux nous faire confiance pour rester attachés à toi contre vents et marées, jusqu'au bout. Et tu peux nous faire confiance pour garder n'importe quel secret mieux que tu ne le fais toi-même. Mais tu ne peux pas nous faire confiance pour te laisser affronter seul le danger et te laisser partir sans un mot. Nous sommes tes amis, Frodon. En tout cas, voilà le fait. Nous savons la majeure partie de ce que t'a dit Gandalf. Nous savons beaucoup de choses sur l'Anneau. Nous avons affreusement peur, mais nous allons avec toi, ou nous te suivrons comme des limiers.

- Et après tout, monsieur, ajouta Sam, vous avez bien essayé d'avoir l'avis des Elfes. Gildor a dit que vous devriez prendre qui serait volontaire, et vous ne pouvez pas le nier.

- Je ne le nie pas, dit Frodon, regardant Sam qui arborait maintenant un large sourire. Je ne le nie pas, mais je ne croirai plus jamais que tu dors, que tu ronfles ou non. Je te flanquerai un bon coup de pied pour m'en assurer.

«Vous êtes une bande de fourbes chenapans! dit-il, se tournant vers les autres. Mais Dieu vous bénisse! ajouta t'il avec un rire, se levant et agitant les bras, je mets les pouces. Je suivrai l'avis de Gandalf. Si le danger n'était si sombre, je danserais de joie. Même ainsi, je ne puis me retenir d'être heureux, plus heureux que je ne l'ai été depuis longtemps. J'avais redouté ce soir.

- Bon! Voilà qui est réglé. Un triple hurra pour le capitaine Frodon et sa compagnie! crièrent-ils, et ils dansèrent autour de lui.

Merry et Pippin entamèrent une chanson qu'ils avaient apparemment préparée pour cette occasion.

Elle était faite sur le modèle de la chanson de nains qui avait accompagné le

départ de Bilbon longtemps auparavant, et elle se chantait sur le même air Adieu, crions-nous au foyer et à la salle!

Que le vent souffle et que la pluie tombe, 11 nous faut partir avant le point du jour Loin par les bois et la montagne haute.

A Fondcombe, où les Elfes demeurent encore Dans des clairières sous la colline brumeuse, Par lande et friche nous chevauchons en hâte Et où, de là, nous ne pourrions le dire.

Ennemis devant, derrière la peur, Sous les cieux sera notre lit, Jusqu'à ce que soit enfin achevée notre peine, Fini notre voyage, terminée notre course. Il faut partir! Il faut partir! Nous serons en selle avant le point du jour!

- Bravo! dit Frodon. Mais dans ce cas, il y a des tas de choses à faire avant d'aller au lit sous un toit, pour cette nuit, en tout cas.

- Oh, c'était de la poésie! dit Pippin. Tu as vraiment l'intention de partir avant le point du jour?

- Je ne sais pas, répondit Frodon. Je redoute ces Cavaliers Noirs, et je suis sûr qu'il est imprudent de rester longtemps au même endroit, surtout un endroit où il est bien connu que je me rendais. Et aussi Gildor m'a conseillé de ne pas attendre. Mais j'aimerais beaucoup voir Gandalf. J'ai pu constater que Gildor lui-même avait été troublé en entendant que Gandalf n'avait jamais paru. Cela dépend vraiment de deux choses. Combien de temps faudrait-il aux Cavaliers pour arriver à Châteaubouc? Et à partir de quand pourrions-nous partir? Cela va nécessiter une bonne dose de préparation.

- La réponse à la seconde question est que nous pourrions partir dans une heure, dit Merry. J'ai pratiquement tout préparé. Il y a six poneys dans une écurie de l'autre côté des champs, les provisions et ustensiles sont tous emballés, hormis quelques vêtements de rechange et les denrées périssables.

- Ce paraît avoir été une conspiration très efficace, dit Frodon. Mais les Cavaliers Noirs? Ne serait-il pas dangereux d'attendre Gandalf une journée?

- Tout dépend de ce que tu penses que feraient les Cavaliers s'ils te trouvaient ici, répondit Merry. Ils pourraient être déjà arrivés, naturellement, s'ils n'étaient arrêtés à la Porte Nord, où la haie descend jusqu'à la rive, juste derrière le pont de ce côté ci. Les gardes ne les laisseraient pas passer de nuit, encore qu'ils puissent passer de force. Même de jour, les gardes essaieraient de les empêcher d'entrer, je pense, en tout cas avant d'avoir fait parvenir un message au maître du château, car ils n'aimeraient guère l'aspect des Cavaliers, et ils en seraient certainement effrayés. Mais, naturellement, le Pays de Bouc ne pourrait résister longtemps à une attaque déterminée: Et il est possible qu'au matin on laisse passer un Cavalier Noir qui viendrait demander après M. Sacquet. Il est assez généralement connu que tu reviens vivre au Creux-de-Crique.

Frodon resta assis un long moment à réfléchir:

- J'ai pris ma décision, finit-il par dire. Je partirai demain dès l'aube. Mais je ne prendrai pas la route: ce serait plus sûr d'attendre ici que de faire cela. Si je passais par la Porte Nord, mon départ du Pays de Bouc serait immédiatement connu au

lieu de rester secret pendant plusieurs jours au moins, comme il se pourrait. Qui plus est, le Pont et la Route de l'Est près des frontières seront certainement surveillés, qu'un Cavalier pénètre dans le Pays de Bouc ou non. Nous ne savons pas combien ils sont, mais il y en a au moins deux, et peut-être davantage. La seule chose à faire est de partir dans une direction tout à fait imprévue.

- Mais ce ne pourrait être que par la Vieille Forêt! s'écria Fredegar, horrifié. Tu n'y songes pas. C'est tout aussi dangereux que les Cavaliers Noirs.

- Pas tout à fait, dit Merry. Cela paraît une solution très désespérée, mais je pense que Frodon a raison. C'est la seule façon de partir sans être immédiatement suivis. Avec de la chance, nous pourrions prendre une avance considérable.

- Mais vous n'avez aucune chance dans la Vieille Forêt, objecta Fredegar. Personne n'y a jamais de chance. Vous vous perdrez. On n'entre pas là-dedans!

- Oh, que si! dit Merry. Les Brandebouc y vont à l'occasion, quand l'accès les en prend. Nous avons une entrée privée. Frodon y est allé une fois, il y a longtemps. J'y suis entré plusieurs fois moi-même: de jour, bien sûr, quand les arbres sont somnolents et assez tranquilles.

- Eh bien, faites selon ce que vous jugerez le mieux! dit Fredegar. J'ai plus peur de la Vieille ~ Forêt que de toute autre chose que je connaisse: les histoires qu'on raconte sont des cauchemars, mais mon vote ne compte guère, puisque je ne suis pas du voyage. Tout de même, je suis bien content que quelqu'un reste derrière, qui pourra dire à Gandalf ce que vous aurez fait, quand il apparaîtra, ce qui ne saurait tarder, j'en suis sûr.

En dépit de toute son affection pour Frodon, Gros Bolger n'avait aucune envie de quitter la Comté ni de voir ce qui se trouvait au-dehors. Sa famille venait du Quartier de l'Est, de Gué-du-Pont dans les Champs-du-Pont exactement, mais il n'avait jamais traversé le Pont de Brandevin. Sa tâche, selon le plan primitif des conspirateurs, était de rester derrière pour s'occuper des curieux et maintenir aussi longtemps que possible le faux-semblant sur la présence de M.. Sacquet au Creux-de-Crique. Il avait même apporté de vieux vêtements de Frodon pour l'aider à tenir son rôle. Ils ne se doutaient guère du danger que celui ci devait présenter.

- Excellent! dit Frodon, quand il eut compris le plan. On n'aurait pu laisser de message pour Gandalf, autrement. Je ne sais si les Cavaliers Noirs peuvent lire ou non, évidemment, mais je n'aurais osé prendre le risque d'un message écrit, pour le cas où ils pénétreraient dans la maison et la fouilleraient. Mais si le Gros est disposé à tenir le fort et que je sois assuré que Gandalf sache le chemin que nous aurons pris, cela me décide. Je pénétrerai dans la Vieille Forêt demain matin, dès l'aube.

- Eh bien, voilà! dit Pippin. Tout bien considéré, j'aime mieux notre tâche que celle du Gros à attendre ici l'arrivée des Cavaliers Noirs.

- Attendez d'être au beau milieu de la Forêt, dit Fredegar. Vous souhaiterez d'être revenu ici avec moi avant la même heure demain.

- Inutile de discuter plus avant, dit Merry. Nous avons encore à tout ranger et

mettre la dernière main à l'emballage avant d'aller au lit. Je vous appellerai tous avant le point du jour.

Quand il fut enfin couché, Frodon eut de la peine à s'endormir. Il avait mal aux jambes. Il était heureux de partir à dos de poney le lendemain. Il finit par tomber dans un vague rêve, dans lequel il lui semblait regarder par une haute fenêtre une sombre mer d'arbres entrelacés. D'en bas, parmi les racines, montait le bruissement de créatures rampantes et flairantes. Il avait la certitude qu'elles le sentiraient tôt ou tard.

Puis il entendit un bruit dans le lointain. Il crut tout d'abord que c'était un grand vent qui passait dans les feuilles de la forêt. Puis il sut que ce n'était pas les feuilles, mais le bruit de la mer lointaine, bruit qu'il n'avait jamais entendu dans sa vie éveillée, mais qui avait souvent troublé ses rêves. Soudain, il s'aperçut qu'il était dehors, en plein air. Il n'y avait pas d'arbre, après tout. Il se trouvait sur une sombre bruyère, et il y avait dans l'air une étrange odeur de sel. Levant le regard, il vit devant lui une haute tour blanche, dressée seule sur une crête élevée. Un grand désir le prit de grimper dans la tour et de voir la mer. Il commença à gravir péniblement le crêt en direction de la tour, mais soudain une lumière illumina le ciel, et le tonnerre retentit.

CHAPITRE SIX

LA VIEILLE FORÊT



RODON SE RÉVEILLA BRUSQUEMENT. IL FAISAIT ENCORE NOIR DANS LA chambre. Merry était là debout, une chandelle dans une main, il cognait de l'autre sur la porte.

- Bon, bon! Qu'est ce qu'il y a? demanda Frodon, encore secoué et ahuri.

- Ce qu'il y a! s'écria Merry. Il est temps de se lever. Il est quatre heures et demie, et le temps est brumeux. Allons! Sam est déjà en train de préparer le petit déjeuner. Même Pippin est debout. Je vais aller sceller les poneys et chercher celui qui sera le porteur du bagage. Réveille ce flemmard de Gros! Il faut au moins qu'il se lève pour nous voir partir.

Peu après six heures, les cinq Hobbits étaient prêts au départ. Gros Bolger continuait à bâiller. Ils se glissèrent hors de la maison. Merry partit en avant, conduisant un poney chargé, il s'engagea dans un chemin qui passait par un bosquet derrière la maison, puis il coupa à travers divers champs. Les feuilles des arbres luisaient, et chaque brindille dégouttait, l'herbe était grise de rosée froide. Tout était tranquille, et les bruits lointains paraissaient proches et nets: volailles caquetant dans une cour, quelqu'un fermant la porte d'une maison éloignée.

Ils trouvèrent les poneys dans leur hangar, de robustes petites bêtes, de la sorte qu'aiment les Hobbits, peu rapides, mais excellentes pour la tâche d'une longue journée. Ils se mirent en selle, et bientôt ils furent partis dans la brume qui semblait ne s'ouvrir qu'à contrecœur pour se refermer d'un air rébarbatif derrière eux. Après avoir chevauché une heure environ, lentement et sans parler, ils virent la haie se dessiner soudain en avant d'eux. Elle était haute et couverte d'un filet argenté de toiles d'araignée.

- Comment allez-vous traverser cela? demanda Fredegar.

- Suivez-moi et vous verrez! dit Merry.

Il prit vers la gauche le long de la haie, et ils arrivèrent bientôt à un point où elle

s'infléchissait vers l'intérieur, courant le long d'une dépression. Une excavation avait été pratiquée, à quelque distance de la haie, et elle s'enfonçait en pente douce dans le sol. Elle avait des parois de brique qui s'élevaient tout droit sur les côtés jusqu'à un endroit où elles se voûtaient pour former un tunnel qui plongeait profondément sous la haie et ressortait de l'autre côté dans la dépression.

Là, Gros Bolger s'arrêta :

- Adieu, Frodon! dit-il. Je voudrais bien que vous n'alliez pas dans la Forêt. J'espère seulement que vous n'aurez pas besoin de secours avant la fin de la journée. Mais bonne chance aujourd'hui et tous les jours!

- J'aurai de la chance, si rien de pire ne nous attend que la Vieille Forêt, dit Frodon. Dis à Gandalf de se hâter sur la route de l'est: nous l'aurons bientôt retrouvée, et nous irons aussi vite que nous le pourrons.

- Adieu! crièrent-ils.

Sur quoi ils s'engagèrent dans la pente et disparurent de la vue de Fredegar dans le tunnel.

Il était sombre et humide. A l'autre extrémité, il était fermé par une grille de solides barreaux de fer. Merry descendit ouvrir la grille, et quand ils furent tous passés il la repoussa. Elle se ferma avec un bruit métallique, et la serrure cliqueta. Le son était sinistre.

- Voilà! dit Merry. Vous avez quitté la Comté, vous êtes maintenant au-dehors et à l'orée de la Vieille Forêt.

- Les histoires qu'on raconte à son sujet sont-elles véridiques? demanda Pippin.

- Je ne sais pas de quelles histoires tu veux parler, répondit Merry. Si tu veux dire les vieux contes à faire peur que les nourrices du Gros lui racontaient, sur des gobelins, des loups et des choses de ce genre, je répondrai que non. En tout cas, je n'y crois pas. Mais la Forêt est véritablement bizarre. Tout y est beaucoup plus vivant, plus conscient de ce qui se passe, pour ainsi dire, que ne le sont les choses dans la Comté. Et les arbres n'aiment pas les étrangers. Ils vous observent. Ils se contentent généralement de cela tant qu'il fait jour, et ils ne font pas grand-chose. A l'occasion, les plus hostiles peuvent laisser tomber une branche, dresser une racine ou vous accrocher d'une longue plante rampante. Mais, la nuit venue, les choses peuvent prendre un tour des plus alarmants, c'est ce qu'on m'a dit, en tout cas. Je n'ai pénétré ici après le coucher du soleil qu'une ou deux fois, encore suis-je resté près de la haie. Il me semblait que tous les arbres se murmuraient les uns aux autres, se passant des nouvelles ou tramant des complots en un langage inintelligible, et les branches se balançaient et tâtonnaient sans aucun vent. On dit bien que les arbres se meuvent réellement et qu'ils peuvent entourer un étranger et le cerner. En fait, ils ont jadis attaqué la haie: ils vinrent se planter juste à côté et se penchèrent par-dessus. Mais les Hobbits accoururent, coupèrent des centaines d'arbres, ils firent un grand feu de joie dans la Forêt et brûlèrent tout le terrain sur une large bande à l'est de la haie. Après cela, les arbres renoncèrent à l'attaque, mais ils devinrent très hostiles. Il existe encore un large espace nu, pas loin à l'intérieur, à l'endroit où le feu de joie avait été allumé.

- Sont-ce seulement les arbres qui sont dangereux? demanda Pippin.

- Il y a diverses choses bizarres qui vivent au plus profond de la Forêt et de l'autre côté, dit Merry, ou en tout cas l'ai-je entendu dire, mais je n'en ai jamais vu aucune. Quelque chose trace des sentiers, toutefois. Quand on pénètre à l'intérieur, on trouve des pistes ouvertes, mais elles semblent bouger et changer de temps à autre de curieuse façon. Non loin de ce tunnel, il y a, ou il y a longtemps eu, le commencement d'un chemin tout à fait large menant à la Clairière du Feu de Joie, et continuant plus ou moins dans notre direction, vers l'est, puis un peu au nord. C'est celui que je vais essayer de trouver.

Les Hobbits quittèrent alors la grille du tunnel et traversèrent la large dépression. De l'autre côté, un sentier un peu effacé menait au terrain de la Forêt, à cent mètres et quelques-unes de la haie, mais il s'évanouit aussitôt après les avoir amenés sous les arbres. Regardant en arrière, ils pouvaient voir la ligne sombre de la haie à travers les fûts d'arbres, déjà épais autour d'eux. Devant, ils ne voyaient que des troncs de dimensions et de formes innombrables: droits ou courbés, tordus, penchés, trapus ou minces, lisses ou noueux et branchus, et tous les fûts étaient verts ou gris de mousse et d'excroissances visqueuses ou pelucheuses.

Seul Merry paraissait avoir gardé son entrain.

- Tu ferais mieux de prendre la tête et de trouver ce sentier, lui dit Frodon. Ne nous perdons pas les uns les autres, et n'oublions pas de quel côté se trouve la haie! Ils choisirent une direction parmi les autres, et les poneys cheminèrent en évitant soigneusement les nombreuses racines tordues et entrelacées. Il n'y avait pas de broussailles. Le terrain s'élevait constamment et, comme ils avançaient, il semblait que les arbres se faisaient plus grands, plus sombres et plus épais. Il n'y avait aucun son sauf, de temps à autre, un égouttement d'humidité parmi les feuilles immobiles. Pour le moment, il n'y avait pas un murmure, pas un mouvement dans les branches, mais ils avaient tous le désagréable sentiment d'être épiés avec une désapprobation qui s'approfondissait jusqu'à l'aversion et même l'hostilité. Ce sentiment s'accrut toujours davantage, au point qu'ils se mirent à lever vivement les yeux ou à jeter un regard par-dessus l'épaule, comme s'ils s'attendaient à quelque coup soudain.

On ne voyait toujours aucun signe de sentier, et les arbres semblaient constamment leur barrer le passage. Pippin sentit tout d'un coup qu'il ne pouvait plus le supporter et, à l'improviste, il poussa un cri:

- Holà! Holà! Je ne vais rien faire. Laissez moi seulement passer, voulez-vous?

Les autres s'arrêtèrent, effrayés, mais le cri retomba comme étouffé par un lourd rideau. Il n'y eut ni écho ni réponse, bien que la Forêt parût devenir plus peuplée et plus attentive qu'auparavant.

- A ta place, je ne crierais pas, dit Merry. Cela fait plus de mal que de bien.

Frodon commença à se demander s'il était possible de trouver un moyen de passer et s'il avait eu raison d'entraîner les autres dans cette abominable forêt. Merry regardait de part et d'autre, et il semblait déjà incertain sur le chemin à suivre.

Pippin le remarqua

- Il ne t'a pas fallu longtemps pour nous égarer, dit-il.

Mais, à ce moment, Merry émit un sifflement de satisfaction et pointa l'index en avant:

- Eh bien! Dit-il. C'est un fait que ces arbres bougent. Voilà la Clairière du Feu de Joie devant nous enfin, je l'espère, mais le sentier qui y mène semble être parti. La lumière devint plus claire à mesure qu'ils avançaient. Soudain, ils débouchèrent des arbres et se trouvèrent dans un vaste espace circulaire. Il y avait du ciel au-dessus d'eux, bleu et clair à leur grande surprise, car en bas, sous la voûte de la Forêt, ils n'avaient pu voir le matin se lever ni la brume s'évanouir. Le soleil n'était toutefois pas encore assez haut pour briller dans la clairière, bien que sa lumière se posât sur le sommet des arbres. Les feuilles étaient toutes plus drues et plus vertes sur les bords de la clairière, l'entourant d'un mur presque solide. Aucun arbre ne poussait là, mais seulement de l'herbe inégale et de nombreuses plantes hautes: persil des bois, ciguës flétries sur leur longue tige, herbe à feu s'égrenant en cendres duveteuses, orties et chardons exubérants. Un endroit lugubre: mais après la Forêt étouffante, il donnait l'impression d'un charmant et riant jardin.

Les Hobbits, encouragés, levèrent des regards pleins d'espoir vers la croissante lumière du jour dans le ciel. De l'autre côté de la clairière, il y avait une brèche dans le mur d'arbres et au-delà un sentier dégagé. Ils pouvaient le voir s'enfoncer dans la Forêt, par endroits large et ouvert sur le ciel, bien qu'à chaque instant les arbres se resserrassent et le couvrirent de leurs branches sombres. Ils partirent par-là. Ils montaient toujours en pente douce, mais ils allaient maintenant d'un train beaucoup plus rapide et de meilleur cœur: car il leur semblait que la Forêt s'était radoucie et qu'elle allait les laisser passer sans obstruction après tout.

Mais au bout d'un moment, l'air se fit chaud et étouffant. Les arbres se resserrèrent de nouveau de chaque côté, et ils ne voyaient plus loin devant eux. Ils sentirent alors, plus fortement que jamais, la malveillance de la Forêt les presser derechef de toutes parts. Il régnait un tel silence que le son des sabots de leurs poneys, bruissant sur les feuilles mortes et trébuchant par moments sur des racines cachées, leur paraissait retentir avec un bruit sourd dans leurs oreilles. Frodon tenta de chanter une chanson pour les encourager, mais sa voix se réduisit à un murmure

Oh, errants dans la terre obscurcie

Ne désespérez point! Car, si ténébreuses qu'elles soient,

Toutes les forêts existantes doivent se terminer enfin

Et voir passer le soleil découvert:

Le soleil couchant, le soleil levant,

La fin du jour ou le jour commencé,
Car à l'ouest ou à l'est toutes les forêts doivent s'éclaircir...

S'éclaircir au moment où il prononçait ce mot, sa voix s'éteignit. L'air semblait lourd et la composition des paroles fastidieuse. Juste derrière eux, une grosse branche tomba avec fracas dans le sentier. Les arbres leur parurent se fermer devant eux.

-Ils n'aiment pas ce que tu dis d'une fin ou d'un éclaircissement, dit Merry. Je ne chanterais pas davantage pour le moment. Attends que nous arrivions en effet à l'orée, et alors nous nous retournerons pour leur envoyer un chœur vibrant!

Il parlait gaiement et, s'il ressentait une grande inquiétude, il ne la montrait aucunement. Un lourd fardeau pesait à présent sur le cœur de Frodon, et chaque pas en avant lui faisait regretter davantage d'avoir jamais pensé à défier la menace des arbres. Il était, en fait, sur le point de s'arrêter net et de proposer de rebrousser chemin (si c'était encore possible), quand les choses prirent un nouveau tour. Le sentier cessa de monter pour se faire pendant un moment presque de niveau. Les arbres sombres s'écartèrent et, en avant, les Hobbits purent voir le sentier se poursuivre à peu près droit. Devant eux, mais à une certaine distance, se dressait une croupe verte, sans arbre, qui sortait comme une tête chauve de la forêt environnante. Le sentier semblait y mener directement.

Ils s'élancèrent alors en avant, ravis à la pensée de grimper un moment au-dessus de la voûte de la Forêt. Le sentier plongea et recommença de monter, les amenant enfin au pied de la pente raide de la colline. A cet endroit, il quittait les arbres et se perdait dans le gazon. La Forêt entourait l'éminence comme une chevelure épaisse qui dessinerait un cercle net autour d'un sommet de tête tondu.

Les Hobbits gravirent la pente sur leurs poneys, tournant sans cesse jusqu'au moment où ils arrivèrent au sommet. Là, debout, ils regardèrent alentour. L'atmosphère, éclairée par le soleil, était rayonnante, mais embrumée, et la vue ne portait pas à une grande distance. Tout près, le brouillard avait maintenant à peu près disparu, bien qu'il en demeurât encore par-ci par-là dans le creux de la Forêt, et, au sud, d'un profond repli qui coupait droit au travers, s'élevait encore comme une vapeur ou des rubans de fumée blanche.

- Là, dit Merry, désignant l'endroit de la main, c'est la ligne du Tournesaules. Il descend des hautes plaines et coule au sud-ouest au milieu de la Forêt pour rejoindre le Brandevin sous Fin-de-Barrière. Nous ne voulons pas aller de ce côté là! La vallée du Tournesaules est réputée la partie la plus bizarre de toute la forêt le centre d'où provient toute l'étrangeté, pour ainsi dire.

Les autres regardèrent dans la direction qu'indiquait Merry, mais ils ne virent guère que des brumes qui s'étendaient sur la vallée profonde et humide, et au-delà, la partie méridionale de la Forêt disparaissait de la vue.

Sur le sommet, le soleil devenait chaud. Il devait être environ onze heures: mais la brume automnale les empêchait encore de voir grand-chose dans les autres directions. A l'ouest, ils ne pouvaient distinguer la ligne de la haie ni, au-delà, la vallée

du Brandevin. Au nord, qu'ils regardaient avec le plus d'espoir, ils ne pouvaient rien voir qui pût être la ligne de la grande Route de l'Est, qu'ils voulaient gagner. Ils étaient sur une île perdue au milieu d'une mer d'arbres, et l'horizon était voilé. Du côté sud-est, le sol descendait abruptement, comme si les pentes de la colline continuaient loin sous les arbres, tels les rivages d'îles qui sont en réalité les flancs d'une montagne surgie du sein d'eaux profondes. Ils s'assirent sur le bord vert et regardèrent par-dessus la Forêt qui se déployait à leurs pieds, en mangeant leur repas de midi. Comme le soleil s'élevait et passait la méridienne, ils entrevirent dans le lointain à l'est la ligne gris vert des hauts qui s'étendaient de ce côté au-delà de la Vieille Forêt. Cette vue les réconforta grandement, car il était bon d'avoir un aperçu de quoi que ce fût au-delà de l'orée de la Forêt, bien qu'ils n'eussent aucune intention d'aller de ce côté s'ils pouvaient l'éviter: Les Hauts des Galgals avaient, dans la légende hobbit, une réputation aussi sinistre que la Forêt même. Ils se décidèrent finalement à repartir. Le sentier qui les avait amenés à l'éminence reprenait sur la pente nord, mais ils ne l'avaient pas longtemps suivi quand ils s'aperçurent qu'il s'incurvait de plus en plus vers la droite. Il ne tarda pas à descendre rapidement, et ils devinèrent qu'il devait en fait se diriger vers la vallée du Tournesaules: Ce n'était pas du tout la direction qu'ils désiraient prendre. Après un moment de discussion, ils décidèrent de quitter ce chemin qui les fourvoyait et d'aller vers le nord, car, s'ils n'avaient pu voir la route du sommet de la colline, elle devait se trouver par-là et ne devait pas être très éloignée. Et aussi, du côté du nord et sur la gauche du sentier, le terrain semblait être plus sec et plus ouvert: Il grimpait vers les pentes où les arbres étaient moins drus, des pins et des hêtres remplaçaient les chênes, les frênes et autres arbres étranges et inconnus de la forêt plus dense.

Au début, le choix leur parut bon: Ils allaient à un train assez rapide, quoique à chaque fois qu'ils apercevaient le soleil dans une percée il leur semblât inexplicablement avoir tourné vers l'est. Mais au bout d'un moment, les arbres commencèrent à se resserrer, juste à l'endroit où ils avaient paru, à distance, être plus clairsemés et moins enchevêtrés. Puis, de profonds replis de terrain se découvrirent à l'improviste, comme les ornières d'immenses roues de géants ou de larges fossés et des routes affaissées, depuis longtemps hors d'usage et obstruées de ronces. Ces replis s'étendaient pour la plupart en travers de leur ligne de marche et ils ne pouvaient les franchir qu'en jouant des pieds et des mains pour descendre et en ressortir, ce qui était incommode et difficile avec les poneys. A chaque descente, ils trouvaient le creux rempli d'épais buissons et de broussailles emmêlées qui, de curieuse façon, refusaient de céder sur la gauche et ne livraient passage que si les voyageurs se tournaient à droite, et ceux-ci devaient parcourir une certaine distance dans le fond avant de trouver un moyen de remonter de l'autre côté. Chaque fois qu'ils avaient escaladé la pente, les arbres paraissaient plus profonds et plus sombres, et toujours sur la gauche et vers le haut il était des plus difficile de trouver un chemin: ils étaient contraints d'aller vers la droite et de descendre. Au bout d'une heure ou deux, ils avaient perdu tout sens clair de l'orientation,

mais ils savaient bien qu'ils avaient depuis longtemps cessé d'aller aucunement vers le nord. Ils étaient détournés et ne faisaient plus que suivre un itinéraire choisi pour eux vers l'est et le sud, vers le cœur de la Forêt, et non vers une issue. L'après-midi tirait à sa fin quand ils descendirent en dégringolant dans un repli plus large et plus profond que tous ceux qu'ils avaient rencontrés jusqu'alors. Il était si escarpé, avec un surplomb tellement prononcé, qu'ils se virent dans l'impossibilité de regimber pour en sortir ni d'un côté ni de l'autre sans abandonner leurs poneys et leur bagage. Tout ce qu'ils purent faire fut de suivre le repli dans sa descente. Le sol se fit mou et, en certains endroits, marécageux, des sources apparurent sur les talus, et ils se trouvèrent bientôt suivre un ruisseau qui gazouillait dans un lit rempli d'herbes sauvages. Puis le sol commença de descendre rapidement, et le ruisseau, devenu fort et bruyant, se mit à couler à flots bondissants et rapides le long de la pente. Ils se trouvaient dans la pénombre d'une profonde ravine, couverte d'une haute voûte d'arbres.

Après avoir suivi péniblement le cours du torrent sur une certaine distance, ils débouchèrent soudain de l'obscurité. Comme par un portail, ils virent devant eux le soleil. A l'approche de l'ouverture, ils constatèrent qu'ils avaient cheminé en descendant par une crevasse creusée dans une haute paroi escarpée, presque une falaise. A son pied était un grand espace d'herbe et de roseaux, et, au loin, se voyait une autre paroi à peu près aussi escarpée. L'or d'un soleil tardif s'étendait, chaud et lourd, sur le terrain caché entre les deux parois. Au milieu, une rivière aux eaux brunes traçait de paresseux méandres, elle était bordée de vieux saules, recouverte d'une voûte de saules, obstruée de saules tombés et mouchetée de milliers de feuilles de saule flétries. L'atmosphère était épaissie de ces feuilles qui descendaient en voletant, jaunes, des branches, car une douce et chaude brise soufflait mollement dans la vallée, les roseaux bruissaient, et les rameaux de saules grinçaient.

- Eh bien, maintenant, j'ai au moins quelque idée de l'endroit où nous nous trouvons! Dit Merry. Nous sommes arrivés presque à l'opposé de la direction que nous voulions suivre. C'est ici le Tournesaules! Je vais aller reconnaître le terrain.

Il passa dans le soleil et disparut parmi les hautes herbes. Après un moment, il reparut et déclara qu'il y avait un sol assez solide entre le pied de la falaise et la rivière, en certains endroits, un gazon ferme descendait jusqu'au bord de l'eau

- Qui plus est, dit-il, il semble qu'il y ait une espèce de sentier qui serpente de ce côté de la rivière. En tournant à gauche et en le suivant, nous ne pouvons que sortir en fin de compte du côté oriental de la Forêt.

- Sans doute! Dit Pippin. Enfin... Si la piste va jusque là et si elle ne nous conduit pas simplement à un marécage pour nous y laisser. Qui a tracé le sentier, à ton avis, et pourquoi? Je suis bien certain que ce n'est pas à notre bénéfice. Je commence à me méfier grandement de cette Forêt et de tout ce qui s'y trouve, et je commence à croire à toutes les histoires qu'on raconte à son sujet. Et n'as-tu aucune idée de la distance que nous devrions parcourir à l'Est?

- Non, dit Merry, je n'en ai pas. Je ne sais pas le moins du monde à quelle hauteur du Tournesaules nous nous trouvons, ni qui a bien pu venir assez souvent pour tracer un sentier le long de la rivière. Mais je ne vois pas d'autre moyen de sortir. Faute d'autre solution, ils avancèrent à la queue leu leu, et Merry les mena au sentier qu'il avait découvert. Les herbes et les roseaux étaient partout hauts et luxuriants, dépassant de beaucoup par endroits la tête des voyageurs, mais, une fois découvert, le sentier était facile à suivre dans ses tours et détours qui épousaient la fermeté du terrain au milieu des marécages et des mares. Par-ci par-là, il passait au-dessus d'autres ruisseaux qui rejoignaient le Tournesaules en descendant par des ravines des terres forestières plus élevées et à ces endroits des troncs d'arbres ou des faisceaux de broussailles étaient soigneusement posés en travers.

Les Hobbits commençaient à avoir très chaud. Des armées de mouches de toutes sortes bourdonnaient à leurs oreilles, et le soleil de l'après-midi leur brûlait le dos. Enfin, ils arrivèrent brusquement dans une ombre légère: De grandes branches grises s'étendaient au-dessus du sentier. Chaque pas en avant leur coûtait un peu plus que le précédent. La somnolence semblait monter furtivement de la terre le long de leurs jambes et tomber doucement de l'air sur leur tête et leurs yeux. Frodon sentit son menton tomber et sa tête dodeliner. Juste devant lui, Pippin s'affaissa en avant sur les genoux. Frodon fit halte.

- C'est inutile, entendit-il dire Merry. Impossible de faire un pas de plus sans repos. Faut un somme. Fait frais sous les saules. Moins de mouches!

Frodon n'apprécia pas le ton de ces mots

- Allons, cria t'il. On ne peut pas faire un somme encore. Il faut d'abord nous tirer de la forêt.

Mais les autres étaient déjà trop assoupis pour se soucier. A côté d'eux, Sam baillait debout, les yeux stupides et papillotants.

Frodon se sentit soudain accablé par le sommeil. La tête lui tournait. L'air était presque entièrement silencieux. Les mouches avaient cessé de bourdonner. Seul un doux son à peine audible, un faible bruissement comme d'une chanson murmurée parut voler dans les branches au-dessus de lui. Il leva ses yeux alourdis et vit, penché sur lui, un énorme saule, vieux et chenu. L'arbre paraissait immense, ses branches étalées s'élevaient comme des bras tendus, aux mains pourvues de longs et multiples doigts, son tronc noueux et tordu s'ouvrait en larges fissures qui grinçaient faiblement au mouvement des branches. Les feuilles qui s'agitaient devant le ciel brillant éblouissaient Frodon, il s'écroula, et il resta étendu là où il était tombé dans l'herbe.

Merry et Pippin se traînèrent en avant pour s'allonger le dos contre le tronc du saule. Derrière eux, les grandes fissures béèrent pour les accueillir, tandis que l'arbre se balançait en grinçant. Ils regardèrent vers les feuilles grises et jaunes qui

chantaient en se mouvant doucement devant la lumière. Leurs yeux se fermèrent et il leur sembla alors entendre des mots, des mots frais, parlant d'eau et de sommeil. Ils s'abandonnèrent au sortilège et tombèrent dans un profond sommeil au pied du grand saule gris.

Frodon resta un moment à lutter contre le sommeil qui l'écrasait, puis, dans un grand effort, il parvint à se remettre sur pied. Il éprouvait un désir irrésistible d'eau fraîche.

- Attends-moi, Sam, balbutia t'il. Me faut me baigner les pieds un instant.

Dans un demi-rêve, il gagna en titubant le côté de l'arbre tourné vers la rivière, où de grandes racines noueuses s'avançaient dans l'eau comme des dragons tortus qui s'étireraient pour boire. Il en enfourcha une et barbota dans l'eau brune et fraîche, et là, lui aussi sombra brusquement dans le sommeil, le dos appuyé contre l'arbre.

Sam s'assit et se gratta la tête, baillant comme une caverne. Il était soucieux. L'après-midi tirait à sa fin, et il trouvait cette soudaine somnolence inquiétante. «Il y a autre chose là-dedans que du soleil et de l'air chaud, se murmura t'il à lui-même. Ce grand arbre ne me dit rien qui vaille. Il ne m'inspire pas confiance. Écoute sa berceuse à présent! Ça ne peut pas se passer comme ça! Il se remit péniblement sur ses pieds et partit en trébuchant voir ce qu'il en était des poneys. Il constata que deux d'entre eux étaient partis à l'aventure assez loin dans le sentier, il venait de les rattraper et de les ramener vers les autres, quand il entendit deux bruits: l'un fort, et l'autre doux, mais très clair. Le premier était l'éclaboussement de quelque chose de lourd qui était tombé dans l'eau, le second, un son semblable au dé clic de la serrure quand une porte est doucement refermée à fond.

Il se précipita vers la rive. Frodon était dans l'eau, tout près du bord, et au-dessus de lui une grande racine semblait le maintenir à bas, mais il ne se débattait pas. Sam l'agrippa par sa veste et le tira de sous la racine, après quoi, il le remonta non sans difficulté sur la rive. Frodon se réveilla presque immédiatement, toussant et s'ébrouant.

- Sais-tu, Sam, finit-il par dire, que ce sacré arbre m'a jeté à l'eau! Je l'ai senti. La grande racine m'a simplement enveloppé et fait basculer!

- Vous rêviez sans doute, monsieur Frodon, dit Sam. Vous ne devriez pas vous asseoir en un tel endroit, si vous avez sommeil.

- Et les autres? Demanda Frodon. Je me demande quel genre de rêves ils font. Ils retournèrent de l'autre côté de l'arbre, et Sam comprit alors quel était le dé clic qu'il avait entendu. Pippin avait disparu. La fissure contre laquelle il s'était étendu s'était refermée de sorte qu'on ne voyait plus la moindre lézarde. Merry était coincé: une autre fente s'était refermée autour de sa taille, ses jambes étaient à l'extérieur, mais le reste de son corps se trouvait à l'intérieur de l'ouverture noire, dont les bords le serraient comme des tenailles.

Frodon et Sam commencèrent par frapper sur le tronc contre lequel Pippin s'était appuyé. Puis ils tentèrent frénétiquement d'écarter les mâchoires de la fente qui

retenait le pauvre Merry. Tous leurs efforts furent vains.

- Quelle chose horrible! S'écria Frodon, éperdu. Pourquoi n'avons-nous jamais pénétré dans cette affreuse forêt? Comme je voudrais qu'on soit tous au Creux-de-Crique !

De toutes ses forces, il assena un grand coup de pied à l'arbre, sans souci de son propre corps. Un frisson à peine perceptible parcourut le tronc et passa jusque dans les branches, les feuilles bruirent et murmurèrent, mais avec un son maintenant de faible et lointain rire.

- Nous n'avons pas de cognée dans nos bagages, je suppose, monsieur Frodon? Demanda Sam.

- J'ai emporté une petite hachette pour fendre le bois de chauffage, répondit Frodon. Cela ne servirait pas à grand-chose.

- Une minute! S'écria Sam, frappé d'une idée que lui suggérait le bois de chauffage. On pourrait se servir du feu!

- Peut être, dit Frodon d'un air dubitatif. On pourrait réussir à rôtir Pippin tout vif à l'intérieur.

- On pourrait commencer par faire mal à cet arbre ou l'effrayer, répliqua Sam d'un air féroce. S'il ne les laisse pas aller, je l'abattraï, fût ce en le rongéant. Il courut aux poneys et revint bientôt avec deux briquets et une hachette.

Ils assemblèrent rapidement de l'herbe, des feuilles sèches et des petites parcelles d'écorce, puis ils firent un amas de brindilles et de bois sec. Ils les entassèrent contre le tronc du côté opposé à celui où se trouvaient les prisonniers. Dès que Sam eut fait jaillir une étincelle sur l'amadou, celui ci enflamma l'herbe sèche, et une bouffée de flamme et de fumée s'éleva. Les brindilles pétillèrent. De petites langues de feu léchèrent l'écorce sèche et striée du vieil arbre et la roussirent. Un frémissement parcourut tout le saule. Les feuilles semblèrent émettre au-dessus de leurs têtes un sifflement de souffrance et de colère. Merry jeta un grand cri, et, venu du tréfonds de l'arbre, ils entendirent un hurlement étouffé de Pippin.

- Éteignez! Éteignez! Cria Merry. Il va me couper en deux, sans cela. C'est ce qu'il dit!

- Qui? Quoi? Cria Frodon, se précipitant de l'autre côté de l'arbre.

- teignez ! Éteignez! dit Merry, suppliant.

Les branches du saule se mirent à se balancer avec violence. Un son s'éleva: on eût dit un grand vent qui s'étendait aux branches de tous les arbres environnants, comme si elles avaient laissé tomber une pierre dans le tranquille sommeil de la vallée de la rivière, suscitant des ondes de colère qui gagnaient la totalité de la forêt. Sam donna des coups de pied dans le petit feu et étouffa les étincelles. Mais Frodon, sans trop savoir pourquoi il le faisait ni ce qu'il espérait, courut dans le sentier en criant au secours! Au secours! au secours! Il avait l'impression de ne pouvoir entendre qu'à peine le son de sa propre voix aiguë: Aussitôt les mots sortis de sa bouche elle était emportée par le vent du saule et noyée dans une clameur de feuilles. Il se sentit désespéré: perdu et stupide.

Soudain, il s'arrêta. Il y avait une réponse, ou du moins le crut-il, mais elle paraiss-

sait venir de derrière lui, dans le sentier plus loin dans la forêt. Il se retourna pour écouter, et il n'eut bientôt plus de doute
quelqu'un chantait une chanson, une voix profonde et réjouie chantait avec une heureuse insouciance, mais les paroles n'avaient aucun sens:

Holà! Viens gai dol!
sonne un donguedillon! Sonne un dong!
Saute! fal lall le saule!
Tom Bom, gai Tom, Tom Bombadillon!

Emplis mi-partie d'espoir et mi-partie de la peur d'un nouveau danger, Frodon et Sam restèrent alors tous deux immobiles. Soudain, d'une longue suite de mots dépourvue de sens (ou qui le semblaient) la voix s'éleva, forte et claire, pour entonner cette chanson

Holà! Viens gai dol! Berry dol!
Chérie! Légers sont le vent du temps et l'étourneau ailé.
Là-bas sous la colline, brillante au soleil
Là est ma belle dame, fille de Dame Rivière,
Mince comme la baguette de saule, plus claire que l'onde. Le vieux Tom Bombadil,
Porteur de lis d'eau, Rentre de nouveau en sautillant.
L'entends-tu chanter?
Holà! Viens gai dol! Berry dol!
Et gai ho, Baie dor, baie d'or, gaie baie jaune, oh!
Pauvre vieil Homme saule, retire tes racines!
Tom est pressé à présent.
Le soir va suivre le jour. Tom rentre, porteur de lis d'eau.
Holà! viens Berry dol!
M'entends-tu chanter?

Frodon et Sam se tenaient comme sous l'effet d'un enchantement. Le vent lança une dernière bouffée. Les feuilles pendirent de nouveau silencieuses aux branches raides. La chanson jaillit derechef, et puis, soudain, sautant et dansant dans le sentier, parut au-dessus des roseaux un vieux chapeau cabossé à haute calotte, avec une longue plume bleue fichée dans le ruban. Un nouveau sautillement et un bond amenèrent en vue un homme, ou tout au moins le semblait-il. En tout cas, il était de trop forte carrure et trop lourd pour un Hobbit, s'il n'était pas tout à fait d'assez haute taille pour être un des Grandes Gens, bien qu'il fit assez de bruit pour cela, clopinant sur d'épaisses jambes couvertes de grandes bottes jaunes et chargeant à travers l'herbe et les joncs comme une vache qui descend boire. Il avait un manteau bleu et une longue barbe brune, ses yeux étaient bleus et brillants, et sa figure d'un rouge de pomme mûre, mais plissée de mille rides

de rire. Il portait dans ses mains sur une grande feuille comme sur un plateau un petit tas de lis d'eau blancs.

-Au secours! Crièrent Frodon et Sam, courant vers lui, les mains en avant.

- Ho! ho! Du calme, là! Cria le vieillard, levant une main, et ils s'arrêtèrent court, comme figés. Et maintenant, mes petits amis, où allez-vous donc, à souffler comme des bœufs? Qu'est ce qui se passe donc? Savez vous qui je suis? Je suis Tom Bombadil. Dites-moi quels sont vos ennuis? Tom est pressé à présent. N'écrasez pas mes lis!

- Mes amis sont coincés dans le saule, cria Frodon, haletant.

- Monsieur Merry est comprimé dans une fente! Cria Sam.

- Comment? S'écria Tom Bombadil, sautant en l'air. Le vieil Homme-Saule? Ce n'est que cela, hé? Ce sera vite arrangé. Je connais l'air qu'il lui faut. Ce vieux grison d'Homme-Saule! Je vais lui geler la moelle, s'il ne se tient pas bien. Je vais lui chanter un air qui lui racornira les racines. Je vais soulever par une chanson un vent qui emportera feuilles et branches. Le vieil Homme-Saule!

Après avoir soigneusement déposé ses lis sur l'herbe, il courut à l'arbre. Là, il vit les pieds de Merry qui dépassaient encore le reste avait déjà été attiré davantage à l'intérieur. Tom mit la bouche contre la fissure et se mit à chanter dedans à mi-voix. Ils ne purent saisir les paroles, mais Merry fut à l'évidence stimulé. Ses jambes commencèrent à donner des ruades. Tom s'écarta d'un bond et, ayant arraché une branche pendante, il en frappa le flanc du saule

- Veux-tu bien le laisser sortir, vieil Homme-Saule! Dit-il. A quoi penses-tu? Tu ne devrais pas être éveillé. Mange de la terre! Creuse profond! Bois de l'eau! Dors! Bombadil parle!

Il saisit alors les pieds de Merry et le tira de la fissure soudain élargie.

Il y eut un grincement déchirant, l'autre fissure s'ouvrit, et Pippin bondit dehors, comme sous l'effet d'un coup de pied. Puis, avec un claquement sonore, les deux fissures se refermèrent. Un frisson parcourut l'arbre de la racine au sommet, et un silence absolu s'établit.

- Merci, dirent les Hobbits, à tour de rôle.

Tom Bombadil éclata de rire:

- Eh bien, mes petits amis, dit-il, se baissant pour regarder leurs visages. Vous allez venir à la maison avec moi. La table est toute chargée de crème jaune, de rayons de miel, de pain blanc et de beurre. Baie d'Or vous attend. Il sera temps de poser des questions autour de la table du souper. Suivez-moi aussi vite que vous le pourrez!

Sur ces mots, il ramassa ses lis et, avec un signe de la main, il s'en fut en sautillant et en dansant dans le chemin vers l'est, non sans continuer à chanter d'une voix forte ses chansons dépourvues de sens.

Trop surpris et trop soulagés pour parler, les Hobbits le suivirent avec toute la rapidité possible. Mais elle ne suffit pas. Tom disparut bientôt devant eux, et le son du chant se fit de plus en plus faible et lointain. Mais, soudain, sa voix revint flotter vers eux en un puissant appel.

Trottez, mes petits amis
 le long du Tournesaules,
 Tom va devant allumer les chandelles
 A l'Ouest se couche le soleil: bientôt vous irez à l'aveuglette
 Quand tomberont les ombres de la nuit, la porte s'ouvrira
 Par les carreaux de la fenêtre, la lumière scintillera, jaune.
 Ne craignez pas d'aulnes noirs! Ne vous souciez pas des saules chenus!
 Ne craignez ni racine ni branche!
 Tom va devant vous, Holà, maintenant!
 Gai dol! On vous attendra!

Après quoi, les Hobbits n'entendirent plus rien. Le soleil sombra presque aussitôt dans les arbres derrière eux. Ils pensèrent à la lumière vespérale brillant en oblique sur le Brandevin et aux fenêtres de Châteaubouc commençant de s'éclairer de centaines de lumières. De grandes ombres tombèrent autour d'eux, les troncs et les branches des arbres étaient suspendus noirs et menaçants au-dessus du sentier. Des brumes blanches commencèrent de s'élever, d'onduler à la surface de la rivière et de vaguer autour des racines des arbres sur la rive. Du sol même, sous leurs pieds, une vapeur ténébreuse surgissait pour se mêler au crépuscule qui tombait rapidement.

Il devenait difficile de suivre le sentier, et ils étaient très fatigués. Leurs jambes leur paraissaient de plomb. Des bruits étranges couraient furtivement parmi les buissons et les roseaux de part et d'autre, et, s'ils levaient les yeux vers le ciel pâle, ils apercevaient de bizarres figures tordues et bossuées qui se détachaient sombrement sur le crépuscule et qui les lorgnaient du haut de la rive escarpée et des bords de la forêt. Ils commençaient à avoir l'impression que tout ce pays était irréel et qu'ils avançaient en trébuchant dans un rêve qui ne menait à aucun réveil.

Au moment où ils sentaient le ralentissement de leurs pieds sur le point d'aboutir à l'arrêt total, ils remarquèrent que le sol montait doucement. L'eau commença de murmurer. Dans l'obscurité, ils aperçurent un reflet de blanche écume à l'endroit d'une courte chute de la rivière. Puis les arbres prirent fin et les brouillards restèrent en arrière. Les Hobbits sortirent de la forêt et virent surgir devant eux une grande étendue d'herbe. La rivière, à présent petite et rapide, bondissait joyeusement à leur rencontre, miroitant par endroits à la lumière des étoiles qui brillaient déjà dans le ciel.

Sous leurs pieds, l'herbe était douce et courte comme si elle avait été tondue. Derrière, les avancées de la forêt étaient taillées et soignées comme une haie. Le sentier s'étendait devant eux uni, bien tenu et bordé de pierres. Il serpentait jusqu'au sommet d'un tertre herbeux, à présent gris sous la pâle nuit étoilée, et là, encore haut au-dessus d'eux sur une autre déclivité, ils virent scintiller les lumières d'une maison. Le sentier redescendit pour remonter sur une longue pente de gazon vers la lumière. Soudain, un large rai jaune coula brillamment d'une porte qu'on

venait d'ouvrir. Devant eux se trouvait la maison de Tom Bombadil sur et sous la colline. Derrière, un épaulement s'étendait gris et nu, et au-delà les formes noires des Hauts des Galgals se perdaient dans la nuit de l'Est.

Hobbits et poneys se précipitèrent tous en avant. Déjà la moitié de leur fatigue et toutes leurs craintes les avaient quittés. Holà! Venez gai dol! Ce refrain vint à eux en manière d'accueil.

Holà! Venez gai dol! Sautez, mes braves! Hobbits! Poneys, tous! On aime les réunions. Que le plaisir commence! Chantons en chœur!

Puis une autre voix claire, aussi jeune et aussi ancienne que le printemps, semblable à la chanson de l'eau joyeuse coulant dans la nuit d'un brillant matin des collines, vint, argentine, les accueillir:

Que les chants commencent! Chantons en chœur
Le soleil, les étoiles, la lune et la brume, la pluie et le temps nuageux,
La lumière sur la feuille qui bourgeonne, la rosée sur la plume
Le vent sur la colline découverte, les cloches sur la brande,
Les roseaux près de l'étang ombreux, les lis sur l'eau:
Le vieux Tom Bombadil et la fille de la Rivière!

Et, sur cette chanson, les Hobbits arrivèrent au seuil et furent tous entourés de lumière dorée.

CHAPITRE SEPT

CHEZ TOM BOMBADIL

LES QUATRE HOBBITS FRANCHIRENT LE LARGE SEUIL DE PIERRE ET SE tinrent là, clignotant des paupières. Ils se trouvaient dans une longue pièce basse, tout emplie de la lumière de lampes suspendues aux poutres du plafond, et sur la table de bois sombre ciré se dressaient en grand nombre, des chandelles, hautes et jaunes, à la flamme brillante.

Dans un fauteuil, du côté de la pièce opposé à la porte d'entrée, était assise une femme. Ses cheveux blonds tombaient en longues ondulations sur ses épaules, sa robe était verte, du vert des jeunes roseaux, chatoyant d'argent semblable à des perles de rosée, et sa ceinture était d'or, façonnée comme une chaîne d'iris des marais émaillée des yeux bleu pâle de myosotis. A ses pieds, dans de grands vaisseaux de poterie verte et brune, flottaient des lis d'eau, de sorte qu'elle semblait trôner au milieu d'un étang.

- Entrez, mes bons hôtes! Dit-elle.

Et comme elle parlait, ils surent que c'était sa voix claire qu'ils avaient entendue chanter.

Ils avancèrent de quelques pas timides dans la pièce et commencèrent une série de profonds saluts, avec l'étrange sentiment de surprise et d'embarras de gens qui, ayant frappé à la porte d'une chaumière pour demander un verre d'eau, se sont trouvés devant une belle jeune reine elfe vêtue de fleurs vivantes. Mais avant qu'ils n'eussent pu prononcer un mot, elle bondit avec légèreté par-dessus les coupes de lis et accourut vers eux en riant, et comme elle courait, sa robe bruissait doucement comme le vent sur les rives fleuries d'une rivière.

- Venez, chers amis! Dit-elle, prenant Frodon par la main. Riez et soyez joyeux! Je suis Baie d'Or, cille de la Rivière.

Puis, légère, elle passa devant eux et, ayant fermé la porte, elle lui tourna le dos, ses bras blancs étendus en travers

- Fermons la porte à la nuit! Dit-elle. Car vous avez encore peur peut-être de la brume, de l'ombre des arbres, de l'eau profonde et des choses sauvages. N'ayez aucune crainte! Pour cette nuit, vous êtes sous le toit de Tom Bombadil.

Les Hobbits la regardaient avec étonnement, et elle les regarda chacun tour à tour et sourit.

«Belle dame Baie d'Or!» Dit enfin Frodon, le cœur gonflé d'une joie qu'il ne comprenait pas. Il se tenait là, comme il lui était arrivé parfois de rester, enchanté par de belles voix elfiques, mais le charme sous lequel il se trouvait à présent était différent: le plaisir était moins aigu et moins sublime, mais plus profond et plus proche d'un cœur de mortel, merveilleux et pourtant point étrange:

- Belle dame Baie d'Or! Répéta t'il. A présent, la joie cachée dans les chants que nous entendions m'est rendue claire.

O toi, svelte comme une baguette de saule! O toi, plus claire que l'eau claire!

O toi, roseau pris du vivant étang! Belle fille de la rivière!

O toi, printemps et été, et de nouveau printemps après!

O toi, vent sur la cascade et rire des feuilles!

Il s'arrêta soudain et se mit à bégayer, succombant à la surprise de s'entendre prononcer pareilles choses. Mais Baie d'Or rit.

- Soyez le bienvenu! Dit-elle. J'ignorais que les gens de la Comté eussent la langue aussi douce. Mais je vois que vous êtes un ami des Elfes, la lumière de vos yeux et le son de votre voix le disent. Voici une heureuse réunion! Prenez place et attendez le Maître de la maison! Il ne tardera pas. Il s'occupe de vos bêtes fatiguées.

Les Hobbits s'assirent avec plaisir dans des fauteuils bas à siège de jonc, tandis que Baie d'Or s'affairait autour de la table, et ils la suivaient des yeux, car la svelte grâce de ses mouvements les emplissait d'une calme félicité. De quelque part derrière la maison vint un son de chanson. De temps à autre, ils saisissaient, parmi maints derry dol, gai dol et gai ho, les mots répétés de

Le vieux Tom Bombadil est un gai luron, Bleu vif est sa veste, et ses bottes sont jaunes.

- Belle dame! Dit de nouveau Frodon après un moment. Dites-moi, si ma question ne vous paraît pas stupide, qui est Tom Bombadil?

- C'est lui, dit Baie d'Or, suspendant ses mouvements et souriant. Frodon la regarda d'un air interrogateur.

- C'est lui, tel que vous l'avez vu, dit-elle en réponse à son regard. C'est le Maître de la forêt, de l'eau et de la colline.

- Ainsi, tout cet étrange pays lui appartient?

- Non, certes! Répondit-elle, et son sourire s'évanouit. Ce serait assurément un fardeau, ajouta-t-elle à mi-voix, comme pour elle-même. Les arbres, les herbes et toutes les choses qui poussent ou vivent dans cette terre n'appartiennent qu'à eux-mêmes. Tom Bombadil est le Maître. Personne n'a jamais attrapé le vieux Tom marchant dans la forêt, pataugeant dans l'eau, bondissant sur le sommet des collines dans la lumière ou dans l'ombre. Il n'a aucune peur. Tom Bombadil

est maître.

Une porte s'ouvrit, et Tom Bombadil entra. Il n'avait plus de chapeau, et son épaisse chevelure brune était couronnée de feuilles automnales. Il rit et, s'avançant vers Baie d'Or, il lui prit la main.

- Voici ma belle dame! Dit-il en saluant les Hobbits. Voici ma Baie d'Or vêtue de vert argent avec des fleurs à sa ceinture! La table est-elle mise? Je vois de la crème jaune et des rayons de miel, du pain blanc et du beurre, du lait, du fromage, des herbes vertes et des baies mûres récoltées. Cela nous suffit-il? Le souper est-il prêt?

- Oui, dit Baie d'Or, mais peut-être les hôtes ne le sont-ils point?

Tom battit des mains et s'écria:

- Tom, Tom! Tes hôtes sont fatigués et tu as failli oublier! Venez, mes joyeux amis, et Tom va vous rafraîchir! Vous allez nettoyer vos mains sales et laver vos visages las, débarrassez-vous de vos manteaux boueux et peignez vos cheveux emmêlés!

Il ouvrit la porte, et ils le suivirent dans un court passage qui tournait à angle droit. Ils arrivèrent ainsi à une chambre basse à toit en pente (un apprentis, semblait-il, ajouté au côté nord de la maison) . Les murs en étaient de pierre nette, mais tendus pour la majeure partie de nattes vertes et de rideaux jaunes. Le sol était dallé et recouvert de joncs verts frais. Il y avait quatre épais matelas, chacun recouvert d'un tas de couvertures blanches, étendus par terre sur un des côtés. Contre le mur opposé, un long banc portait de grandes cuvettes d'argile, et à côté se trouvaient des pots bruns remplis d'eau, les uns froids, les autres tout chauds. De douces pantoufles vertes attendaient à côté de chaque lit.

Avant peu, les Hobbits, lavés et rafraîchis, furent assis à table, deux de chaque côté, tandis qu'à l'un et l'autre bout siégeaient Baie d'Or et le Maître. Ce fut un long et joyeux repas. Bien que les Hobbits mangeassent comme seuls peuvent manger des Hobbits affamés, il n'y eut aucun défaut. La boisson dans leurs bols semblait être de la simple eau fraîche, mais elle leur montait au cœur comme du vin, donnant libre cours à leur voix. Les convives s'aperçurent soudain qu'ils chantaient gaiement, comme si ce fût plus facile et plus naturel que de parler.

Finalement, Tom et Baie d'Or se levèrent et débarrassèrent vivement la table. Les invités, ayant reçu l'ordre de rester tranquillement assis, furent installés dans des fauteuils, chacun avec un tabouret pour reposer ses pieds las. Un feu flambait devant eux dans la vaste cheminée, et il répandait une douce odeur, comme s'il fût fait de bois de pommier. Quand tout fut en ordre, les lumières de la pièce furent éteintes à l'exception d'une lampe et d'une paire de chandelles à chaque bout du manteau de cheminée. Baie d'Or vint alors et se tint devant eux, une chandelle à la main, elle leur souhaita à chacun une bonne nuit et un profond sommeil.

- Soyez en paix maintenant, dit-elle, jusqu'au matin! Ne prêtez attention à aucun bruit nocturne! Car rien ne passe ici la porte ni la fenêtre que le clair de lune, la lumière des étoiles et le vent venu du sommet de la colline. Bonsoir!

Bruissante, elle sortit de la pièce dans un miroitement. Le son de ses pas fai-

sait penser à celui d'un ruisseau coulant doucement d'une colline sur des pierres fraîches dans le calme de la nuit.

Tom resta assis un moment avec eux en silence, tandis que chacun s'efforçait de rassembler le courage nécessaire pour énoncer une des nombreuses questions qu'il aurait voulu poser à dîner. Le sommeil montait à leurs paupières. Finalement, Frodon prit la parole:

- M'avez-vous entendu appeler, maître, ou est ce simplement la chance qui vous a amené à ce moment?

Tom remua comme un homme tiré d'un rêve agréable

- Hein, quoi? dit-il. Si je vous ai entendu appeler? Non, je n'ai rien entendu: j'étais occupé à chanter. C'est simplement la chance qui m'a amené à ce moment, si vous appelez cela de la chance. Ce n'était aucunement dans mes plans, encore que je vous attendisse. Nous avions entendu parler de vous, et nous avions appris que vous erriez par-là. Nous avions deviné que vous viendriez avant peu au bord de l'eau, tous les sentiers mènent dans cette direction, vers le Tournesaules. Le vieil Homme-Saule gris est un rude chanteur, et il est difficile aux petites personnes d'échapper à ses malins dédales. Mais Tom avait par-là une affaire qu'il n'osait remettre.

Tom hocha la tête comme si le sommeil le reprenait, mais il poursuivit d'une voix douce et chantante

J'avais à faire par-là: cueillir des lis d'eau, des feuilles et de blancs lis pour le plaisir de ma jolie dame, les derniers avant la for de l'année, pour les préserver de l'hiver, pour qu'ils fleurissent près de ses jolis pieds avant que les neiges ne soient fondues. Chaque cornée, à la fin de l'été, je vais les chercher pour elle, dans un grand étang profond et clair, loin en aval du Tournesaules, là, ils s'ouvrent les premiers au printemps et là, ils durent le plus longtemps. Près de cet étang, jadis, j'ai trouvé la fille de la Rivière, la belle jeune Baie d'Or, assise dans les joncs. Doux était son chant, et son cœur battait!

Il rouvrit les yeux et les regarda avec une soudaine lueur bleue

Et cela s'est révélé bon pour vous car à présent je ne retournerai plus au loin le long de l'eau de la Forêt, pas tant que l'an sera vieux. Et je ne passerai plus devant la maison du vieil Homme-Saule de ce côté ci du printemps, pas avant le joyeux printemps, quand la fille de la Rivière descend en dansant le sentier de l'oseraie pour se baigner dans l'eau.

Il retomba dans son silence, mais Frodon ne put retenir une autre question celle à laquelle il souhaitait le plus une réponse:

Parlez-nous, maître, de l'Homme-Saule, dit-il. Qu'est-il ? Je n'ai jamais entendu parler de lui.

- Non! firent en même temps Merry et Pippin, se redressant brusquement. Pas

maintenant! Pas avant le matin!

- Vous avez raison! Dit le vieillard. Il est temps maintenant de se reposer. Certaines choses sont mauvaises à entendre quand le monde est dans les ténèbres. Dormez jusqu'à la lumière du matin: reposez-vous sur l'oreiller! Ne prêtez attention à aucun bruit nocturne. Ne craignez pas le saule gris!

Là-dessus, il descendit la lampe et souffla la flamme, puis, saisissant une chandelle dans chaque main, il les mena hors de la pièce.

Leurs matelas et leurs oreillers avaient la douceur de la plume, et les couvertures étaient de laine blanche. A peine furent-ils étendus sur les lits profonds et eurent-ils tiré sur eux leurs couvertures légères qu'ils étaient endormis.

Dans la nuit profonde, Frodon était dans un rêve sans lumière. Puis il vit se lever la nouvelle lune, dans sa mince lumière apparut devant lui un mur de roche noire, percé d'une arche sombre semblable à une grande porte. Il eut l'impression d'être soulevé et, passant au-dessus, il vit que le mur de roche était un cercle de collines au milieu desquelles se trouvait une plaine, et au centre de cette plaine s'élevait une aiguille de pierre, pareille à une vaste tour, mais non bâtie de main d'homme. Au sommet se tenait une forme humaine. La lune en s'élevant parut un moment suspendue au-dessus de sa tête, et elle scintilla dans ses cheveux blancs agités par le vent. De la sombre plaine montèrent une clameur de voix féroces et le hurlement de nombreux loups. Soudain, une ombre, en forme de grandes ailes, passa devant la lune. La silhouette leva les bras, et une lumière jaillit comme un éclair du bâton qu'elle maniait. Un puissant aigle fondit sur elle et l'emporta. Les voix poussèrent des lamentations et les loups gémirent. Un bruit retentit, comme d'un fort vent, sur lequel était porté le son de sabots galopant, galopant de l'est. «Des Cavaliers Noirs!» Pensa Frodon, s'éveillant tandis que le son des sabots retentissait encore dans sa tête. Il se demanda s'il aurait jamais le courage de quitter la sécurité de ces murs de pierre. Il resta étendu sans mouvement, prêtant encore l'oreille, mais tout était silencieux à présent et il finit par se retourner et se rendormir ou vagabonder dans quelque autre rêve qui ne lui laissa pas de souvenir.

A son côté, Pippin était perdu dans des rêves agréables, mais un changement se produisit, et il se retourna en gémissant. Il s'éveilla tout à coup ou crut s'être réveillé, mais il entendait encore dans les ténèbres le son de ce qui avait troublé son rêve: tip tap, criss, le son ressemblait à celui des branches qui s'agitent dans le vent, de brindilles grattant comme des doigts le mur et les fenêtres: crr, crr, crr. Il se demanda s'il y avait des saules proches de la maison, puis il eut soudain le sentiment affreux de n'être pas du tout dans une maison ordinaire, mais à l'intérieur du saule, et d'entendre cette horrible voix sèche et grinçante se rire à nouveau de lui. Se redressant, il sentit les doux oreillers céder sous ses mains, et il se recoucha, soulagé. Il lui parut entendre résonner à ses oreilles les mots: «Ne craignez rien! Soyez en paix jusqu'au matin! Ne prêtez attention à aucun bruit nocturne!» Et il se rendormit.

Ce fut le bruit de l'eau que Merry entendit tomber dans son tranquille sommeil:

De l'eau coulant doucement, puis s'étendant irrésistiblement tout autour de la maison en un sombre étang sans bornes. Elle gargouillait sous les murs et s'élevait lentement, mais sûrement. « Je vais être noyé! pensa t'il. Elle va s'infiltrer, et alors je me noierai. » Il se sentit couché dans un marécage mou et gras, et, se levant précipitamment, il posa le pied sur le coin d'un carreau dur et froid. Se rappelant alors où il se trouvait, il se recoucha. Il lui sembla entendre ou se rappeler avoir entendu: « Rien ne passe les portes et les fenêtres que le clair de lune, la lumière des étoiles et le vent qui descend de la colline. » Un petit souffle d'air frais agita le rideau. Il respira profondément et se rendormit.

Pour autant qu'il pût se rappeler, Sam dormit toute la nuit dans un parfait contentement, en admettant que les souches éprouvent du contentement.

Ils se réveillèrent tous les quatre à la fois, à la lumière du matin. Tom allait de côté et d'autre dans la chambre, sifflant comme un sansonnet. En tes entendant bouger, il battit des mains et cria:

- Holà! Venez gai dol! derry dol! Mes braves!

Il ouvrit tes rideaux jaunes, et les Hobbits virent que ceux-ci couvraient des fenêtres à chaque bout de la pièce, l'une tournée vers l'est et l'autre vers l'ouest.

Ils sautèrent sur leurs pieds, reposés. Frodon courut à la fenêtre et se trouva devant un jardin potager, gris de rosée. Il s'était un peu attendu à voir du gazon jusqu'aux murs, du gazon tout marqué d'empreintes de sabots. En fait, sa vue était limitée par une haute rame de haricots, mais au-dessus et loin au-delà, le sommet gris de la colline se détachait sur le soleil levant. C'était une pâle matinée: A l'orient, derrière de longs nuages semblables à des cordons de laine sale à la frange teintée de rouge, s'enfonçaient de vagues profondeurs jaunes. Le ciel annonçait de la pluie, mais la lumière s'étendait rapidement, et les fleurs rouges des haricots commencèrent à rutiler au milieu des feuilles vertes mouillées.

Pippin alla à la fenêtre ouest, et son regard tomba sur un étang de brume. La Forêt disparaissait sous le brouillard. C'était comme de regarder d'en dessus une mer de nuages en pente. Il y avait un repli ou un chenal, où la brume se morcelait en maints panaches et vagues: la vallée du Tournesaules. La rivière descendait de la colline sur la gauche pour s'évanouir dans les ombres blanches. A proximité, il y avait un jardin d'agrément avec une haie taillée, couverte d'un réseau d'argent et, au-delà, de l'herbe rase et grise, pâlie par les gouttes de rosée. Aucun saule ne se voyait. .

« Bonjour, mes braves amis! » Cria Tom, ouvrant toute grande la fenêtre à l'est. Un flot d'air frais entra, il avait une odeur de pluie.

« Le soleil ne montrera guère son visage aujourd'hui, je pense. J'ai marché assez loin et grimpé sur les sommets des collines depuis le début de l'aube grise, humant le vent et le temps: Herbe humide sous les pieds et ciel humide au-dessus de moi. J'ai réveillé Baie d'Or en chantant sous sa fenêtre, mais rien n'éveille des Hobbits de bon matin. La nuit, les petites personnes se réveillent dans l'obscurité, et elles dorment quand la lumière est venue. Sonne un donguedillon! Réveillez-vous à présent, mes joyeux amis! Oubliez les bruits nocturnes! Sonne un donguedillon

del! derry del mes braves! Si vous venez vite, vous trouverez le petit déjeuner servi. Si vous tardez, vous aurez de l'herbe et de l'eau de pluie! »

Inutile de dire que, même si la menace de Tom ne paraissait pas bien sérieuse, les Hobbits vinrent vite et ne quittèrent la table que tard et seulement quand elle commença de paraître un peu vide. Ni Tom ni Baie d'Or n'étaient présents. On pouvait entendre le claquement des pieds de Tom qui s'affairait dans la cuisine, montait et descendait l'escalier, ou chantait de côté et d'autre au-dehors. La pièce donnait à l'ouest sur la vallée embrumée, et la fenêtre était ouverte. L'eau dégouttait de l'avancée du toit de chaume. Avant la fin du repas, les nuages s'étaient rejoints pour former un plafond uniforme, et une pluie grise se mit à tomber verticalement avec une douce régularité. La Forêt fut complètement cachée derrière cet épais rideau.

Tandis qu'ils regardaient par la fenêtre, descendit doucement vers eux, comme portée par la pluie, la voix claire de Baie d'Or. Ils n'entendaient que quelques mots, mais il leur parut évident que c'était une chanson de pluie, aussi douce que les averses sur les collines desséchées, et qu'elle contait l'histoire d'une rivière de sa source dans les hautes terres jusqu'à la mer, loin en contrebas. Les Hobbits écoutèrent avec ravissement, et Frodon, heureux dans son cœur, bénit le temps bienveillant qui les empêchait de partir. La pensée de s'en aller lui avait pesé dès le réveil, mais il devinait à présent qu'ils n'iraient pas plus loin ce jour là.

Le vent des couches supérieures s'établit à l'ouest, et des nuages plus denses et plus humides s'élevèrent en roulant pour déverser leur charge de pluie sur les têtes dénudées des Hauts. Tout autour de la maison ne se voyait plus qu'eau tombante. Frodon se tenait près de la porte ouverte à regarder le chemin crayeux et blanc se muer en une petite rivière de lait et descendre en bouillonnant dans la vallée. Tom Bombadil apparut, trottant, au coin de la maison, il agitait les bras comme pour écarter la pluie et, de fait, quand il franchit le seuil d'un bond, il paraissait entièrement sec, sauf pour ses bottes. Il retira celles-ci et les mit au coin de l'âtre. Puis il s'assit dans le plus grand fauteuil et pria les Hobbits de s'assembler autour de lui.

- C'est le jour de lessive de Baie d'Or, et aussi de son nettoyage d'automne, dit-il. Il pleut trop pour des Hobbits qu'ils se reposent, tant qu'ils le peuvent! Bonne journée pour de longs récits, pour les questions et les réponses. Aussi Tom entamera t'il la conversation.

Il leur raconta alors maintes histoires remarquables, parfois comme se parlant à demi à lui-même et parfois les regardant soudain d'un œil bleu et brillant sous ses sourcils touffus. Sa voix se muait souvent en chant, et il se levait de son fauteuil pour danser alentour. Il leur parla d'abeilles et de fleurs, des façons des arbres et des créatures étranges de la Forêt, des choses mauvaises et des choses bonnes, des choses amicales et des choses hostiles, des choses cruelles et des choses bienveillantes, et des secrets cachés sous les ronces.

En écoutant ces récits, ils commencèrent à comprendre les vies de la Forêt, en dehors d'eux-mêmes, en fait à se sentir étrangers là où toutes autres choses étaient

chez elles. Le Vieil Homme-Saule y apparaissait et en sortait constamment, et Frodon apprit alors suffisamment pour le satisfaire, plus que suffisamment en vérité, car ce n'était pas un savoir rassurant. Les paroles de Tom mettaient à nu les cœurs des arbres et leurs pensées, souvent noires et étranges, emplies de la haine des êtres qui vont et viennent librement sur terre, rongéant, mordant, brisant, démolissant, brûlant: Destructeurs et usurpateurs. Ce n'était pas sans raison qu'on l'appelait la Vieille Forêt, car elle était certes ancienne, survivante de vastes forêts oubliées, et en son sein vivaient encore, sans vieillir davantage que les collines, les pères des pères d'arbres, qui se souvenaient du temps où ils étaient seigneurs. Les années innombrables les avaient emplies d'orgueil et de sagesse enracinée, ainsi que de malveillance. Mais nul n'était plus dangereux que le Grand Saule: Son cœur était pourri, mais sa force verte, et il était rusé, il commandait aux vents, et son chant et sa pensée couraient les bois des deux côtés de la rivière. Son esprit gris et assoiffé tirait la force de la terre, et il s'était répandu comme un réseau de racines dans le sol et comme d'invisibles doigts de brindilles dans l'air, jusqu'à ce qu'il eût acquis la domination sur presque tous les arbres de la Forêt entre la haie et les Hauts.

Soudain, les propos de Tom quittèrent le bois pour remonter le long du jeune ruisseau, par-dessus les cascades bouillonnantes, par-dessus les cailloux et les rochers usés et parmi les petites fleurs dans l'herbe épaisse et les crevasses mouillées, finissant par vagabonder sur les Hauts. Les Hobbits entendirent parler des Grands Galgals et des tertres verts, des cercles de pierres sur les collines et dans les creux parmi les hauteurs. Les moutons bêlaient en troupeaux. Des murs verts et des murs blancs se dressaient. Il y avait des forteresses sur les Hauts. Des rois de petits royaumes se battaient entre eux, et le jeune soleil brillait comme du feu sur le métal rouge de leurs neiges et avides épées.

Il y avait des victoires et des défaites, et des tours tombaient, des forteresses étaient incendiées et des flammes montaient dans le ciel. De l'or était entassé sur les catafalques des reines et des rois morts, et des tertres les recouvraient et les portes de pierre étaient closes, et l'herbe poussait sur le tout. Des moutons s'avancèrent un moment, mais bientôt les collines furent de nouveau vides. Une ombre sortit de sombres endroits au loin, et les ossements s'agitèrent dans les tertres. Des Êtres de Galgals errèrent dans les creux avec un cliquetis d'anneaux sur des doigts froids et de chaînes d'or dans le vent. Des cercles de pierres grimaçaient de la terre comme des dents brisées dans le clair de lune.

Les Hobbits frissonnèrent. Même dans la Comté, on avait entendu la rumeur concernant des Êtres de Galgals des Hauts des Galgals au-delà de la Forêt. Mais c'était un récit qu'aucun Hobbit ne se plaisait à écouter, même au coin d'une lointaine cheminée. Ces quatre là se rappelèrent soudain alors ce que la joie de cette maison avait écarté de leur esprit: La maison de Tom Bombadil était tapie sous l'épaule même de ces collines redoutées. Ils perdirent le fil de son récit et s'agitèrent avec inquiétude en se regardant à la dérobée.

Quand ils entendirent de nouveau ses paroles, ils s'aperçurent qu'il était passé

à présent dans des régions étranges qui dépassaient leur mémoire et leur pensée éveillée, en des temps où le monde était plus vaste et où les mers montaient droit à la côte ouest, et toujours allant et venant, Tom chantait la lumière d'anciennes étoiles, du temps que seuls les aïeux Elfes étaient éveillés. Puis il s'arrêta brusquement, et ils le virent dodeliner de la tête comme s'il s'assoupissait. Les Hobbits étaient assis devant lui, immobiles, enchantés, et il semblait que, sous le charme de sa parole, le vent fût parti, les nuages se fussent desséchés, le jour eût été retiré, les ténèbres fussent venues de l'est et de l'ouest, et que tout le ciel fût rempli de la clarté de blanches étoiles.

Frodon n'aurait su dire s'il s'était écoulé le matin et le soir d'un seul jour ou de bien des jours. Il ne ressentait ni faim ni lassitude, il était seulement rempli d'étonnement. Les étoiles brillaient à travers la fenêtre, et le silence des cieux semblait l'environner. Il finit par exprimer son étonnement et une peur soudaine de ce silence

- Qui êtes-vous, maître? demanda t'il.

- Hein, quoi? Dit Tom, se redressant, les yeux étincelant dans la pénombre. Ne connaissez-vous pas encore mon nom? C'est la seule réponse. Dites-moi qui vous êtes, vous-même, seul et anonyme? Mais vous êtes jeune et je suis vieux. L'Ainé, voilà ce que je suis. Notez mes paroles, mes amis: Tom était ici avant la rivière et les arbres, Tom se souvient de la première goutte de pluie et du premier gland. Il a tracé des sentiers avant les Grandes Gens, et il a vu arriver les Petites Personnes. Il était ici avant les rois et les tombes et les Êtres des Galgals. Quand les Elfes sont passés à l'ouest, Tom était déjà ainsi, avant que les mers ne fussent infléchies. Il a connu l'obscurité sous les étoiles quand elle était sans appréhension avant que le Seigneur Ténébreux ne vînt de l'extérieur.

Il sembla qu'une ombre passait derrière la fenêtre, et les Hobbits jetèrent un rapide regard à travers les carreaux. Quand ils se retournèrent, Baie d'Or se tenait dans la porte, encadrée de lumière. Elle tenait une chandelle, dont elle protégeait de la main la flamme contre le courant d'air, et la lumière coulait au travers, comme un rayon de soleil au travers d'un blanc coquillage.

- La pluie a cessé, dit-elle, et de nouvelles eaux courent au flanc de la colline, sous les étoiles. Rions maintenant, et soyons heureux!

- Et mangeons et buvons! s'écria Tom. Les longues histoires donnent soif. Et écouter longtemps est un travail qui donne faim, le matin, à midi et le soir!

Sur ce, il sauta de son fauteuil et, saisissant d'un bond une chandelle sur le manteau de la cheminée, il l'alluma à la flamme que tenait Baie d'Or, puis il se mit à danser autour de la table. Tout à coup, il s'élança par la porte et disparut.

Il revint bientôt, portant un grand plateau chargé. Puis Tom et Baie d'Or mirent la table, et les Hobbits restèrent assis, mi-étonnés et minant, tant étaient séduisante la grâce de Baie d'Or et joyeuses et bizarres les gambades de Tom. D'une certaine façon, cependant, ils paraissaient ne composer qu'une seule danse, ne se gênant ni l'un ni l'autre, entrant et sortant ou tournant autour de la table, et, avec une grande célérité, la nourriture, les récipients et les lumières furent disposés.

Les chandelles blanches et jaunes flamboyaient sur les dessertes. Tom s'inclina devant ses hôtes. «Le souper est prêt N, dit Baie d'Or, et les Hobbits virent alors qu'elle était toute vêtue d'argent avec une ceinture blanche, et ses chaussures ressemblaient à des écailles de poisson. Mais Tom était tout en bleu pur, un bleu de myosotis lavés par la pluie, et il avait des bas verts.

Ce fut un souper encore meilleur que le précédent. Peut être, sous le charme des paroles de Tom, les Hobbits avaient-ils manqué un ou plusieurs repas, mais, quand la nourriture fut devant eux, il leur sembla qu'il devait y avoir une semaine qu'ils n'avaient mangé. Ils ne chantèrent, ni même ne parlèrent durant un moment, consacrant toute leur attention aux affaires. Mais après quelque temps, leurs cœurs et leur entrain s'élevèrent bien haut, et leurs voix retentirent, dans la joie et le rire.

Quand ils furent rassasiés, Baie d'Or chanta pour eux de nombreuses chansons, des chansons qui commençaient gaiement dans les collines et retombaient doucement dans le silence, et durant les silences, ils voyaient en pensée des étangs et des eaux plus vastes que toutes celles qu'ils avaient connues, regardant dans ces eaux, ils voyaient le ciel à leurs pieds et les étoiles comme des bijoux dans les profondeurs. Puis, une fois de plus, elle leur souhaita à chacun une bonne nuit, et elle les laissa au coin du feu. Mais Tom paraissait maintenant bien éveillé, et il les pressa de questions.

Il semblait déjà connaître beaucoup de choses sur eux et leurs familles, et, en fait, beaucoup de choses sur toute l'histoire et les événements de la Comté jusqu'à une époque à peu près oubliée des Hobbits eux-mêmes. Cela ne les étonna plus, mais il ne cacha pas qu'il devait une bonne part de son récent savoir au père Maggotte, qu'il semblait considérer comme un personnage plus important qu'ils ne l'avaient imaginé. «Il y a de la terre sous ses vieux pieds, et de l'argile sur ses doigts, de la sagesse dans ses os, et il a les deux yeux ouverts. », dit Tom. Il était également clair que Tom avait des rapports avec les Elfes, et il apparaissait que, d'une façon ou d'une autre, des nouvelles lui étaient parvenues de Gildor au sujet de la fuite de Frodon.

En vérité Tom savait tant de choses et ses questions étaient si habiles que Frodon se trouva lui en dire davantage sur Bilbon et ses propres espoirs et craintes qu'il n'en avait dit auparavant même à Gandalf. Tom hocha la tête, et un éclair passa dans ses yeux quand il entendit parler des Cavaliers.

- Montrez-moi le précieux Anneau! Dit-il brusquement au milieu du récit.

Et Frodon, à son propre étonnement, tira la chaîne de sa poche et, dégageant l'Anneau, il le tendit aussitôt à Tom.

L'Anneau parut grandir tandis qu'il restait un moment dans la large main brune. Tom le porta soudain à son œil et rit. Pendant une seconde, les Hobbits eurent une vision, en même temps comique et alarmante, de son brillant œil bleu étincelant à travers un cercle d'or. Puis il passa l'Anneau au bout de son petit doigt et l'éleva vers la lumière de la chandelle. Pendant un moment, les Hobbits ne

remarquèrent rien d'étrange. Puis ils eurent le souffle coupé: il n'y avait aucun signe de disparition de Tom!

Tom rit de nouveau, puis il lança l'Anneau en l'air et celui ci disparut dans un éclair. Frodon poussa un cri, et Tom se pencha en avant pour le lui tendre en souriant.

Frodon examina l'objet attentivement et avec quelque méfiance (comme quelqu'un qui a prêté un colifichet à un prestidigitateur) . C'était le même Anneau, ou paraissait l'être, et il pesait le même poids, car il avait toujours paru à Frodon étrangement lourd dans sa main. Mais quelque chose le poussa à s'en assurer. Peut-être en voulait-il légèrement à Tom de sembler faire si peu de cas de ce que même Gandalf estimait si dangereusement important. Il attendit une occasion, alors que la conversation avait repris et que Tom racontait une absurde histoire de blaireaux et de leurs bizarres façons et il passa l'Anneau à son doigt.

Merry se retourna pour lui dire quelque chose et il sursauta en réprimant une exclamation. Frodon fut ravi (en un sens): c'était bien son propre anneau, car son ami contemplait, déconcerté, son fauteuil et ne le voyait manifestement pas. Il se leva et se glissa furtivement du coin du feu à la porte extérieure.

- Hé là! cria Tom, lui lançant un regard de ses yeux brillants qui semblaient parfaitement le voir. Hé! Venez ici, Frodon, là-bas! Où allez-vous donc? Le vieux Tom Bombadil n'est pas encore aveugle à ce point. Otez votre anneau d'or! Votre main est plus belle sans lui. Revenez! Abandonnez votre jeu et asseyez-vous à côté de moi! Nous avons encore à parler un moment et à penser au matin. Tom doit vous enseigner le bon chemin et empêcher vos pieds de s'égarer.

Frodon' rit (s'efforçant au consentement) et, retirant l'Anneau, il vint se rasseoir. Tom leur dit alors penser que le soleil brillerait le lendemain, que ce serait une agréable matinée et que le départ se présenterait sous les meilleurs auspices. Mais ils feraient bien de se mettre en route de bonne heure, car le temps, dans cette région, était une chose dont Tom lui-même ne pouvait être assuré pour longtemps et qui changeait parfois avec plus de rapidité que l'on n'en apportait à changer de veste

- Je ne suis pas maître du temps, dit-il, non plus qu'aucun être qui va sur deux pattes.

Sur son conseil, ils décidèrent de se diriger vers le nord en partant de chez lui, pour franchir les pentes ouest, les moins élevées des Hauts, ils pouvaient espérer ainsi atteindre la route de l'est en une journée et éviter les Galgals. Il leur dit de ne pas s'effrayer mais de s'occuper de leur propre affaire. _

- Restez sur l'herbe verte. N'allez pas vous frotter aux vieilles pierres ni aux Êtres froids, ou fureter dans leurs maisons, à moins que vous ne soyez des gens solides avec un cœurs qui ne défaille jamais!

Il le répéta à plusieurs reprises, et il leur conseilla de passer les Galgals par le côté ouest, s'il leur arrivait de s'égarer près de l'un d'eux. Puis il leur apprit une poésie à chanter si, par malchance, ils rencontraient quelque danger ou difficulté le lendemain.

Ohé! Tom Bombadil, Tom Bombadillon!
Par l'eau, la forêt et la colline, par le roseau et le saule,
Par le feu, le soleil et la lune, écoutez maintenant et entendez-nous!
Accourez, Tom Bombadil, car notre besoin est proche de nous!

Quand ils eurent chanté cela en entier après lui, il leur donna à chacun une tape sur l'épaule, accompagnée d'un rire, et, prenant des chandelles, il les ramena à leur chambre.